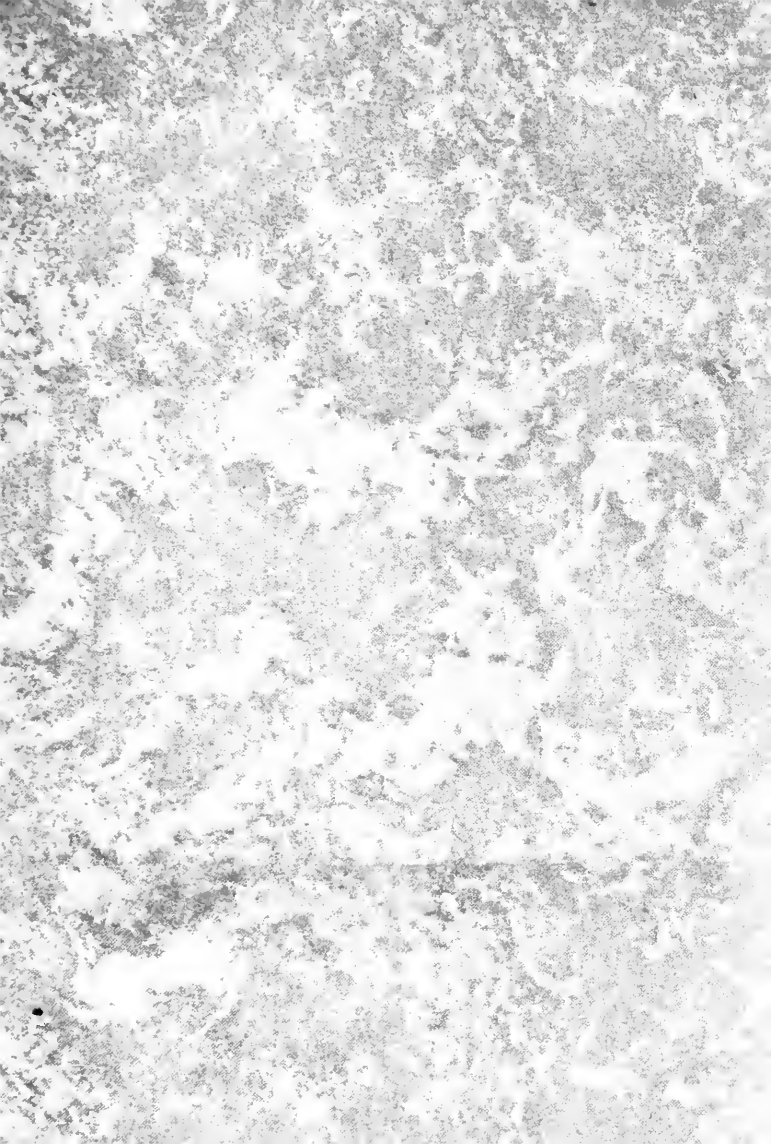


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 05017545 4





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/penses00pasc>

PENSÉES

DE

BLAISE PASCAL.

ffc

s q

PARIS,

GAUME frères, libraires, rue du Pot-de-Fer, n° 5 ;

JOUBERT, libraire, rue des Grés, n° 14.

PENSEES

DE BLAISE PASCAL,

RÉTABLIES SUIVANT LE PLAN DE L'AUTEUR.

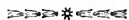
PUBLIÉES PAR L'AUTEUR DES ANNALES DU MOYEN AGE.



ffic
is q
BIBLIOTHÈQUE
DE LA GRANDE TRAPPE

DIJON,

VICTOR LAGIER, LIBRAIRE, PLACE S.-ÉTIENNE.



M. DCCC. XXXV.



Les formalités prescrites par la loi ont été remplies.

TABLE DES TITRES.



	pages.
DISCOURS PRÉLIMINAIRE,	1

PENSÉES SUR LA RELIGION.

PREMIÈRE PARTIE.

PREUVES DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité d'étudier la Religion,	29
--	----

CHAPITRE II.

Soumission et usage de la raison,	44
---	----

CHAPITRE III.

De l'existence de Dieu. Qu'il est difficile de la prouver par les raisons naturelles ; mais que l'esprit de l'homme ne peut s'arrêter dans le doute sur cette vérité,	54
---	----

CHAPITRE IV.

L'HOMME CONSIDÉRÉ COMME DÉCHU DE DIEU.

ART. 1. Connaissance générale de l'homme. Grandeur de l'homme,	63
--	----

ART. 2. Orgueil et vanité de l'homme ; corruption de l'homme par l'amour-propre ; nature et effets de cet amour-propre,	71
---	----

ART. 3. Foiblesse de l'homme. Incertitude de ses connoissances naturelles par rapport à la justice et à la vérité. Illusions de ses sens et de sa raison, etc., . . .	85
ART. 4. Raisons de quelques opinions populaires. La sagesse du peuple opposée à celle des prétendus habiles, . . .	116
<i>Suite du même article.</i> — Discours sur la condition des grands,	128
ART. 5. Misère intérieure de l'homme,	137
ART. 6. Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, etc.,	155
ART. 7. Chute de l'homme prouvée par les contrariétés qui existent dans sa nature,	167
ART. 8. Epictète et Montaigne considérés comme principaux défenseurs de deux sectes, dont l'une s'appuie sur la grandeur, l'autre sur la misère de l'homme. Ces deux sectes conciliées par la révélation,	183

CHAPITRE V.

Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Écriture,	200
--	-----

CHAPITRE VI.

LES JUIFS ET MOÏSE.

ART. 1. Les Juifs considérés comme dépositaires de la vraie Religion,	207
ART. 2. Des figures. Que l'ancienne loi étoit figurative,	221

CHAPITRE VII.

JÉSUS - CHRIST.

ART. 1. Jésus-Christ considéré en sa personne divine et en l'état mystique dans lequel il a apparu au monde,	234
--	-----

ART. 2. Preuves de Jésus-Christ par les prophéties ,	240
ART. 3. Diverses preuves de Jésus-Christ ,	251
ART. 4. Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion ,	258
ART. 5. Dessein de Dieu , en rachetant les hommes, de se cacher aux uns et de se découvrir aux autres , . .	262
ART. 6. On ne connoît Dieu utilement que par Jésus-Christ ,	273

CHAPITRE VIII.

Corollaires. Marques de la véritable Religion. Elles se réunissent toutes dans la Religion chrétienne , . . . 280

DEUXIÈME PARTIE.**DOCTRINE ET MORALE CHRÉTIENNE.**

CHAPITRE IX.

De l'Église. Source des hérésies , 293

CHAPITRE X.

Des miracles. Ce qui distingue les vrais des faux , . 301

CHAPITRE XI.

Vie intérieure du Chrétien , 317

CHAPITRE XII.

La mort considérée dans la Religion , 341

CHAPITRE XIII.

Conversion du pécheur , 357.

CHAPITRE XIV.

Comparaison des anciens Chrétiens avec ceux d'aujourd'hui , 364

CHAPITRE XV.

Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies , 371



PENSÉES DIVERSES DE MORALE ET DE
LITTÉRATURE.

Pensées morales,	389
Pensées de littérature,	414

DISCOURS DIVERS DE PHILOSOPHIE.

DISCOURS I.

Différences de l'esprit géométrique, de l'esprit de justice, et de celui de finesse,	423
--	-----

DISCOURS II.

De l'autorité en matière de Philosophie,	427
--	-----

DISCOURS III.

De l'art de persuader,	438
----------------------------------	-----

DISCOURS IV.

Réflexions sur la Géométrie en général,	456
---	-----

DISCOURS V.

Qu'il y a des certitudes d'un autre ordre et aussi complètes que celles de la géométrie,	481
--	-----

Table des matières,	491
-------------------------------	-----

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



Pendent opera interrupta.

Les grands talents sont la marque d'une mission supérieure dans les vues de la Providence qui les destine à la défense de la vérité et à l'amélioration de la société humaine. Trop souvent des hommes puissants en intelligence ont menti à leur noble destination. Mais quel sujet d'inépuisables regrets lorsqu'un de ces esprits rares et privilégiés, que le ciel sembloit avoir formés pour être les guides de la pensée, fidèle à sa mission s'éteint avant d'avoir fourni sa carrière ! lorsque le temps a manqué à l'accomplissement d'un œuvre qui devoit, en servant d'un éternel témoignage à la force de l'esprit humain, éclairer d'une plus vive lumière les hautes questions dont la solution est le premier besoin de l'humanité !

Ces hommes phénomènes apparoissent à de longs intervalles dans la suite des âges. Pascal a été montré à son siècle comme l'un de ces rois de la pensée ; et Pascal toutefois n'a pu remplir toute sa vocation.

La littérature françoise, si féconde en ouvrages éminents, ne possède que l'ébauche et l'esquisse

incomplète d'une des plus sublimes conceptions que le génie de ses écrivains ait produites; et ce travail, dans l'état informe où il nous est parvenu, est placé encore au premier rang des chefs-d'œuvre.

Mais les *Pensées* de Pascal, matériaux d'un livre inachevé, ne peuvent acquérir tout leur prix et briller de tout leur éclat si elles ne sont disposées dans l'ordre que le philosophe chrétien devoit leur assigner.

Ainsi, pour mettre en lumière les *Pensées* de Pascal, il falloit les examiner soigneusement, et, après en avoir pénétré l'esprit, les replacer dans leur ordre naturel et primitif.

Un tel dessein ne sembloit point d'une exécution difficile. Ces inspirations du génie de Pascal sont empreintes d'une telle vie, animées d'une sève si vigoureuse, qu'une lecture attentive suffisoit pour faire reconnoître la place que l'auteur destinoit à chaque fragment.

Cet ordre a été négligé pourtant jusqu'ici par les éditeurs de Pascal. Les premiers qui rassemblèrent ces débris épars d'un grand monument interrompu, ne songèrent point à les disposer dans le plan tracé par l'architecte. L'antiquaire, visitant la terre classique de Grèce ou d'Italie, s'émeut de regret et d'étonnement à l'aspect des ruines d'un temple auguste qu'il relève sur sa base, et dont il rétablit l'ordonnance par la pensée. Telle avoit dû être sans doute l'impression éprouvée par les premiers

possesseurs de ces lambeaux précieux, où Pascal, consumé par une longue maladie, déposoit par intervalles les secrets de son génie prêt à s'éteindre. Mais, dans le siècle de Louis XIV, l'on n'osoit produire au grand jour que des ouvrages mûris par le temps et amenés à leur point de perfection. Dans ce siècle où l'on professoit un si profond respect pour le public, les éditeurs, loin d'aspirer à relever l'édifice de Pascal avec des matériaux imparfaits, ne crurent point même que certains fragments non élaborés fussent dignes d'être présentés à la France chrétienne et littéraire. Non-seulement ils ne s'assujettirent point, dans la distribution des matières, à l'ordre que Pascal auroit assigné; mais ils supprimèrent encore quelques pensées, quand le sens leur en paroissoit incomplet ou forcé, le style heurté et à demi formé, comme des diamants bruts et dont la valeur n'avoit point été mise en œuvre.

D'autre part, n'entrant point assez dans l'esprit de l'auteur, les premiers éditeurs avoient, par une fausse timidité, écarté quelques-unes des pensées qui ont rapport à l'existence de Dieu, ou, pour mieux dire, à ses attributs et à sa nature. Pascal y laissoit voir trop clairement, à leur avis, le peu de cas qu'il faisoit des preuves rationnelles lorsqu'il s'agit d'établir ce qu'on doit en affirmer et ce qu'il importe de croire. Ils avoient de même supprimé, et toujours apparemment comme dangereuses, les pensées où l'auteur insiste sur le vide et le néant de la sagesse humaine, sur la contrariété de nos lois

P
P
D
ess
D
D
R
Q
com
T
et l'instabilité de notre justice quand nous voulons en poser nous-mêmes les bases. Or, il devoit suffire, ce nous semble, de faire remarquer que Pascal, en ébranlant le fondement sur lequel on appuie ces choses d'ordinaire, indiquoit par là qu'il falloit leur en donner un autre plus solide. On eût pu encore engager le lecteur à ne pas perdre de vue que Pascal n'avoit point eu le temps de revenir sur ce qu'il avoit écrit, ni d'adoucir ce qu'il pouvoit y avoir d'un peu forcé dans son expression. Ainsi, à vrai dire, le danger n'étoit qu'apparent.

Plus tard, le philosophisme du dix-huitième siècle s'est emparé de l'œuvre de Pascal, mais en le mutilant, en élaguant à dessein des parties de discours, en donnant à d'autres une acception opposée à leur vrai sens, en mettant en relief quelques-unes de ces mêmes pensées rejetées par les premiers éditeurs, et en intervertissant l'ordre général dans une vue de mauvaise foi. Le nom de Pascal étoit un des plus imposants parmi ceux des derniers apologistes du Christianisme. Il falloit donc ôter à la Religion l'autorité de ce grand nom en représentant Pascal comme un solitaire ardent et foible, agité de doutes sur les hautes questions qui touchent aux rapports de l'homme à Dieu, et cherchant le repos de son esprit troublé dans une alliance impossible de la religion et de la philosophie. Condorcet, qui donna une édition apocryphe de Pascal, confondit en partie les pensées religieuses dans une classification arbitraire de pensées philosophi-

ques, afin d'abolir plus sûrement, à l'aide d'un faux système, tout vestige du plan primitif.

L'abbé Bossut, qui vint après Condorcet, et qu'il faut nommer avec honneur parmi les géomètres qui ont été en même temps d'habiles écrivains, publia un texte complet, fidèle et épuré. Il mit au jour, d'après les manuscrits de Pascal, un certain nombre de *Pensées* inédites, qu'avoient omises ses devanciers. Son édition, sous ce rapport, est digne d'estime, et elle a servi avec raison de modèle aux éditions suivantes. Mais l'abbé Bossut qui, recueillant sous ses yeux tous ces admirables fragments, devoit mieux qu'un autre en appercevoir le sens et la liaison, eut le tort, peu concevable dans un homme si éclairé, de les coordonner à un double plan de *pensées* philosophiques et de *pensées* religieuses, dont Condorcet avoit tracé l'esquisse. Il ajouta ainsi en quelque sorte au désordre de la collection, en même temps qu'il donnoit plus de lucidité à chaque partie par la plénitude et par la pureté de son texte.

Toutefois le plan véritable étoit si simple, si aisé à découvrir, qu'il faut s'étonner que le travail même de cet éditeur ne lui ait point fait reconnoître la fausse route où il s'égaroit. Le dessein de Pascal n'étoit autre chose en effet qu'un nouvel Apologétique appuyé principalement sur le mystère de la condition humaine, sur l'étude approfondie de la double nature que les philosophes ont cru appercevoir en nous, et qu'ils faisoient résulter des contradictions éternelles et invincibles du

cœur humain. C'est dans cette étude psychologique que Pascal avoit cherché les preuves de la grandeur originelle de l'homme et de sa nature déchue, double vérité proclamée également par la Religion. Il en tiroit des arguments en faveur de la nécessité d'un Réparateur et d'une religion révélée, et mettoit ainsi d'accord la révélation et la raison. Pour retrouver la clef du livre de Pascal, il n'y avoit donc qu'une voie sûre. C'étoit de chercher la liaison par laquelle les pensées philosophiques tenoient aux pensées religieuses. Car, en rétablissant le point de jonction des unes et des autres, on découvroit avec admiration l'alliance réelle de la religion et de la philosophie, de Dieu et de l'homme, qui est à vrai dire toute la théologie, et qui étoit tout le livre de Pascal.

Nous venons, après tant d'autres éditeurs, présenter ces débris du génie de Pascal dans un nouveau système que nous considérons comme celui de l'auteur. C'est, autant qu'il a été possible, une restauration du livre original que nous avons en en vue. Nous avons cru que ce travail pourroit tourner à la gloire de la littérature françoise, à celle de la vraie philosophie et de la religion. Notre entreprise sera justifiée si nous sommes parvenus à coordonner les matériaux au plan que Pascal avoit conçu.

Mais avant d'exposer le dessein de son livre, il est à propos d'entrer dans quelques considérations sur la philosophie de l'auteur.

Si pour être philosophe, il étoit nécessaire de mépriser ouvertement les traditions religieuses, ou tout au moins de procéder par les seules voies de la raison dans l'investigation de la vérité, Pascal ne pourroit figurer dans le nombre de ceux qui ont mérité ce nom; car il s'en falloit bien qu'il pensât librement à la façon des philosophes du dix-huitième siècle; et d'autre part il n'étoit point rationaliste à la manière de Descartes.

Mais si l'amour de la sagesse constitue proprement la philosophie, nous ne refuserons pas le titre de philosophe à celui qui consacra toute sa vie, qui sacrifia toutes les jouissances de la terre, à la recherche du vrai, du beau, du bon en soi.

Le rationalisme antique, cette grande aberration de l'esprit humain qui vouloit trouver en lui-même le principe fondamental de toutes les vérités, avoit épuisé, sans obtenir aucun résultat satisfaisant, les moyens de connoître que l'homme a reçus de la nature. Enfin il s'étoit éteint dans la foi chrétienne.

Plusieurs siècles s'écouloient; après quoi le rationalisme se réveille; et voilà que la raison entreprend insensiblement sur le domaine de la Foi. Elle franchit peu à peu les limites de sa sphère; elle n'est point encore ennemie; mais elle vise à l'indépendance et se dégage doucement des liens qui la retiennent.

Le rationalisme réapparoît donc une seconde fois dans le monde.

Si l'on vouloit indiquer d'une manière précise de quel point le rationalisme moderne est parti pour arriver au terme de la carrière qu'il achève de parcourir, il faudroit, en s'enfonçant dans le moyen âge, remonter jusqu'au premier essai par lequel on tenta de fonder les vérités métaphysiques sur le raisonnement humain et de prouver les dogmes de la Foi par des conclusions logiques. Car il est certain, pour qui veut examiner les choses de près, que cette tentative détermina le premier mouvement du rationalisme dans le sein des écoles chrétiennes.

Mais sans remonter si haut, l'on reconnoîtra sans peine que l'exégèse protestante a donné au rationalisme moderne un grand essor. Du jour en effet où le principe du libre examen eut été consacré par la Réforme, la raison humaine, jusque là maintenue par le frein de l'autorité religieuse, se donna libre carrière. Affranchie de tout contrôle, elle se livra sans réserve aux abus de l'interprétation; et la vérité métaphysique formulée dans le dogme chrétien subit aussitôt des altérations profondes.

Deux hommes ensuite contribuèrent à dégager entièrement la raison qui vouloit en finir avec les traditions. Bacon ouvrant à l'esprit humain la voie de l'induction, Descartes le plaçant sur le chemin de la déduction, tous deux lui montrant la vraie science en perspective, ont coopéré simultanément

à la révolution intellectuelle qui s'est bientôt après consommée.

Ce n'est pas que les deux méthodes auxquelles ces philosophes ont attaché leurs noms fussent absolument nouvelles : les hommes, en raisonnant, ont toujours fait usage de l'induction et de la déduction. Mais Bacon, au moyen des règles qu'il a tracées pour imprimer à l'induction le caractère d'un procédé scientifique ; Descartes, en imposant à la raison qui veut s'engager dans la voie de la déduction, l'obligation de se placer avant tout dans le doute méthodique, ont acquis le droit de se donner pour inventeurs.

S'il étoit question maintenant de rechercher jusqu'à quel point l'emploi qui a été fait, soit de l'une, soit de l'autre de ces méthodes, étoit dans les vues de son auteur, on trouveroit qu'en appliquant aux recherches métaphysiques la méthode de Bacon, l'on a tenté ce qu'il déclaroit lui-même impraticable ; et qu'en se servant de la méthode de Descartes pour saper les fondemens de la Religion, l'on a fait le contraire de ce que celui-ci se proposoit ; car son intention étoit bien de reconstruire l'édifice religieux à l'aide du syllogisme, après que le terrain auroit été nivelé.

Cependant, comme Descartes supposoit implicitement que la raison n'a pas besoin de la Foi pour asseoir et poser le principe générateur, la révélation devenoit inutile, et le rationalisme se trouvoit par là constitué.

Bacon, de son côté, donnant à penser qu'à l'aide de certaines règles l'on pourroit remonter jusqu'à la cause première en partant du fait observé, ouvroit un trop vaste champ à l'orgueil de l'esprit.

Tous deux ont rendu de grands services à la science humaine; mais tous deux ont donné à l'esprit humain, déjà singulièrement exalté par la Réforme, une impulsion exagérée; et le lien naturel qui unissoit la raison et la Foi s'est rompu. Descartes, sur ce point, est plus particulièrement répréhensible. Il ne s'est pas rendu compte de la portée de la raison; il a méconnu sa foiblesse; il n'a pas craint de l'investir du droit de chercher en elle-même le principe que la Foi seule peut donner.

Toutefois le premier usage qui fut fait de la méthode cartésienne ne fut point signalé par des écarts. Les plus grands hommes du dix-septième siècle étoient cartésiens et chrétiens tout ensemble. Descartes lui-même n'employa cette méthode qu'à la confirmation des vérités de foi. Mais ce doute méthodique qui faisoit le fond du système, cet affranchissement de la raison, consacroient une erreur capitale; la méthode cartésienne renfermoit un venin que l'esprit d'incrédulité a bien su depuis en extraire. La philosophie que Descartes avoit rendue indépendante se tourna contre la Religion.

Elle ne pouvoit trouver dans les traditions chrétiennes ces motifs impérieux de divorce qui, dans

l'antiquité païenne, avoient occasionné la rupture entre la raison et la foi. Elle n'en devint que plus ardente et moins traitable; et il est de fait que jamais les philosophes anciens n'ont apporté dans l'examen auquel ils se sont livrés par rapport aux superstitions païennes cet esprit d'intolérance haineuse, cette polémique tracassière dont nos philosophes du dix-huitième siècle et ceux qui marchent sur leurs traces ont fourni tant d'exemples.

Or, ils ont fait abjuration du Christianisme, mais ils n'ont rien mis à la place. Ils sont entrés dans les voies que les philosophes anciens avoient jadis parcourues, ils se sont brisés contre les mêmes écueils; et après avoir épuisé comme eux tous les moyens de connoître que l'intelligence humaine a dans son propre fonds, les voilà maintenant réduits à chercher, à leur exemple, un dernier refuge dans l'éclectisme. Qu'on suive leurs traces dans les sentiers divers qu'ils ont parcourus, on ne trouvera que des ruines.

La sagesse humaine est à bout de voie, elle n'ose plus se hasarder à la recherche des vérités premières; ces principes qu'elle s'obstine à ne pas recevoir de la Foi sont vainement attendus; elle n'a plus la hardiesse de les poser elle-même, parce qu'il faudroit les soutenir. En sorte qu'en religion, de même qu'en morale, les prémisses flottent au gré des discussions.

Or il s'est trouvé, à l'époque où le cartésia-

nisme étoit le plus en vogue, un homme de génie qui a pressenti les inconvénients de la méthode nouvelle, qui en a saisi le défaut, et qui a flétri de son improbation l'application que l'on vouloit en faire aux grandes vérités dont la théologie seule doit être la dispensatrice.

Cet homme extraordinaire, dont la carrière a été si courte, a eu le temps de reconnoître les limites que la raison humaine ne doit pas essayer de franchir; et il s'étoit assuré que les vérités sur lesquelles il importe le plus à l'homme d'être fixé, se trouvent par-delà ces limites.

Dès qu'il eut jugé que l'être humain ne peut pas tirer de son propre fonds la vraie science, il conclut sans hésiter la nécessité d'une révélation.

Et comme ses méditations solitaires l'avoient convaincu de la vanité des choses périssables, comme il sentoit que le cœur humain est trop vaste pour que la possession de ces faux biens en remplisse jamais la capacité, son ame ardente aspirait ouvertement à des jouissances plus nobles, tandis que son esprit élevé s'attachoit de plus en plus aux vérités de la Foi.

Ainsi les affections et les pensées de ce grand homme, dans les dernières années de sa vie qui n'a pas dépassé quarante ans, s'étoient concentrées fortement sur la Religion qu'il avoit toujours pratiquée; il y trouvoit une sublimité ravissante, un fonds de charité que le cœur humain est incapable d'épuiser, une sagesse consommée près de

laquelle la sagesse humaine ne lui paroissoit que folie.

Ces grands traits de vérité qu'il n'avoit trouvés nulle part hors de la foi chrétienne, et qui rehaussoient à ses yeux l'éclat des preuves par lesquelles le Christianisme justifie de son origine divine, avoient fait une profonde impression sur son esprit.

Aussi désiroit-il ardemment que tous les hommes entrassent dans les mêmes sentiments que lui; et ne pouvant se flatter de les y entraîner tous, il eût voulu du moins que les hommes sincères partageassent ses convictions. C'est dans cette vue qu'il entreprit un ouvrage apologétique de la religion chrétienne.

Comme Pascal joignoit à la raison la plus vigoureuse l'imagination la plus forte; comme il possédoit à un degré éminent et dans un merveilleux accord ces facultés diverses et souvent opposées; l'on pourroit sans témérité penser et dire que le monument élevé par ce beau génie auroit défié le temps et déconcerté l'incrédulité.

Mais la mort a frappé l'auteur avant qu'il eût mis la dernière main à son ouvrage!

On voit, en rapprochant les fragments qui nous en restent, que Pascal souffroit impatiemment les entreprises de la raison quand elle s'arrogeoit le droit de poser le principe et s'attribuoit le pouvoir de démontrer les vérités primordiales. Les preuves rationnelles de l'existence et de la nature

de Dieu, de l'immatérialité et de l'immortalité de l'ame, qu'on regardoit alors comme décisives, le touchoient peu. Il donnoit hautement la préférence aux preuves historiques, aux grandes considérations morales; il les regardoit comme bien plus capables de faire impression sur les hommes; et c'étoit sur ce terrain qu'il comptoit lui-même s'établir.

Ainsi, dédaignant la route que Descartes avoit tracée et la position qu'il avoit prise, Pascal, lorsqu'il vouloit se rendre compte de sa foi, se plaçoit au milieu des faits avec l'intention de les discuter. Mais les faits traditionnels ne fixoient point uniquement son attention, ceux de la conscience lui paroisoient dignes aussi d'être étudiés; car il attachoit surtout à l'observation psychologique une haute importance.

Il pensoit que l'investigation de la nature de l'homme ne pouvoit tendre qu'à confirmer le dogme chrétien, en constatant sur tous les points essentiels la conformité des observations psychologiques avec les traditions primitives sur lesquelles le Christianisme s'appuie.

Ceux-là donc se tromperoient qui croiroient que Pascal vouloit en quelque sorte annihiler la raison, et qu'il demandoit une foi avengle. Il n'étoit pas homme à se méprendre ainsi sur le caractère de l'enseignement chrétien. A partir du premier jour de la prédication de l'Évangile jusqu'à l'heure où j'écris, les apologistes de la religion

chrétienne n'ont jamais demandé à ceux qu'ils vouloient ramener dans le sentier de la vérité, qu'une foi motivée, une soumission raisonnable, *obsequium rationabile*.

Pascal a combattu fortement le rationalisme, c'est-à-dire qu'il s'est élevé constamment contre les prétentions exagérées de la raison. Sans l'avoir exprimé aussi nettement que Kant, il jugeoit qu'elle étoit dépourvue du sens métaphysique, et c'est pour cela qu'il lui refusoit le droit de discussion par rapport aux vérités-principes. Il détestoit cet orgueil, il le poursuivoit à outrance. Mais une fois que la raison humaine étoit rentrée dans sa sphère, il lui permettoit de s'exercer librement; il l'excitoit même à se développer sans gêne; et c'est alors qu'il provoquoit l'examen des faits historiques qui servent de base au Christianisme, des faits surnaturels qui lui tiennent lieu de sanction, et qu'enfin il ouvroit une large voie à l'observation des phénomènes de la conscience.

Il désiroit que l'intelligence s'appliquât sérieusement à l'observation psychologique ainsi qu'à la critique historique; il en a donné lui-même l'exemple. Il vouloit qu'elle marchât librement dans la voie des déductions et dans celle de l'induction, pourvu qu'elle ne dépassât point ses limites; et il étoit intimement persuadé que la raison, toutes les fois qu'elle procéderoit légitimement, se mettroit en harmonie avec la Foi.

Ce n'est point là, comme on voit, du cartésia-

nisme. Pascal, en effet, au moment de l'essor du rationalisme, a jugé très-sainement que, si la nouvelle méthode prévaloit, les vrais rapports entre la raison et la Foi se trouveroient intervertis, et il a résisté à l'entraînement général. Aujourd'hui que le rationalisme qui, à son apparition, avoit eu l'air de couvrir la Foi de son égide, s'est tourné contre elle, on doit savoir gré à Pascal de ce qu'il a songé, comme par une sorte de prévision, à opposer une digue à l'invasion de cette doctrine en maintenant les prérogatives de la Foi. En cela, il a travaillé plus encore pour les races futures que pour ses contemporains. L'homme de génie, sans le savoir, pourvoit à l'avenir, lors même qu'il est uniquement occupé du présent.

Ainsi les preuves que Pascal se proposoit de mettre en œuvre, à la différence de celles que plusieurs apologistes chrétiens ont puisées dans le rationalisme, auroient encore aujourd'hui toute leur force. Il est donc bien à regretter que Pascal n'ait point terminé l'édifice dont il avoit posé les fondements.

Toutefois dans ces débris qui nous restent, la vigueur dont ce grand esprit étoit doué éclate encore avec tant de puissance que, pour y retrouver un ouvrage, non point égal à celui que Pascal seul eût achevé, mais capable encore de servir de fanal aux intelligences égarées, il suffira de rétablir l'ordre que sa pensée avoit conçu.

Le voici tel qu'il ressort à nos yeux de l'examen de ces fragments.

§ II. *Plan du livre de Pascal.*

Pascal entre en matière en attaquant l'indifférence de la plupart des hommes sur leur premier intérêt. Il nous fait sentir la nécessité de s'instruire de la Religion. Car d'une part, il est dans la nature d'un être pensant, et qui même seroit dépourvu de tout enseignement extérieur, de chercher à découvrir son principe et sa fin. D'autre part, si Dieu a daigné faire luire un rayon de sa lumière au milieu des ténèbres où nous sommes plongés, il n'y a pas d'apparence qu'il soit favorable à ceux qui, ayant apperçu cette lueur céleste, auront négligé de la suivre ou s'en seront éloignés avec mépris.

Pascal nous donne ici des leçons pour régler l'usage de notre raison; il indique les moyens qu'elle possède pour s'avancer avec certitude et confiance dans la ligne qu'elle doit parcourir; et fait voir que s'il est vrai qu'un Dieu ait parlé aux hommes, la raison même nous ordonne de soumettre notre raison.

Venant ensuite à la recherche de cet Être divin, Pascal montre que, vu la foiblesse et l'infirmité de notre nature, il est difficile de prouver l'existence et plus encore de connoître l'essence et les attributs de Dieu par les raisons métaphysiques.

Il se retrouve alors en présence de lui-même. Il étudie la nature de l'homme. Il l'envisage dans sa grandeur, qui se manifeste par la dignité de sa pensée et par le besoin qu'il éprouve d'occuper une place dans l'estime des êtres pensants; qui éclate dans les mouvements de son orgueil; qui paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Pascal, après avoir suivi les vestiges qui restent à l'homme d'une grandeur originelle, considère les foiblesses étonnantes qui la ravalent. Il passe en revue l'orgueil, la corruption de l'homme, l'infirmité de sa raison, la fausseté ou tout au moins l'incertitude de ses notions sur la justice et sur la vérité, qui fondent pourtant ses lois civiles : il oppose les opinions du peuple à celles des prétendus habiles pour achever de renverser la sagesse humaine. Il découvre et approfondit la misère intérieure de l'homme. Il met au jour ces contrariétés prodigieuses qui existent dans sa nature par rapport à la vérité qu'il cherche et qu'il méconnoît; à la justice qu'il aime et qu'il hait, dont il ne saisit que des apparences avec lesquelles il se fait des lois toujours incertaines et qui varient d'un climat à l'autre; enfin par rapport au bonheur qu'une force irrésistible le porte à poursuivre et qu'il ne peut atteindre. Il remarque les égarements des sectes philosophiques dont chacune s'est appuyée séparément sur l'un de ces principes de grandeur et de bassesse qui existent dans la nature de l'homme, et n'a pu par conséquent se rendre compte de l'humanité. Il commence alors à soup-

çonner que l'homme est déchu d'un état primitif et plus heureux.

Pascal se considère donc sous l'image d'un homme abandonné à lui-même et comme jeté au hasard sur cette terre, sans savoir qui l'y a mis et ce qu'il est venu y faire. Effrayé de cet état de misère et d'abandon, il cherche son créateur et ne voit autour de lui que ténèbres, ignorance, incertitude, des superstitions sans nombre, une multitude de religions dont aucune n'offre la marque de la vérité, des sectes dont la morale n'a rien qui puisse lui plaire. Las de chercher Dieu par le raisonnement et de ne point le trouver, il regarde de toutes parts si ce Dieu dont tout le monde parle n'auroit point laissé ici-bas quelques marques de soi. Enfin il apperçoit dans un coin du monde un peuple qui, seul, a la connoissance traditionnelle de Dieu, qui se vante d'être le dépositaire des titres du genre humain. Ce peuple seul connoît la chute et la corruption de l'homme; il dit que nous sommes tombés de notre grandeur originelle; il attend un libérateur qui doit réparer cette chute et cette corruption, il porte un livre qui atteste cette promesse; il se dit fait pour l'annoncer au monde et pour être le héraut de ce libérateur. Notre philosophe qui cherche la vérité croit la reconnoître chez ce peuple à ces signes et à d'autres encore qui vont se découvrir à lui.

Il examine Moïse et la loi que ce personnage extraordinaire a donnée aux Hébreux comme ve-

nant de Dieu. Il signale les marques divines qui éclatent de tous côtés dans le livre qui la renferme et chez le peuple qui la suit. Il reconnoît que, dans l'ancien état de ce peuple élu, tout est figuratif, tout se rapporte au libérateur promis. Il vérifie les prophéties ; il y reconnoît un avènement prédit et le temps marqué, la gloire et l'humilité de ce Sauveur annoncées. Il voit ce peuple fait pour porter le témoignage de ces prédictions, rejeté dès qu'elles sont accomplies, et cette même réprobation prédite. Il les voit, toujours témoins fidèles de cette vérité qu'ils nient ; sans patrie, sans rois, sans sacrifices, errants et exilés, après avoir eux-mêmes donné à ce Sauveur qu'ils ont tué le dernier caractère de Messie, accomplissant ainsi ces prophéties qui les condamnent. Il voit les gentils appelés à leur place, et il tend les bras à son libérateur qui est venu accomplir ces merveilles et relever l'homme de cette première chute dont les vestiges subsistent encore dans sa nature et y marquent l'empreinte du péché.

La révélation de ce Sauveur, d'accord avec l'étude de l'homme que Pascal a développée, lui découvre le mystère de l'humanité. Cette philosophie sublime concilie tous les systèmes de philosophie, et en dissipe les illusions par sa lumière.

Dès-lors plus d'incertitudes. Là seulement il apperçoit la vérité. Il la voit dès les premiers temps et dans la naissance du monde ; il en suit les traces et la manifestation, et il en reconnoît la perpétuité.

Pascal examine ensuite la personne divine de Jésus-Christ. Il découvre sa grandeur réelle sous son obscurité. Il montre que, quoique foible et dénué, il a apparu au monde dans l'espèce de dignité qui convient, non à la gloire mondaine, mais au règne qu'il est venu établir, celui de la charité. De là cette conformité qui existe entre l'état mystique dans lequel le Verbe divin s'est mis en relation avec l'homme, et le mystère de charité qu'il est venu accomplir. Pascal fixe les caractères de cette véritable grandeur de l'Homme-Dieu.

Après avoir parcouru les diverses preuves de Jésus-Christ, Pascal montre que les voiles sous lesquels il s'est caché ne sont point impénétrables à ceux qui le cherchent avec simplicité de cœur ; que ces voiles ont été mis exprès pour confondre l'orgueil humain ; et qu'il est juste qu'ayant failli par orgueil, l'homme humilie son orgueil afin d'arriver à la vérité. De là encore le dessein de Dieu, de se cacher aux uns et de se découvrir aux autres. Que ce dessein est conforme à la même sagesse divine, puisque ceux qui refusent de l'apercevoir, s'aveuglent par le même vice qui a entraîné la première chute. Il fait voir que les vrais chrétiens et les vrais juifs, c'est-à-dire les juifs qui par les biens que Dieu promettoit n'entendoient point des biens charnels dont l'attente a fait méconnoître le Messie à ceux que son humilité scandalisoit ; que ces élus, dis-je, de l'ancienne et de la nouvelle loi n'ont eu qu'une même religion. Et c'est alors qu'il montre

qu'on ne connoît Dieu utilement que par Jésus-Christ ; que le Dieu des chrétiens est un Dieu qui remplit l'ame et le cœur, et non simplement un Dieu auteur de l'ordre des éléments ; que cette connoissance d'un Ordonnateur suprême étant d'ailleurs inutile sans la charité et sans la grâce, c'est sur la révélation, c'est sur la rédemption, c'est sur Jésus-Christ qu'il faut l'appuyer.

Pascal résume ces diverses preuves en parcourant les caractères de la vraie religion, laquelle a dû connoître l'homme, rendre raison de sa nature, marquer sa fin et le dessein de Dieu sur lui, l'obliger d'aimer Dieu et de se haïr parce que l'homme est haïssable à lui-même à cause de sa corruption. Puis il jette un coup-d'œil sur l'établissement de cette doctrine, qui, seul, suffiroit pour en prouver la vérité ; sur la prédication des apôtres, d'ignorants devenus savants, de foibles rendus forts ; sur le monde attiré à Jésus-Christ et sur l'accomplissement des prophéties ; sur la stabilité et la durée de cette religion qui a subsisté toujours, soit dans les saints de l'Ancien Testament qui ont attendu Jésus-Christ, soit dans ceux qui ont cru en lui depuis sa venue ; après quoi il conclut que tous les caractères de la véritable religion ne se trouvent que dans la religion chrétienne.

Tel est en raccourci le plan du grand ouvrage que Pascal avoit projeté. Son dessein étoit de montrer que les preuves du Christianisme sont plus sûres et plus en rapport avec la nature humaine qu'aucune

de celles qui ont autorité parmi les hommes. On a vu que la maladie qui consuma les dernières années de sa vie et qui le conduisit au tombeau, l'empêcha d'élever ce magnifique monument. Quelques morceaux en petit nombre paroissent avoir reçu la dernière main ; d'autres ne présentent que des esquisses ; d'autres encore ne sont que des espèces de souvenirs que Pascal fixoit pour lui seul, comme des pierres d'attente autour desquelles il dispoit dans son esprit toutes les parties de ce vaste édifice.

Il en poursuivoit pourtant l'exécution avec une persévérance invincible, il mettoit à profit ses longues et douloureuses veilles. Le plan de l'ouvrage étoit tracé ; Pascal en ordonnoit déjà les parties ; il s'occupoit même des détails. Mais tout cela restoit en dépôt dans sa mémoire, car il ne pouvoit plus écrire de suite. Seulement il lui arrivoit parfois de jeter à la hâte sur le papier un mot qui devoit lui rappeler une idée, une pensée qu'il craignoit de laisser échapper, un développement qu'il se proposoit de faire entrer dans le corps de l'ouvrage.

Tout incomplètes qu'elles paroissent, ces pensées brillent d'un tel éclat qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la profonde raison ou de l'éloquence sublime qui y règnent. Ce ne sont encore que les premiers traits d'un tableau que celui-là seul pouvoit achever qui en avoit tracé l'ébauche ; et pourtant telle est la valeur de ces

fragments que , même dans cet état imparfait , on peut les regarder comme le traité le plus fort , le plus lumineux et le plus éloquent que nous possédions sur les preuves du Christianisme. Malgré les lacunes et le défaut de transitions , la vigueur et l'unité du dessein s'y font sentir comme dans un ouvrage accompli. On est entraîné par la marche rapide de l'auteur qui , subordonnant tout son dessein à ces deux grands points , la chute de l'homme et sa rédemption , en tire une double lumière qui éclaire le labyrinthe où la philosophie humaine devoit errer perpétuellement. Le chapitre de l'*Homme* en particulier , le plus fini et le plus approfondi de tous , met Pascal au premier rang des orateurs et le distingue éminemment de tous les moralistes. Le lecteur attaché , étonné par la profondeur des vues , se sent maîtrisé par un esprit scrutateur qui lui découvre les replis de sa propre nature et répand une clarté vive sur ce qu'il avoit à peine entrevu jusque-là. Le style enfin , sans jamais perdre l'enchaînement le plus exact de la forme didactique , je dirois presque géométrique , est plein de mouvement et d'élévation ; et c'est ce caractère particulier à Pascal , et qui n'a peut-être appartenu qu'à lui , du moins à ce degré , qui donne un si grand prix aux parties que l'auteur avoit développées. En effet , si l'on accorde une si haute estime aux orateurs qui ont su toucher les passions , bien plus faciles à émouvoir que l'esprit , ne faut-il pas con-

venir que le plus bel effort du génie est de donner cette ardeur d'éloquence à la raison ?

Nous avons placé après les preuves de la Religion une seconde série de chapitres qui comprennent les vues de Pascal sur plusieurs points de doctrine chrétienne, et qui, dans le plan de l'auteur, devoient suivre naturellement la partie dogmatique de son livre. « L'amour qu'il avoit pour la Religion, disent les amis de ce grand homme, le portoit à souhaiter non-seulement de convaincre l'incrédule qui refuse de soumettre les fausses lumières de sa raison à la Foi, mais encore d'instruire les chrétiens qui, étant dans le corps de la véritable Église, ne vivent pas selon la pureté des maximes évangéliques (1). »

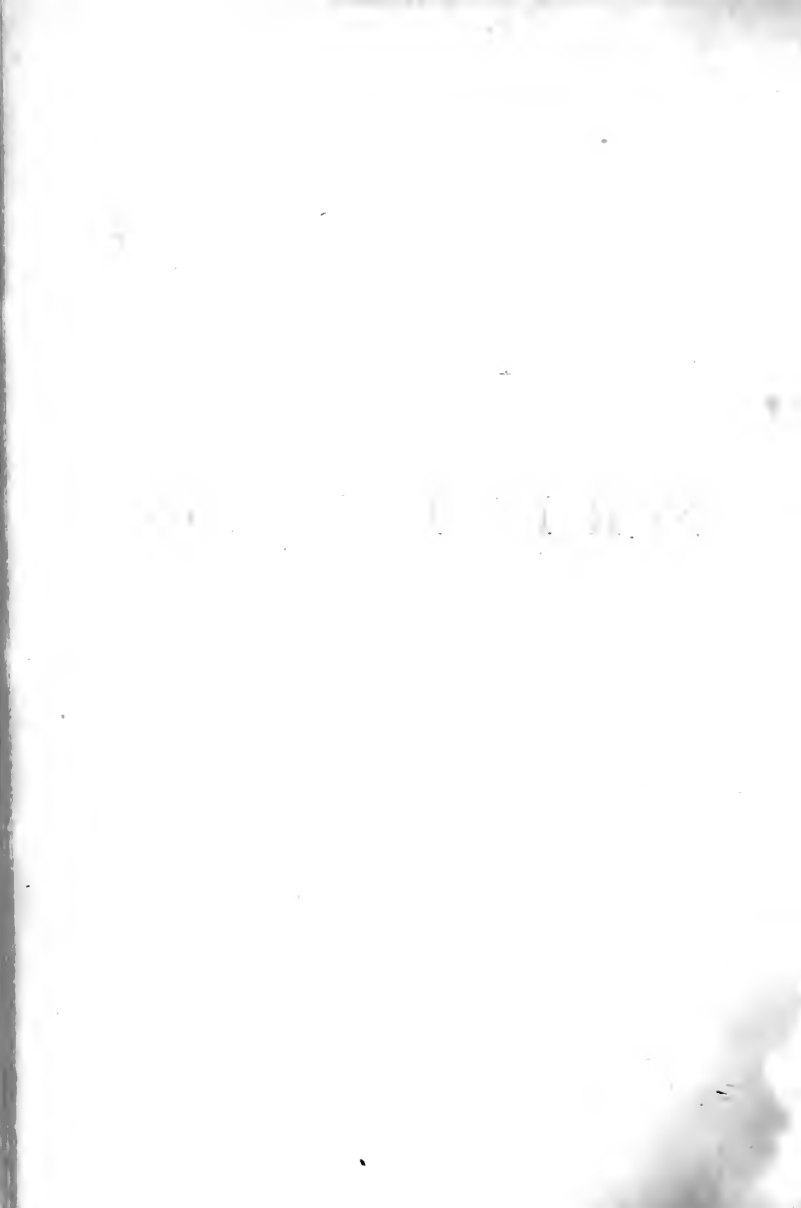
A la fin du Recueil on trouvera des morceaux de philosophie publiés par les derniers éditeurs, où Pascal a examiné la nature des diverses espèces de preuves et leur autorité sur l'esprit humain. Ces traités, indépendamment de leur mérite intrinsèque, jettent du jour sur les pensées chrétiennes ; ils font voir que ce n'étoit pas faute de connoître les différentes espèces de démonstrations que Pascal, pour démontrer la Religion, vouloit s'en tenir aux preuves puisées dans l'observation de la nature humaine et dans les témoignages de Dieu. A la manière dont Pascal y considère la

(1) Préface de MM. de Port-Royal, p. 33.

géométrie et la morale, on reconnoîtra que dans un génie aussi profond et aussi vigoureux, les études et les connoissances diverses prennent un même caractère philosophique. Comme si en creusant dans son sujet, il eût vu d'un peu plus près que les autres hommes, quoique toujours à une distance infinie, le point où toutes les connoissances, même les plus opposées en apparence, se rencontrent, se touchent et se confondent dans le sein d'une unique vérité, qui est la vérité éternelle.

PENSÉES

SUR LA RELIGION.



SUR LA RELIGION.

PREMIÈRE PARTIE.

PREUVES DE LA RELIGION.



CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ D'Étudier LA RELIGION.

I. Que ceux qui combattent la Religion, apprennent au moins quelle elle est, avant que de la combattre. Si cette Religion se vançoit d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce seroit la combattre que de dire

- I. Port-Royal, édition de 1683, chap. 1^{er}, pag. 1 — 17.
 Condorcet, édit. de 1778, art. 2, n^o 1, pp. 122 — 136.
 Bossut, édit. générale de 1779, 2^e partie des Pensées.
 art. 2, pp. 189 — 201.

Nous plaçons ici une concordance des trois éditions originales de Pascal, ainsi que des suppléments fournis par le P. Desmolets, Nicole, etc. Nous avons cru ce travail nécessaire pour que l'on pût vérifier l'authenticité des textes.

qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu; qu'il s'est caché à leur connoissance; et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus* (*Is. 45, 15*): et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses; que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnoître à ceux qui le cherchoient sincèrement; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera apperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur: quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre; puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine, bien loin de la ruiner?

Il faudroit, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout, et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parloient de la sorte, ils combattoient, à la vérité, une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici, qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte; et j'ose même dire, que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour

s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque Ecclésiastique sur les vérités de la Foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère : il s'agit de nous-mêmes et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui

n'épargnant rien pour en sortir font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoiqu'obscurcs d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide; je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence, en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends, au contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée, pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, nous doit mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui

est la chose du monde la plus fragile ; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur ame est immortelle , ils n'ont à attendre que l'enfer, ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela , ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvoient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance ; et la mort, qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement, ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence ; et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble, et bien injuste, et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité : je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments ? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables ? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur ?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon ame; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connoît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'Univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connois, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurois éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vas; et je sais seulement qu'en sortant de ce

monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de foiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus, que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et en traitant avec mépris ceux qui se travailleroient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses; la corruption de la Nature, et la rédemption de JÉSUS-CHRIST. Or s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la Nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse ; c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer ; il est contre la nature qu'il employe cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence, que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderoit. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant

leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, mais aussi l'avenglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme, pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entière qu'ils n'auroient rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne seroit-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant semble si beau, que non-seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux même qui n'y sont pas, croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent, sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce sont des personnes qui ont oui dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir se-

coné le joug ; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent, en cherchant par-là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est de paroître honnête, fidèle, judicieux et capable de servir utilement ses amis ; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a secoué le joug ; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions ; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite ; qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même ? Pense-t-il nous avoir portés par-là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie ? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre ame est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content ? Est-ce donc une chose à dire gaiement ? et n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste ?

S'ils y pensoient sérieusement, ils verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute ma-

nière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentiments, et des raisons qu'ils ont de douter de la Religion, ils diront des choses si foibles et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'étoit ce que leur disoit un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disoit-il, en vérité vous me convertirez. Et il avoit raison ; car qui n'auroit horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables ?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments, sont bien malheureux, de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange foiblesse d'esprit, que de ne pas connoître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur, que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent

encore être Chrétiens : et qu'ils reconnoissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables ; ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent ; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore.

C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, et qui, reconnoissant leur misère, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connoître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres ; et il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils méprisent, pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes ; et que nous pouvons, au contraire, tomber dans l'aveuglement où ils sont : il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions en leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils employent si inutilement ailleurs.

Peut-être y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de connoître la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction; et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine que l'on y a ramassées.

II. Ceux qui semblent les plus opposés à la gloire de la Religion, n'y seront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque chose de surnaturel; car un aveuglement de cette sorte n'est pas une chose naturelle; et si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres par l'horreur d'un exemple si déplorable et d'une folie si digne de compassion.

III. C'est une chose horrible, de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on possède; et qu'on s'y puisse attacher, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : si on pouvoit y être toujours; s'il est sûr qu'on n'y sera pas long-temps; et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre.

II. B. 2^e part., art. 17, n. 8, pp. 332, 333.

III. P-R. ch. 28, nn. 18 et 19, p. 233.

B. 2^e part., art. 17, n. 13, p. 341.

IV. Il n'y a que trois sortes de personnes : les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé; et d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux; les derniers sont fous et malheureux; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

v. Par les partis (1), vous devez vous mettre en peine de chercher la vérité. Car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avoit voulu que je l'adorasse, il m'auroit laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait; mais vous les négligez. Cherchez-les du moins; cela le vaut bien.

Les athées doivent dire des choses parfaitement claires. Or, il faudroit avoir perdu le sens, pour dire qu'il est parfaitement clair que l'ame est mortelle. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic; mais il importe à toute la vie de savoir si l'ame est mortelle ou immortelle.

IV. P-R. ch. 28, n. 77, pp. 265, 266.

B. 2^e part., art. 17, n. 61, p. 362.

V. P-R. ch. 28, n. 21, p. 239.

B. 2^e part., art. 17, n. 19, pp. 341, 342.

(1) C'est-à-dire par les règles des partis des jeux, ou des calculs de probabilité de gain ou perte : Pascal est l'inventeur de ces calculs. Plus loin (ch. III) il développe le même argument.

De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y pas grand'chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse!

V^t P-R. ch. 28, n. 47, p. 254.

C. art. 3, n. 2, p. 141.

B. 2^e part., art. 17, n. 36, p. 353.



CHAPITRE II.

SOUSSION ET USAGE DE LA RAISON.

I. La dernière démarche de la raison, c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien foible si elle ne va jusquelà. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

II. Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

La raison, dit Saint Augustin, ne se soumettroit jamais, si elle ne jugeoit qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre; et qu'elle ne se soumette pas, quand

I et II. P-R. ch. 5, nn. 1, 2, 3 et 4, pp. 50, 51.

B. 2^e part., art. 6, nn. 1 et 2, pp. 234, 235.

elle juge avec fondement qu'elle ne le doit par faire : mais il faut prendre garde à ne se pas tromper.

Il n'y a rien de si conforme à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi. Et rien de si contraire à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

III. Dieu n'entend pas que nous soumettions notre créance à lui sans raison, et nous assujettir avec tyrannie. Mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes choses. Et pour accorder ces contrariétés, il entend nous faire voir clairement des marques divines en lui, qui nous convainquent de ce qu'il est, et s'attirer autorité par des merveilles et des preuves que nous ne puissions refuser, et qu'ensuite nous croyions sans hésiter les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons par nous-mêmes connoître si elles sont ou non.

IV. La foi dit bien ce que les sens ne disent

II¹ P-R. ch. 5, n. 5, p. 51.

B. 2^e part., art. 6, n. 3, p. 235.

III. P-R. ch. 28, n. 76, p. 265.

B. 2^e part., art. 17, n. 60, p. 362.

IV. P-R. ch. 5, n. 6, p. 51.

B. 2^e part., art. 6, n. 4, p. 235.

pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus, et non pas contre.

¹. Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être.

v. Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties? Oui. Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible. C'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie : car il est en tous lieux, et tout entier en chaque endroit.

Que cet effet de nature, qui vous sembloit impossible auparavant, vous fasse connoître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connoissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de votre apprentissage, qu'il ne vous reste rien à savoir ; mais qu'il vous reste infiniment à savoir.

vi. Les impies qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les Chrétiens? Ils ont leurs cérémonies, leurs prophètes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux comme nous, etc. Cela

IV¹ Desmolets, Mém. de litt. et d'hist., tom. 5, 2^e part., p. 327.

V. Id. ibid. pp. 311, 312.

B. 2^e part., art. 17, n. 3, pp. 330, 331.

VI. P-R. ch. 28, n. 17, pp. 237, 238.

B. 2^e part., art. 17, n. 18, pp. 310, 311.

est-il contraire à l'Écriture? Ne dit-elle pas tout cela?

Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour demeurer en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connoître, ce n'est pas assez; regardez au détail. C'en seroit peut-être assez pour une vaine question de philosophie; mais ici où il y va de tout!.... Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc...

VII. Un miracle, dit-on, affermiroit ma créance. On parle ainsi, quand on ne le voit pas. Les raisons qui, étant vues de loin, semblent borner notre vue, ne la bornent plus quand on y est arrivé. On commence à voir au-delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelque exception, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner prétexte d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : Cela n'est pas toujours vrai; donc il y a des cas où cela n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est; et il faut être bien mal-adroit, si on n'y trouve quelque jour.

VIII. Si j'avois vu un miracle, disent quelques

VII. P-R. ch. 28, n. 56, p. 258.

B. 2^e part., art. 17, n. 44, pp. 356, 357.

VIII. P-R. ch. 6, n. 1, p. 52.

B. 2^e part., art. 6, n. 5, pp. 235, 236.

gens, je me convertirois. Ils ne parleroient pas ainsi, s'ils savoient ce que c'est que conversion. Ils s'imaginent qu'il ne faut, pour cela, que reconnoître qu'il y a un Dieu; et que l'adoration consiste à lui tenir de certains discours, tels à-peu-près que les païens en faisoient à leurs idoles. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet Être souverain qu'on a irrité tant de fois, et qui peut nous perdre légitimement à toute heure; à reconnoître qu'on ne peut rien sans lui; et qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connoître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous; et que sans un médiateur, il ne peut y avoir de commerce.

IX. Deux sortes de personnes connoissent un Dieu; ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment le mépris et l'abaissement, quelque degré d'esprit qu'ils aient, bas ou relevé; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelque opposition qu'ils y aient.

X. Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, et l'inspiration. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas

IX. P-R. ch. 23, n. 26, pp. 240, 241.

B. 2^e part., art. 17, n. 21, p. 343.

X. P-R. ch. 28, n. 63, p. 263.

B. 2^e part., art. 17, n. 52, p. 362.

qu'elle exclue la raison et la coutume : au contraire, il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison, et s'y confirmer par la coutume; mais elle veut qu'on s'offre par l'humiliation aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ne evacuetur crux Christi. (I Cor. 1, 17.)*

XI. La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons et dans le cœur par sa grâce. Mais de la vouloir mettre dans le cœur et dans l'esprit par la force et par les menaces; ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. Commencez par plaindre les incrédules : ils sont assez malheureux. Il ne faudroit les injurier qu'au cas que cela servît ; mais cela leur nuit.

XII. La Religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Le commun des hommes s'arrête à l'état et à l'établissement où elle est ; et cette religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore

XI. Desm. p. 309.

B. 2^e part., art. 17, n. 4, p. 331.

—¹ Desm. p. 309.

C. art. 9, § 1, n. 4, p. 263.

B. 2^e part., art. 17, n. 4, p. 331.

XII. P-R. ch. 28, nn. 14 et 15, pp. 236, 237.

B. 2^e part., art. 17, n. 17, pp. 339, 340.

mieux, et de plus loin; car ils la voient en Dieu même.

Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur, sont bien heureux et bien persuadés. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui-même dans le cœur; sans quoi la foi est inutile pour le salut.

XIII. La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues et de principes différents qu'elle doit avoir toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit, ou elle s'égare, faute de les voir tous à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment; il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, et de mettre notre foi dans le sentiment du cœur: autrement elle sera toujours incertaine et chancelante.

XIV. Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point: on le sent en mille choses. C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi parfaite: Dieu sensible au cœur.

XV. L'esprit a son ordre, qui est par principes et

XIII. P-R. ch. 23, n. 79, p. 266.

C. art. 9, § 1, n. 6, pp. 263, 264.

B. part. 2, art. 17, n. 62, pp. 362, 363.

XIV. P-R. ch. 23, n. 58, p. 259.

B. part. 2, art. 17, n. 5, p. 331.

XV. P-R. ch. 31, n. 31, p. 331.

B. part. 1, art. 10, n. 19, p. 147.

démonstrations; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant par ordre les causes de l'amour : cela seroit ridicule.

JÉSUS-CHRIST et Saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celui de la charité, que celui de l'esprit; car leur but principal n'étoit pas d'instruire, mais d'échauffer. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours.

XVI. Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa justice et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur; et on croira, dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que David connoissoit bien, lorsqu'il disoit : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua.* (Ps. 118, 36.)

XVII. Ceux qui croient sans avoir examiné les preuves de la Religion, croient parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion, y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne

XVI. P-R. ch. 6, n. 2, pp. 52, 53.

B. part. 2, art. 6, n. 6, p. 236.

XVII et XVIII. P-R. ch. 6, nn. 3 et 4, pp. 53, 54.

B. part. 2, art. 6, nn. 7 et 8, pp. 236, 237.

veulent aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu; et que si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion, qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même; mais qu'étant tous corrompus et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et cette connoissance de leur devoir et de leur incapacité.

XVIII. Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connoissance des prophéties et des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connoissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire; et ainsi ils sont très-efficacement persuadés.

J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens qui croient sans preuves, n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la Religion, prouveront, sans difficulté, que ce Fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même.

XIX. A ceux qui ont de la répugnance pour la

XIX. P-R. ch. 28, n. 45, pp. 253, 254.

C. art. 9, § 1, n. 5, p. 263.

B. part. 2, art. 17, n. 36, p. 353.

Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite, qu'elle est vénérable, et en donner respect ; après, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle fût vraie ; et puis, montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté, par sa grandeur et par son élévation ; et enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

xx. Un homme qui découvre des preuves de la religion chrétienne, est comme un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il qu'ils sont faux, et négligera-t-il de les examiner ?

xxi. Il y a grande différence entre repos et sûreté de conscience. Rien ne doit donner le repos, que la recherche sincère de la vérité ; et rien ne peut donner l'assurance, que la vérité.

XX. P-R. ch. 28, art. 25, p. 240.

B. part. 2, art. 17, n. 20, p. 342.

XXI. P-R. ch. 28, n. 29, p. 241.

B. part. 2, art. 17, n. 23, p. 343.

CHAPITRE III.

DE L'EXISTENCE DE DIEU. QU'IL EST DIFFICILE DE LA PROUVER PAR LES RAISONS NATURELLES; MAIS QUE L'ESPRIT DE L'HOMME NE PEUT S'ARRÊTER DANS LE DOUTE SUR CETTE VÉRITÉ.

I. Parlons maintenant selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous : nous sommes donc incapables de connoître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant ainsi, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

II. Je n'entreprendrai pas ici de prouver, par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ni aucune des choses de cette nature; non-seulement, parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver

I. Desm. p. 310.

C. art. 5, § 1, n. 2, pp. 196, 197.

B. part. 2, art. 3, n. 1, p. 201.

II. Préface de MM. de Port-Royal, pp. 31, 32.

Desm. pp. 313, 314.

C. art. 5, § 1, n. 3, p. 197.

B. part. 2, art. 3, n. 2, pp. 201, 202.

dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connoissance, sans JÉSUS-CHRIST, est inutile et stérile. Quand un homme seroit persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles et dépendantes d'une première vérité, en qui elles subsistent, et qu'on appelle *Dieu*, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour son salut.

III. C'est une chose admirable, que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu. Tous tendent à le faire croire; et jamais ils n'ont dit : Il n'y a point de vide; donc il y a un Dieu. Il falloit qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, et qui s'en sont tous servis.

Si c'est une marque de foiblesse de prouver Dieu par la nature, ne méprisez point l'Écriture : si c'est une marque de force d'avoir connu ces contrariétés (1), estimez-en l'Écriture (2).

III. Desm. p. 316.

C. art. 5, § 1, n. 6, p. 199.

B. part. 2, art. 3, n. 3, p. 202.

(1) Ou plutôt, *cette impuissance*.

(2) Pascal entend que les écrivains sacrés se sont montrés plus habiles que les sages du monde, en ce qu'ils ont connu la foiblesse de l'esprit humain pour s'élever à la connoissance de Dieu par les seules preuves naturelles : d'où il suit que c'est chez eux une marque de force d'avoir connu cette foiblesse qui rendoit la révélation de Dieu nécessaire à l'homme, et de s'être bornés, en annonçant Dieu, à le faire sentir au cœur, et à le faire croire par l'autorité de la révélation.

IV. L'unité jointe à l'infini, ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité et l'infini, qu'entre notre justice et celle de Dieu.

v. Nous connoissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis : donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité, il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connoître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est : et vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connoissons pas parfaitement sa nature (1).

IV. P-R. ch. 7, n. 1, p. 56.

B. part. 2, art. 3, n. 4, p. 202.

V. P-R. ch. 7, n. 2, pp. 56 — 62.

C. art. 3, n. 1, pp. 137 — 140.

B. part. 2, art. 3, n. 5, pp. 203 — 207.

(1) Pascal, après avoir témoigné qu'il fait peu de cas des preuves métaphysiques que l'on donne ordinairement de l'existence de Dieu, de sa nature et de ses attributs; après avoir déclaré qu'il les croit trop foibles pour surmonter le doute systématique; ne permet point toutefois à l'athée d'en conclure que Dieu n'est pas. L'ignorance de la nature d'un être peut très-bien s'allier avec la certitude de son exis-

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la Foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu

tence; et lors même que cette certitude manqueroit, la question de savoir si l'être existe ou s'il n'existe pas resteroit encore entière. L'athée se trouve donc contraint de se renfermer dans le doute, sans pouvoir arriver jusqu'à la dénégation. C'est alors que Pascal le saisit; et qu'à l'aide d'une argumentation forte et neuve, il lui fait voir que, dans cette impuissance de la raison à se convaincre elle-même, et dans la nécessité pour l'homme de prendre un parti, celui qui prétend s'arrêter dans le doute sur la vérité fondamentale est un insensé. Ces observations nous ont paru nécessaires pour suppléer à une transition que Pascal n'auroit pas manqué de ménager, s'il eût eu le temps de revoir ce qu'il avoit écrit.

à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison, vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; par raison, vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi. — Non, direz-vous, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; et celui qui prend croix, et celui qui prend pile, ont tous deux tort : le juste est de ne point parier.

— Oni, mais il faut parier : cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué; et ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain et la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oni, il faut gager. — Mais je gage peut-être trop. — Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avoit dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude, pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte; et delà vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif; et si les hommes sont capables de quelques vérités, ils le doivent être de celle-là.

— Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair? — Oui, par le moyen de l'Écriture, et par

toutes les autres preuves de la Religion, qui sont infinies.

— Ceux qui espèrent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela ; mais ils ont pour contre-poids la crainte de l'enfer.

— Mais qui a plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est ?

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, auroit entièrement perdu l'esprit. Or si les passions ne nous tenoient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous êtes fait de telle sorte que

vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la Foi, et vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre; et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé; imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurois bientôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avois la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvois, je vous donnerois la foi : je ne le puis, ni par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites : mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

VI. Il ne faut pas se méconnoître : nous sommes

VI. P-R. ch. 7, n. 3, pp. 63, 64.

C. art. 9, § 1, n. 7, pp. 264, 265.

B. part. 2, art. 3, n. 6, pp. 208, 209.

corps autant qu'esprit; et delà vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens, qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons? et qu'y a-t-il de plus universellement cru? C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui fait tant de Turcs et de païens; c'est elle qui fait les métiers, les soldats, etc. Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est cellé de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre ame y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire que par la force de la conviction, si les sens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pièces ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie; et les sens, par la coutume, et en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.

CHAPITRE IV.

L'HOMME CONSIDÉRÉ COMME DÉCHU DE DIEU.

ARTICLE PREMIER.

Connoissance générale de l'Homme. Grandeur de l'Homme.

I. La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la Nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'Uni-

I. P-R. ch. 22, pp. 163 — 174.

C. art. 6, n. 4, pp. 217 — 221.

B. part. 1, art. 4, n. 1, pp. 57 — 62.

vers ; que la terre lui paroisse comme un point , au prix du vaste tour que cet astre décrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat , à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament , embrassent. Mais si notre vue s'arrête là , que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir , que la Nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde , n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la Nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions ; nous n'enfantons que des atomes , au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie , dont le centre est par-tout , la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu , que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi , considère ce qu'il est , au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la Nature ; et que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé , c'est-à-dire ce monde visible , il apprenne à estimer la terre , les royaumes , les villes , et soi-même , son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? Qui le peut comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant , qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron , par exemple , lui offre dans la petitesse de son

corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver, soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la Nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abyme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'Univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la Nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'Univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse

00 PENSEES DE PASCAL. CHAP. IV, PART. II.
que la Nature lui a donnée entre ces deux abymes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la Nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire, est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons

ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas; et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas; incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle: rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abymes.

II. Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; et je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par-là qu'il

II. P-R. ch. 23, nn. 1 et 2, p. 174.

B. part. 1, art. 4, n. 2, p. 62.

penſe. C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme, et ſans quoi on ne le peut concevoir. Qu'eſt-ce qui ſent du plaisir en nous? Eſt-ce la main? Eſt-ce le bras? Eſt-ce la chair? Eſt-ce le ſang? On verra qu'il faut que ce ſoit quelque choſe d'immatériel.

III. L'homme n'eſt qu'un roſeau le plus foible de la nature; mais c'eſt un roſeau penſant. Il ne faut pas que l'univers entier ſ'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau ſuffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme ſerait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a ſur lui, l'univers n'en ſait rien. Ainſi toute notre dignité conſiſte dans la penſée. C'eſt de là qu'il faut nous relever, non de l'eſpace et de la durée. Travaillons donc à bien penſer : voilà le principe de la morale.

IV. L'homme eſt viſiblement fait pour penſer; c'eſt toute ſa dignité et tout ſon mérite. Tout ſon devoir eſt de penſer comme il faut; et l'ordre de la penſée eſt de commencer par ſoi, par ſon auteur et ſa fin. Cependant à quoi penſe-t-on dans le monde? Jamais à cela; mais à ſe divertir, à deve-

III. P-R. ch. 23, n. 6, p. 177.

C. art. 6, n. 5, pp. 221, 222.

B. part. 1, art. 4, n. 6, p. 64.

IV. P-R. ch. 9, nn. 1 et 2, p. 73.

B. part. 2, art. 17, n. 64, p. 363.

nir riche, à acquérir de la réputation, à se faire roi, sans penser à ce que c'est que d'être roi et d'être homme.

La pensée de l'homme est une chose admirable par sa nature. Il falloit qu'elle eût d'étranges défauts, pour être méprisable. Mais elle en a de tels, que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts !

v. Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

vi. L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connoître misérable ; mais c'est aussi être grand, que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

vii. Qui se trouve malheureux de n'être pas

V. P-R. ch. 24, n. 6, pp. 180, 181.

C. art. 8, n. 2, p. 256.

B. part. 1, art. 5, n. 4, p. 68.

VI. P-R. ch. 23, n. 3, pp. 174, 175.

C. art. 6, n. 6, p. 222.

B. part. 1, art. 4, n. 3, p. 62.

VII. P-R. ch. 23, n. 4, p. 175.

C. art. 8, n. 4, p. 257.

B. part. 1, art. 4, n. 4, pp. 62, 63.

roi, sinon un roi dépossédé? Trouvoit-on Paul-Emile malheureux de n'être plus consul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été; parce que sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? Et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

VIII. Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une ame; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire, que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misère et de leur bassesse; c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans

VIII. P-R. ch. 23, n. 5, pp. 175 — 177.

C. art. 6, n. 7, pp. 222, 223.

B. part. 1, art. 4, n. 5, pp. 63, 64.

le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde : rien ne le peut détourner de ce désir ; et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, et qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment ; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

ARTICLE II.

Orgueil et vanité de l'Homme ; corruption de l'Homme par l'amour-propre ; nature et effets de cet amour-propre.

I. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; et nous nous efforçons pour cela de pa-

I. P.-R. ch. 24, nn. 1 et 2, pp. 179, 180.

C. art. 6, nn. 8 et 9, pp. 223, 224.

B. part. 1, art. 5, n. 1, p. 67.

roître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfaits de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infame. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

II. L'orgueil contrepèse toutes nos misères. Car, ou il les cache, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoître. Il nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

III. La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un cro-

II. P-R. ch. 24, nn. 3 et 4, p. 180.

C. art. 6, n. 10, p. 225.

B. part. 1, art. 5, n. 2, pp. 67, 68.

III. P-R. ch. 24, n. 5, p. 180.

C. art. 6, n. 11, pp. 225, 226.

E. part. 1, art. 5, n. 3, p. 68.

cheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu : et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

iv. Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente.

v. La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

vi. On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer ; mais quand on

IV. P-R. ch. 24, n. 7, p. 181.

C. art. 6, n. 12, p. 226.

B. part. 1, art. 5, n. 5, p. 68.

V. P-R. ch. 24, n. 9, p. 182.

B. part. 1, art. 5, n. 6, pp. 68, 69.

VI. P-R. ch. 24, n. 10, p. 182.

C. art. 6, n. 13, p. 226.

B. part. 1, art. 5, n. 7, p. 69.

y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

VII. La nature de l'amour-propre et de ce moi humain, est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne sauroit empêcher que cet objet qu'il aime, ne soit plein de défauts et de misères. Il veut être grand, et il se voit petit : il veut être heureux, et il se voit misérable : il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections : il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve, produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer. Car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de ses défauts. Il désireroit de l'anéantir; et ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connoissance et dans celle des autres; c'est-à-dire, qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts, et aux autres, et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir ni qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal, que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal, que

VII. Desm. pp 296 — 302.

C. art. 6, n. 25, pp. 237 — 238.

B. part. 1, art. 5, n 8, pp. 69 — 73.

d'en être plein, et de ne vouloir pas les reconnoître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; et nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent : il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi lorsqu'ils ne nous découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons point être fâchés qu'ils les connoissent : étant juste qu'ils nous connoissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtroient d'un cœur qui seroit plein d'équité et de justice. Que devons-nous donc dire du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons et la vérité et ceux qui nous la disent; et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage; et que nous voulons être estimés d'eux, autres que nous ne sommes en effet?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les hommes.

Elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel que l'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connoissance est dans lui comme si elle n'y étoit pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux ? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi ; et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire, à l'égard d'un homme, ce qu'il seroit juste, en quelque sorte, qu'il fit à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité : mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse, qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments, pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges, et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que si l'on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable ; on nous traite comme nous voulons être traités. Nous haïssons la vérité, on nous la cache ; nous voulons être flattés, on nous flatte ; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde, nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile, et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas. Dire la vérité, est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or ceux qui vivent avec les princes, aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage, en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est, sans doute, plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes ; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence, comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes, n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés

subsisteroient, si chacun savoit ce que son ami dit de lui, lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même, et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

VIII. Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent pas le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensants. Tous les hommes sont membres de ce corps ; et pour être heureux, il faut qu'ils conforment leur volonté particulière à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit être un tout ; et que ne se voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, et l'on veut se faire centre et corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer et s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi ; on sent que l'on n'est pas corps ; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps uni-

VIII. P-R. ch. 29, nn. 3 — 7, pp. 268 — 271.

B. part. 2, art. 17, n. 70, pp. 366 — 368.

versel ; qu'être membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement, que par l'esprit du corps et pour le corps ; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant ; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant, on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui.

Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps composé de membres pensants, car nous sommes membres du tout ; et voir comment chaque membre devoit s'aimer.

Le corps aime la main ; et la main, si elle avoit une volonté, devoit s'aimer de la même sorte que le corps l'aime. Tout amour qui va au-delà, est injuste.

Si les pieds et les mains avoient une volonté particulière, jamais ils ne seroient dans leur ordre, qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur ; mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

Les membres de notre corps ne sentent pas le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits, de les faire croître et durer. S'ils étoient capables de le connoître, et qu'ils se servissent de cette connoissance pour retenir en eux-mêmes la nourriture qu'ils reçoivent, sans la laisser passer

aux autres membres ; ils seroient , non-seulement injustes , mais encore misérables , et se haïroient plutôt que de s'aimer : leur béatitude , aussi bien que leur devoir , consistant à consentir à la conduite de l'ame universelle à qui ils appartiennent , qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

ix. Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment : il est injuste que nous le voulions. Si nous naissons raisonnables , et avec quelque connoissance de nous-mêmes et des autres , nous n'aurions point cette inclination. Nous naissons pourtant avec elle : nous naissons donc injustes. Car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre , en guerre , en police , en économie , etc.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps , les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général.

x. Tous les hommes se haïssent naturellement. On s'est servi , comme on a pu , de la concupis-
cence , pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feinte , et une fausse image de la cha-

IX. P-R. ch. 9, nn. 5 et 6, pp. 74, 75.

C. art. 8, n. 11, p. 260.

B. part. 2, art. 17, n. 67, pp. 364, 365.

X. Desm. pp. 326, 327.

B. supplément, n. 19, p. 538.

rité ; réellement ce n'est que haine. Ce vilain fonds de l'homme, *figmentum malum*, n'est que couvert ; il n'est pas ôté.

XI. Le *moi* est haïssable : ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. Point du tout, direz-vous ; car en agissant comme nous faisons, obligamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssoit dans le *moi* que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais, parce qu'il est injuste, et qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours. En un mot, le *moi* a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque *moi* est l'ennemi, et voudroit être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice ; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes qui n'y trouvent plus leur ennemi ; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

XII. Quiconque ne hait point en soi cet amour-propre et cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de tout, est bien aveugle, puisque rien

XI. P-R. ch. 29, n. 27, pp. 279, 280.

B. part. 1, art. 9, n. 23, p. 124.

XII. P-R. ch. 9, art. 7, pp. 75, 76.

B. part. 2, art. 17, n. 67, p. 365.

n'est si opposé à la justice et à la vérité. Car il est faux que nous méritions cela ; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

Cependant nulle autre religion que la chrétienne n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

XIII. Il est injuste qu'on s'attache à nous, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le désir ; car nous ne sommes la fin de personne, et nous n'avons pas de quoi les satisfaire. Ne sommes-nous pas prêts à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourroit. Comme nous serions coupables de faire croire une fausseté, quoique nous la persuadassions doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on nous fit plaisir ; de même nous sommes coupables, si nous nous faisons aimer, et si nous attirons les gens à s'attacher à nous. Nous devons avertir ceux qui seroient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui nous en revînt. De même nous les devons avertir qu'ils

XIII. M^{me} Perier, Vie de Pascal.

P-R. ch. 28, n. 65, pp. 261, 262.

B. part. 2. art. 17, n. 49, pp. 353, 359.

ne doivent pas s'attacher à nous : car il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu , ou à le chercher.

xiv. La propre volonté ne se satisferoit jamais, quand elle auroit tout ce qu'elle souhaite ; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Avec elle on ne peut être que mal content ; sans elle on ne peut être que content.

La vraie et unique vertu est de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence ; et de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous. Or, il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous ; le bien universel est en nous, et n'est pas nous.

xv. S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures. Le raisonnement des impies dans le livre de la Sagesse, n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures. Mais s'ils eussent su qu'il y avoit un Dieu, ils eussent conclu tout le contraire. Et c'est la conclusion des sages : Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher à la créature, est mauvais ; puisque cela

XIV. P-R. ch. 28, art. 63 et 64, pp. 260, 261.

B. part. 2, art. 17, n. 49, p. 358.

XV. P-R. ch. 9, n. 3, pp. 73, 74.

B. part. 2, art. 17, n. 65, p. 364.

nous empêche, ou de servir Dieu si nous le connoissons, ou de le chercher si nous l'ignorons. Or nous sommes pleins de concupiscence. Donc nous sommes pleins de mal. Donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous attache à autre chose qu'à Dieu seul.

XVI. Les Platoniciens, et même Epictète et ses sectateurs, croient que Dieu est seul digne d'être aimé et admiré; et cependant ils ont désiré d'être aimés et admirés des hommes. Ils ne connoissent pas leur corruption. S'ils se sentent portés à l'aimer et à l'adorer, et qu'ils y trouvent leur principale joie, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils y sentent de la répugnance; s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que pour toute perfection ils fassent seulement que sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer: je dirai que cette perfection est horrible. Quoi! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent; ils ont voulu que les hommes s'arrêtassent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes!

XVII. La piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et la civilité humaine le cache et le supprime.

XVI. P-R. ch. 29, n. 50, pp. 289, 292.

B. part. 2, art. 17, n. 71, pp. 363, 367.

XVII. B. supplém. n. 3, p. 534.

ARTICLE III.

Foiblesse de l'Homme. Incertitude de ses connoissances naturelles par rapport à la justice et à la vérité. Illusions de ses sens et de sa raison, etc. (1).

1. Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition,

I. P-R. ch. 25, n. 1, p. 185.

B. part. 1, art. 6, n. 1, pp. 73, 74.

(1) Quelques-unes des pensées comprises sous ce titre, et particulièrement celles qui s'appliquent aux principes naturels et à la puissance de l'opinion, paroîtront forcées dans les vues qu'elles présentent. Mais Pascal, qui jugeoit la raison humaine trop foible pour atteindre par ses propres forces à l'idée pure de Dieu, la trouvoit encore insuffisante pour fonder des notions certaines relativement à la justice et à la vérité. Pascal s'exprime donc ici en philosophe sceptique, jusqu'au moment où il rencontre la certitude morale dans la révélation. D'ailleurs il faut se souvenir que Pascal jetant comme à demi-mot ses idées sur le papier, à mesure qu'elles s'offroient à son esprit, et seulement pour les rappeler au besoin, n'a pu les exprimer qu'en un sens général et absolu.

non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savoit certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure; et par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle.

II. La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent... Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-temps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux : les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera?

II. P-R. ch. 25, nn. 2 et 3, pp. 185, 186.

C. art. 6, n° 20, p. 229.

Id. art. 5, § 2, n. 11, p. 201.

B. part. 1, art. 6, n. 2, p. 74.

III. Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau, croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

IV. Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle seroit règle infallible de vérité, si elle l'étoit infallible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux ; ses sains, ses malades ; ses riches, ses pauvres ; ses fous et ses sages : et rien ne nous dépote davantage que de

III. P-R. ch. 29, n. 42, p. 236.

C. art. 5, § 2, n. 12, p. 201.

B. part. 1, art. 9, n. 4, p. 117.

IV. P-R. ch. 25, n. 4, pp. 186 — 188.

C. art. 4, n. 13, pp. 183, 184.

B. part. 1, art. 6, n. 3, pp. 74 — 76.

voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison : les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants ; tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature ! Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend contents ; à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation ? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux Grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement !

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connois que le titre qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione regina del mundo*. J'y souscris sans le connoître, sauf le mal, s'il y en a.

v. La chose la plus importante à la vie, c'est

le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. *C'est un excellent couvreur*, dit-on; et en parlant des soldats, *Ils sont bien foux*, dit-on; et les autres au contraire, *Il n'y a rien de grand que la guerre; le reste des hommes sont des coquins*. A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent : on ne pèche que dans l'application; et la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, et qui entraîne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise.

VI. *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat*. Ils aiment mieux la mort que la paix : les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paroît si fort et si naturel.

VII. Toutes les bonnes maximes sont dans le monde ; on ne manque qu'à les appliquer. Par

VI. P-R. ch. 29, n. 48, p. 288.

B. part. 1, art. 9, n. 41, pp. 130, 131.

VII. P-R. ch. 29, n. 20, pp. 275, 276.

B. part. 1, art. 9, n. 1, p. 116.

exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font; mais presque personne ne le fait pour la Religion. ¹ Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes; mais cela étant accordé, voilà la porte ouverte, non-seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie. Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. Qu'on en marque les limites; il n'y a point de bornes dans les choses : les lois veulent y en mettre, et l'esprit ne le peut souffrir.

VIII. On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élevation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

IX. Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-

VII^r B. part. 1, art. 9, n. 1, p. 116.

VIII. P-R. ch. 25, n. 5, p. 188.

C. art. 5, § 2, n. 9, p. 200.

B. part. 1, art. 6, n. 3, p. 78.

IX. C. art. 5, § 2, n. 3, p. 200.

Id. ibid., n. 13, p. 201.

B. part. 1, art. 9, n. 5, p. 117.

elle la justice. Si l'homme connoissoit réellement la justice, il n'auroit pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays : l'éclat de la véritable équité auroit assujetti tous les peuples, et les législateurs n'auroient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et des Allemands; on la verroit plantée par tous les états du monde, et dans tous les temps.

x. Sur quoi la fondera-t-il l'économie du monde qu'il veut gouverner? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier? Quelle confusion! Sera-ce sur la justice? Il l'ignore certainement. S'il la connoissoit, il n'auroit pas établi cette maxime, etc. (*Comme ci-dessus.*)

xi. Pourquoi suit-on la pluralité? Est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? Non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et les anciennes opinions? Est-ce qu'elles sont plus saines? Non, mais elles sont uniques et nous ôtent la racine de diversité.

xii. Les seules règles universelles sont les lois

X. Desm. p. 308.

XI. Id. p. 330.

C. art. 7, n. 4, p. 248.

B. part. 1, art. 8, n. 5, p. 108.

XII. C. art. 5, § 2, n. 15, p. 203.

B. part. 1, art. 9, n. 7, p. 118.

du pays, aux choses ordinaires; et la pluralité, aux autres. D'où vient cela? De la force qui y est.

Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

XIII. La concupiscence et la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines : la concupiscence fait les volontaires; la force, les involontaires.

L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire : celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran.

xiv. Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfants; c'est-là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

xv. Quand il est question de juger si l'on doit

XIII. P-R. ch. 29, n. 9, p. 271.

B. part. 2, art. 17, n. 70, p. 368.

—¹ Desm. p. 317.

C. art. 7, n. 5, p. 248.

B. part. 1, art. 8, n. 6, p. 108.

XIV. P-R. ch. 31, n. 30, p. 331.

B. part. 1, art. 9, n. 53, p. 134.

XV. Desm. pp. 307, 308.

C. art. 6, n. 19, p. 229.

B. part. 1, art. 9, n. 12, p. 120.

faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols ou tant de François à la mort, c'est un seul homme qui en juge, et encore intéressé : ce devoit être un tiers indifférent.

XVI. Pourquoi me tuez-vous? — Eh, quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serois un assassin, cela seroit injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

XVII. Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfans et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer, parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu : *Nihil amplius nostrî est; quod nostrum dicimus, artis est; ex senatusconsultis et plebiscitis crimina exercentur; ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus.*

De cette confusion arrive, que l'un dit que

XVI. C. art. 5, § 2, n. 10, pp. 200, 201.

B. part. 1, art. 9, n. 3, pp. 116, 117.

XVII. C. art. 5, § 2, n. 13, pp. 201, 202.

B. part. 1, art. 6, n. 9, pp. 79, 80.

l'essence de la justice est l'autorité du législateur ; l'autre, la commodité du souverain ; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr ; rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi ; tout branle avec le temps ; la coutume fait toute l'équité, par cela seul qu'elle est reçue ; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe, l'anéantit ; rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes ; qui leur obéit, parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi ; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif, le trouvera si foible et si léger, que s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence. ¹ L'art de bouleverser les états est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies ; et c'est un jeu sûr pour tout perdre : rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours ; il secoue le joug dès qu'il le reconnoît ; et les Grands en profitent à sa ruine et à celle de ces curieux

XVII¹ P-R. ch. 25, n. 6, pp. 183, 189.

C. art. 5, § 2, nn. 20 et 21, pp. 205, 206.

B. part. 1, art. 6, n. 9, p. 80.

examineurs des coutumes reçues. C'est pourquoi le plus sage des législateurs disoit, que pour le bien des hommes, il faut souvent les piper; et un autre, bon politique : *Cùm veritatem quâ liberetur ignoret, expedit quod fallatur.* Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation : elle a été introduite autrefois sans raison; elle est devenue raisonnable : il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement si on ne veut qu'elle prenne bientôt fin.

XVIII. Il seroit bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois; et que le peuple comprît que c'est-là ce qui les rend justes. Par ce moyen, on ne les quitteroit jamais : au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; et voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

XIX. Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'obéît qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir, parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supé-

XVIII. P-R. ch. 29, n. 51, pp. 290, 291.

C. art. 5, § 2, n. 19, p. 205.

B. part. 1, art. 9, n. 11, pp. 119, 120.

XIX. C. art. 5, § 2, n. 18, pp. 204, 205.

B. part. 1, art. 9, n. 10, p. 119.

rieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, toute sédition est prévenue, si on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice.

xx. La justice est ce qui est établi; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

xxi. Sans doute que l'égalité des biens est juste. Mais ne pouvant faire que l'homme soit forcé d'obéir à la justice, on l'a fait obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que la justice et la force fussent ensemble; et que la paix fût: car elle est le souverain bien. *Summum jus, summa injuria.*

La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir; cependant c'est l'avis des moins habiles.

Si on avoit pu, on auroit mis la force entre les mains de la justice; mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on

XX. C. art. 5, § 2, n. 14, p. 203.

B. part. 1, art. 9, n. 6, pp. 117, 118.

XXI. C. art. 5, § 2, n. 16, p. 203.

B. part. 1, art. 9, n. 8, p. 118.

veut, on a mis la justice entre les mains de la force ; et ainsi on appelle justice ce qu'il est force d'observer.

XXII. Il est juste que ce qui est juste soit suivi : il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice, sans la force, est impuissante ; la puissance, sans la justice, est tyrannique. La justice, sans la force, est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants : la force, sans la justice, est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela, faire que ce qui est juste, soit fort ; et que ce qui est fort, soit juste.

La justice est sujette à disputes ; la force est très-reconnoissable et sans dispute. Ainsi on n'a qu'à donner la force à la justice. Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

XXIII. La force est la reine du monde, et non pas l'opinion ; mais l'opinion est celle qui use de la force.

XXIV. C'est une plaisante chose à considérer,

XXII. C. art. 5, § 2, n. 17, p. 204.

B. part. 1, art. 9, n. 9, p. 119.

XXIII. C. art. 7, n. 6, p. 248.

XXIV. P-R. ch. 31, n. 21, p. 325.

B. part. 1, art. 9, n. 52, p. 134.

de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui, ayant renoucé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement; comme, par exemple, les voleurs, etc.

xxv. Chaque chose est vraie en partie et fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira que l'homicide est mauvais : oui ; car nous connoissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon ? La chasteté ? Je dis que non : car le monde finiroit. Le mariage ? Non. La continence vaut mieux. De ne point tuer ? Non. Car les désordres seroient horribles et les méchants tueroient tous les bons. De tuer ? Non. Car cela détruit la nature. Nous n'avons, ni vrai, ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux.

xxvi. Plusieurs choses certaines sont contredites ; plusieurs fausses passent sans contradiction : ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

xxvii. La volonté est un des principaux orga-

XXV. Desm. pp. 318, 319.

B. part. 1, art. 9, n. 63, p. 137.

XXVI. P-R. ch. 31, n. 14, p. 322.

C. art. 4, n. 5, p. 177.

B. part. 1, art. 6, n. 23, pp. 86, 87.

XXVII. P-R. ch. 25, n. 10, p. 191.

C. art. 4, n. 9, pp. 180, 181.

B. part. 1, art. 6, n. 13, p. 82.

nes de la créance : non qu'elle forme la créance ; mais parce que les choses paroissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas : et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime ; et en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté.

XXVIII. L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement ; de sorte que faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

XXIX. Nous avons un autre principe d'erreur, savoir, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un avocat bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ! Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en

XXVIII. P-R. ch. 31, n. 13, pp. 321, 322.

B. part. 1, art. 10, n. 11, p. 145.

XXIX. P-R. ch. 25, n. 11, pp. 191, 192.

C. art. 4, n. 12, pp. 182, 183.

B. part. 1, art. 6, n. 14, pp. 82, 83.

sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus-injustes du monde à contrebais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, étoit de la leur faire recommander par leurs proches parents.

xxx. Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer ! Si on dit, je le trouve beau, je le trouve obscur ; on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire : car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire, selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur, l'auront disposé ; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner ; ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage ou du ton de la voix : tant il est aisé de démonter un jugement de son assiette naturelle ; ou plutôt, tant il y en a peu de fermes et de stables !

xxxI. La justice et la vérité sont deux pointes si-subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en

XXX. P-R. ch. 29, n. 49, pp. 288, 289.
B. part. 1, art. 9, n. 42, p. 131.

XXXI. P-R. ch. 25, n. 13, p. 192.
C. art. 4, n. 13, p. 184.
B. part. 1, art. 6, n. 16, p. 83.

écachent la pointe , et appuyent tout autour , plus sur le faux que sur le vrai.

XXXII. Qu'est-ce que nos principes naturels , sinon nos principes accoutumés ? Dans les enfants , ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères , comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume , il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée ? La coutume est une seconde nature , qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume , comme la coutume est une seconde nature.

XXXIII. Si nous rêvions toutes les nuits la même chose , elle nous affecteroit peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan étoit sûr de rêver , toutes les nuits ,

XXXII. P-R. ch. 25, n. 17, pp. 194, 195.

C. art. 4, n. 10, p. 181.

B. part. 1, art. 6, n. 19, pp. 84, 85.

XXXIII. P-R. ch. 31, n. 18, pp. 323, 324.

C. art. 4, n. 2, pp. 175, 176.

B. part. 1, art. 6, n. 20; pp. 85, 86.

douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il seroit presque aussi heureux qu'un roi qui rêveroit toutes les nuits, douze heures durant, qu'il seroit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par des fantômes pénibles; et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage; on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, et on appréhenderoit le dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer en effet dans de tels malheurs. En effet, ces rêves feroient à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous différens et se diversifient; ce qu'on y voit, affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; et alors on dit : Il me semble que je rêve; car la vie est un songe un peu moins inconstant.

xxxiv. Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux : mais nous le supposons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes

XXXIV. P.-R. ch. 31, n. 5, pp. 318, 319.

C. art. 4, n. 3, pp. 176, 177.

B. part. 1, art. 6, n. 21, p. 86.

mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant, l'un et l'autre, qu'elle est blanche; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée : mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

xxxv. Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme qu'il sera demain jour, etc. ; mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles.

xxxvi. Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu ? Qu'il paroisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il

XXXV. C. art. 4, n. 4, p. 177.

B. part. 1, art. 6, n. 22, p. 86.

XXXVI. P-R. ch. 25, n. 14, pp. 192, 193.

C. art. 4, n. 11, p. 182.

B. part. 1, art. 6, n. 17, pp. 33, 34.

puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide, lorsque vous n'y voyiez rien; vous avez cru le vide possible : c'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire : Parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens, ou l'instruction?

xxxvii. Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauroient soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, emportent la raison hors des gonds?

xxxviii. Ne diriez-vous pas que ce magistrat,

XXXVII. P-R. ch. 25, n. 7, p. 189.

B. part. 1, art. 6, n. 10, pp. 80, 81.

XXXVIII. P-R. ch. 25, n. 8, pp. 189, 190.

B. part. 1, art. 6, n. 11, p. 81.

dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paroître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé; je parie la perte de la gravité du magistrat.

XXXIX. L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles; c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

XXXIX. P-R. ch. 25, n. 9, p. 190.

C. art. 6, n. 21, pp. 229, 230.

B. part 1, art. 6, n. 12, pp. 81, 82.

XL. L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusques à en remplir notre ame; et par une insolence téméraire, elle amoindrit les plus grands jusqu'à notre mesure.

XLI. Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a ses racines si vives en nous que toute notre raison ne nous en peut défendre.

XLII. Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment; semblable, parce qu'elle ne raisonne point; contraire, parce qu'elle est fausse: de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, et que sa fantaisie est sentiment; et j'en dis de même de mon côté. On auroit besoin d'une règle. La raison s'offre; mais elle est pliable à tous sens; et ainsi il n'y en a point.

XL. P-R. ch. 25, n. 12, p. 192.

B. part. 1, art. 6, n. 15, p. 83.

XLI. P-R. ch. 24, n. 13, p. 184.

B. part. 1, art. 6, n. 6, p. 78.

XLII. P-R. ch. 31, n. 6, p. 319.

B. part. 1, art. 10, n. 4, p. 143.

XLIII. Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment, ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien savoir choisir pour se le former et ne le point gâter; et on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bien heureux sont ceux qui sortent.

XLIV. Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment, ne comprennent rien aux choses de raisonnement; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue, et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue.

XLV. Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont in-

XLIII. P-R. ch. 31, n. 26, p. 326.

B. part. 1, art. 10, n. 16, p. 146.

XLIV. Desm. p. 331.

B. part. 1, art. 10, n. 33, p. 151.

XLV. Desm. p. 304.

C. art. 4, n. 6, pp. 177, 178.

B. part. 1, art. 6, n. 24, p. 87.

finies en l'étendue de leurs recherches. Car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elle sera aussi infinie dans la multitude et la délicatesse de leurs principes; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de derniers.

On voit d'une première vue que l'arithmétique seule fournit des principes sans nombre, et chaque science de même.

Mais si l'infinité en petitesse est bien moins visible, les philosophes ont bien plutôt prétendu y arriver; et c'est-là où tous ont choppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires, *des principes des choses, des principes de la philosophie*, et autres semblables, aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux, *De omni scibili*.

XLVI. On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses, que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder. Et ce-

pendant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un et dans l'autre; et il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses, pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc, pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; et pour connoître l'air, il faut savoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'air : donc , pour connoître l'un , il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes , aidées et aidantes , médiatement et immédiatement , et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible , qui lie les plus éloignées et les plus différentes : je tiens impossible de connoître les parties , sans connoître le tout , non plus que de connoître le tout , sans connoître en détail les parties.

Et ce qui achève peut-être notre impuissance à connoître les choses , c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes , et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genre , d'ame et de corps : car il est impossible que la partie qui raisonne en nous , soit autre que spirituelle. Et quand on prétendrait que nous fussions simplement corporels , cela nous excluroit bien davantage de la connoissance des choses : n'y ayant rien de si inconcevable , que de dire que la matière se puisse connoître soi-même.

C'est cette composition d'esprit et de corps , qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses , et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits , et aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas , qu'ils aspirent à leur centre , qu'ils fuient leur destruction , qu'ils craignent le vide , qu'ils ont des inclinations , des sympathies , des antipathies ; qui

sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre; qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, etc.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous seroit bien compréhensible? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la Nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendî ab hominibus non potest; et hoc tamen homo est.*

XLVII. Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tiendra au repos, chacun dans l'état où la Nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu, étant tou-

XLVII. C. art. 4, n. 6, pp. 178, 179.

B. part. 1, art. 6, n. 24, p. 88.

jours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut : n'est-il pas toujours infiniment éloigné des extrêmes ? Et la durée de notre plus longue vie n'est-elle pas infiniment éloignée de l'éternité ?

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux ; et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur l'un que sur l'autre ? La seule comparaison que nous faisons de nous au fini (1), nous fait peine.

XLVIII. Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avoient quelque proportion avec elle.

¹ C'est une chose étrange qu'ils aient voulu comprendre les principes des choses, et arriver jusqu'à connoître tout, par une présomption aussi

XLVIII. Desm. p. 303.

—¹ Id. pp. 303, 304.

B. supplém. n. 8, p. 536.

(1) Ou plutôt *de nous à l'infini* ; comme semble l'exiger le sens de la pensée. L'homme placé entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, s'efforce d'arriver jusqu'aux principes des choses. Mais quoi qu'il fasse, il ne peut y atteindre et se retrouve toujours dans ce milieu qui lui est prescrit. C'est alors que, revenant sur lui-même, il s'afflige par cette comparaison du fini à l'infini, qui lui fait sentir malgré lui les bornes de sa nature.

infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie comme la nature.

XLIX. Il faut dire en gros : Cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai. Mais de dire quelle figure et mouvement, et composer la machine, cela est ridicule; car cela est inutile, et incertain, et pénible. Et quand cela seroit vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine.

L. Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher.

LI. Il est indubitable que l'ame est mortelle ou immortelle. Cela doit mettre une différence entière dans la morale. Et cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement !

LII. J'avois passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites : mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer, m'en avoit dé-

XLIX. B. 2^e supplém. p. 547.

L. Desm. p. 317.

B. part. 1, art. 10, n. 36, p. 151.

LI. P-R. ch. 29, n. 54, pp. 291, 292.

B. part. 2, art. 17, n. 69, p. 366.

LII. P-R. ch. 29, n. 30, p. 231.

C. art. 1, n. 6, p. 119.

B. part. 1, art. 9, n. 26, pp. 125, 126.

goûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant; et je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

LIII. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux d'entre-deux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habiles composent, pour l'ordinaire, le train du monde. Les autres le méprisent, et en sont méprisés.

LIII. P-R. ch. 29, n. 1, p. 267.

C. art. 4, n. 7, pp. 179, 180.

B. part. 1, art. 6, n. 25, pp. 83, 89.

LIV. Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent, n'est, dans son origine, que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement : mille accidents le leur ravissent. Il en est de même de la science : la maladie nous l'ôte.

LV. L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, et leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent, et se trompent à l'envi.

LIV. P-R. ch. 25, n. 15, pp. 193, 194.

B. part. 1, art. 6, n. 18, p. 34.

LV. P-R. ch. 25, n. 16, p. 194.

C. art. 4, n. 8, p. 130.

B. part. 1, art. 6, n. 27, p. 92.

ARTICLE IV.

Raisons de quelques opinions populaires. La sagesse du peuple opposée à celle des prétendus habiles.

I. J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein : c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Nous allons voir que toutes les opinions du peuple sont très-saines ; que le peuple n'est pas si vain qu'on le dit ; et ainsi l'opinion qui détruisoit celle du peuple, sera elle-même détruite.

II. Montaigne a raison : la coutume doit être suivie dès-là qu'elle est coutume, et qu'on la trouve établie, sans examiner si elle est raisonnable ou non ; cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette seule raison qu'il

I. C. art. 4, n. 1, p. 175.

Id. art. 7, n. 1, p. 247.

B. part. 1, art. 8, n. 1, pp. 106, 107.

II. P-R. ch. 29, n. 51, p. 290.

B. part. 1, art. 9, n. 43, pp. 131, 132.

la croit juste, sans quoi il ne la suivroit plus ; parce qu'on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume sans cela passeroit pour tyrannie ; au lieu que l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannie que celui de la délectation.

III. Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc. Mais tout le monde ne voit pas la règle des partis qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux et que la coutume fait tout. Mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, et qui ne voient pas les causes, sont à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, et les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ce soit par l'esprit que ces effets-là se voient, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

IV. D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite ? C'est à cause

III. P-R. ch. 31, n. 16, pp. 322, 323.

C. art. 7, n. 10, pp. 251, 252.

B. part. 1, art. 8, n. 10, p. 111.

IV. P-R. ch. 29, n. 10, pp. 271, 272.

C. art. 7, n. 11, pp. 252, 253.

B. part. 1, art. 8, n. 11, pp. 111, 112.

qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère.

Epictète demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons point, si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal? Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête et que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue; quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

v. Lorsque dans les choses de la nature, dont la connoissance ne nous est pas nécessaire, il y en a dont on ne sait pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes; comme par exemple, la lune, à qui on attribue les changements de temps,

V. P-R. ch. 31, n. 23, p. 330.

B. part. 1, art. 10, n. 17, p. 146.

le progrès des maladies, etc. Car c'est une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut savoir ; et je ne sais si ce ne lui est point un moindre mal d'être dans l'erreur pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

VI. L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas ; je consens qu'on m'y mette ; et si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est haut ; car je refuserois de même qu'on me mit au haut. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine consiste à savoir s'y tenir ; et tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

VII. Le peuple a les opinions très-saines ; par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse, plutôt que la poésie. Les demi-savants s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus sa folie ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas,

VI. P-R. ch. 29, n. 21, p. 276.

C. art. 11, n. 12, pp. 308, 309.

B. part. 1, art. 9, n. 17, p. 121.

VII. P-R. ch. 29, n. 11, p. 272.

C. art. 7, n. 16, p. 254.

B. part. 1, art. 3, n. 15, p. 113.

il a raison. Il fait bien aussi de distinguer les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien : le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très-raisonnable.

VIII. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent ; non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélés qui n'ont pas grande connoissance, les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles ; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi vont les opinions se succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

IX. Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser le mérite ; car tous diroient qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr.

¹ On ne choisit pas pour gouverner un vais-

VIII. P-R. ch. 29, n. 2, pp. 267, 268.

B. part. 1, art. 8, n. 3, p. 107.

IX. C. art. 7, n. 3, p. 248.

B. part. 1, art. 8, n. 4, pp. 107, 108.

—¹ C. art. 7, n. 10, p. 251.

B. part. 1, art. 8, n. 10, p. 111.

seau celui des voyageurs qui est de meilleure maison... (1).

x. Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? Qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder ; et je suis un sot, si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens.

xi. Le respect est, incommodez-vous : cela est

X. P-R. ch. 29, n. 52, pp. 291.

C. art. 7, n. 7, p. 249.

B. part. 1, art. 8, n. 7, p. 108.

XI. C. art. 7, n. 12, p. 253.

B. part. 1, art. 8, n. 12, p. 112.

(1) *Et toutefois l'on agit ainsi dans le gouvernement de l'État.* Mais il en est une raison cachée. Si dans l'État, l'on décernoit le gouvernement au mérite, tous diroient qu'ils méritent. Delà les guerres civiles. Au lieu que dans le vaisseau, le danger manifeste et sans cesse présent réunit les voyageurs à reconnoître d'un commun accord celui qui doit en prendre la conduite. Ainsi dans l'État, si l'on choisissoit le prince au mérite, l'État périroit ; et dans un vaisseau, si l'on choisissoit le pilote à la naissance, le vaisseau périroit. Pascal se proposoit ici d'expliquer les causes de certains préjugés qui, pour avoir une apparence de folie, n'en sont pas moins fondés sur la raison ; et c'est en cela que la sagesse du vrai philosophe se rencontre avec celle du peuple.

vain en apparence, mais très-juste ; car c'est dire, je m'incommoderois bien, si vous en aviez besoin, puisque je le fais sans que cela vous serve : outre que le respect est pour distinguer les grands. Or, si le respect étoit d'être dans un fauteuil, on respecteroit tout le monde, et ainsi on ne distingueroit pas ; mais étant incommodé, on distingue fort bien.

XII. Qu'on ne se moque pas de ceux qui se font honorer par des charges et des offices ; car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. Tous les hommes se haïssent naturellement. Je mets en fait que s'ils savoient exactement ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y auroit pas quatre amis dans le monde. Cela paroît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

XIII. Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants ; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non, car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la petite vérole qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si

XII. C. art. 6, n. 26, pp. 234, 235.

B. part. 1, art. 9, n. 60, p. 136.

XIII. P-R. ch. 29, n. 14, pp. 273, 274.

B. part. 1, art. 8, n. 18, pp. 114, 115.

ou m'aime pour mon jugement ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi? Non; car je puis perdre ces qualités sans cesser d'être. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait ce moi, puisqu'elles sont périssables? Car aimeroit-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent? Cela ne se peut, et seroit injuste. On n'aime donc jamais la personne, mais seulement les qualités; ou, si on aime la personne, il faut dire que c'est l'assemblage des qualités qui fait la personne.

xiv. Être brave (1), n'est pas trop vain; c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi; c'est montrer, par ses cheveux, qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc.; par son rabat, le fil et le passément, etc.

Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnois, d'avoir plusieurs bras à son service.

xv. Cela est admirable: on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de

XIV. C. art. 7, n. 13, p. 253.

B. part. 1, art. 8, n. 13, pp. 112, 113.

XV. C. art. 7, n. 14, pp. 253, 254.

B. part. 1, art. 8, n. 14, p. 113.

(1) Bien vêtu.

sept à huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force ; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché, à l'égard d'un autre.

Montaigne est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a, d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander la raison.

XVI. Les cordes qui attachent les respects des uns envers les autres, sont, en général, des cordes de nécessité. Car il faut qu'il y ait différents degrés : tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant. Mais les cordes qui attachent le respect à tel et tel en particulier, sont des cordes d'imagination.

XVII. Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes et prouvent la roture de race, pour être jugés dignes de grands emplois.

XVIII. La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements,

XVI. B. part. 1, art. 9, n. 65, pp. 137, 138.

XVII. C. art. 7, n. 9, p. 251.

B. part. 1, art. 8, n. 9, p. 110.

XVIII. Desm. pp. 325, 326.

C. art. 7, n. 8, pp. 249, 250.

B. part. 1, art. 8, n. 8, pp. 108, 109.

imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Le monde qui ne sait pas que cet effet a son origine dans cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle : et de là ces mots : *Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc.*

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et la plus importante chose du monde a pour fondement la foiblesse : et ce fondement-là est admirablement sûr ; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera foible. Ce qui est fondé sur la seule raison, est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

XIX. Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmailloient en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lys : tout cet appareil auguste étoit nécessaire ; et si les médecins n'avoient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets quarrés, et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auroient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de

XIX. Desm. pp. 306, 307.

C. art. 7, n. 9, pp. 250, 251.

B. part. 1, art. 2, n. 9, pp. 109, 110.

la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, les autres par grimaces.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paroître tels ; mais ils se font accompagner de gardes et de hallebardes. Ces trogues armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudroit avoir une raison bien épurée, pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur, environné dans son superbe sérail de quarante mille janissaires.

Si les magistrats avoient la véritable justice, si les médecins avoient le vrai art de guérir, ils n'auroient que faire de bonnets quarrés. La majesté de ces sciences seroit assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instrumens qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire ; et par là en effet ils s'attirent le respect.

¹ Nous ne pouvons pas voir seulement un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

XIX¹ Desm. p. 326.

C. art. 7, n. 9, p. 251.

B. part. 1, art. 3, n. 9, p. 110.

XX. Il est vrai, en un sens, de dire que tout le monde est dans l'illusion : car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, parce qu'il croit que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se le figurent.

XXI. Il faut avoir une pensée de derrière, et juger du tout par là. En parlant cependant comme le peuple.

XXII. Les grands et les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries et mêmes passions ; mais les uns sont au haut de la roue, et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvements.

XX. P-R. ch. 31, n. 11, p. 321.

C. art. 7, n. 2, p. 247.

B. part. 1, art. 8, n. 2, p. 107.

XXI. C. art. 5, n. 1, p. 195.

XXII. P-R. ch. 29, n. 35, p. 283.

C. art. 11, n. 15, p. 310.

B. part. 1, art. 9, n. 31, p. 127.

SUITE DU MÊME ARTICLE. — Discours sur la
condition des Grands (1).

I. Pour entrer dans la véritable connoissance de votre condition , considérez-la dans cette image.

Un homme fut jeté par la tempête dans une île inconnue , dont les habitants étoient en peine de trouver leur roi , qui s'étoit perdu : et comme il avait , par hasard , beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi , il fut pris pour lui , et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savoit quel parti prendre ; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il

I, II et III. Nicole, Essais de morale, tom. II, pp. 229 — 239.
B. part. 1, art. 12, nn. 1, 2 et 3, pp. 169 — 178.

(1) Pascal adresse la parole à un jeune homme d'une illustre naissance : Arthus de Gouffier, duc de Roannez. La rédaction de ce discours appartient à Nicole qui avoit assisté à cet entretien, et qui a mis par écrit, neuf ou dix ans après, ce qu'il avoit recueilli alors de la bouche de Pascal. Car tout ce que disoit ce grand homme, ajoute Nicole, faisoit une impression si vive sur l'esprit qu'il n'étoit pas possible de l'oublier.

reçut donc tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il pensoit, en même temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas le roi que ce peuple cherchoit, et que ce royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée, l'une par laquelle il agissoit en roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état véritable, et que ce n'étoit que le hasard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette dernière pensée, et il découvroit l'autre. C'étoit par la première qu'il traitoit avec le peuple, et par la dernière qu'il traitoit avec soi-même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard, que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvoit roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature, non plus que lui : et non-seulement vous ne vous trouvez fils d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde, que par une infinité de hasards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépendoient ces mariages? D'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres ; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises, et qu'ils vous les ont

100 PENSÉES DE PASCAL. CH. IV, ART. IV. (cont.)
conservées? Mille autres aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle, que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons pour l'établir, mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avoit plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneroient à la république après leur mort, vous n'aurez aucun sujet de vous en plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien, n'est pas un titre fondé sur la nature, mais sur un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois, vous auroit rendu pauvre; et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître, avec la fantaisie des lois qui s'est trouvée favorable à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas légitimement, et qu'il soit permis à un autre de vous les ravir; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager: et quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme dont nous avons

parlé, qui ne posséderoit son royaume que par l'erreur du peuple; parce que Dieu n'autoriseroit pas cette possession, et l'obligeroit à y renoncer; au lieu qu'il autorise la vôtre. Mais ce qui vous est entièrement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous, et qui vous en rende digne. Votre ame et votre corps sont d'eux-mêmes indifférens à l'état de batelier, ou à celui de duc; et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il delà? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée; et que si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnoître par une pensée plus cachée, mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève au-dessus du commun des hommes; que l'autre vous abaisse et vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes; car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire, ne connoît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, et il considère presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur si vous voulez; mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence: et surtout, ne vous méconnoissez pas vous-même,

en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui auroit été fait roi par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui étoit dû, qu'il le méritoit, et qu'il lui appartenoit de droit? Vous admireriez sa sottise et sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de qualité, qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les emportemens, toute la violence et toute la fierté des grands, ne viennent que de ce qu'ils ne connoissent point ce qu'ils sont : étant difficile que ceux qui se regarderoient intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seroient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donués au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux; en quoi consiste cette illusion, que je tâche de vous découvrir.

II. Il est bon que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû; car c'est une injustice visible : et cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs ;

car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru, avec raison, devoir honorer certains états, et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, et en l'autre les roturiers : en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela ? Parce qu'il a plu aux hommes. La chose étoit indifférente avant l'établissement : après l'établissement, elle devient juste, parce qu'il est injuste de le troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans des qualités réelles et effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumière, l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différents respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire, certaines cérémonies extérieures, qui doivent être néanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux : il faut se tenir debout dans la chambre des

princes. C'est une sottise et une bassesse d'esprit, que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles; et nous devons, au contraire, le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc; ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferois encore justice; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériteroit la bassesse de votre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand géomètre que moi. En cette qualité, il veut passer devant moi: je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle; elle demande une préférence d'estime; mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui; et l'estimerai plus que moi, en

qualité de géomètre. De même, si étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse; je vous prierois de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne vous la pourrois refuser avec justice; mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander; et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde.

III. Je veux donc vous faire connoître votre condition véritable; car c'est la chose du monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce, à votre avis, que d'être grand seigneur? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, et ainsi pouvoir satisfaire aux besoins et aux désirs de plusieurs. Ce sont ces besoins et ces désirs qui les attirent auprès de vous, et qui vous les assujettissent: sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement; mais ils espèrent, par ces services et ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils désirent, et dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance; ainsi il est proprement le roi de la charité.

Vous êtes de même environné d'un petit nombre

de personnes sur qui vous réglez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue; mais vous êtes égal dans le genre de royauté, aux plus grands rois de la terre. Ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire.

Mais en connoissant votre condition naturelle, usez des moyens qui lui sont propres, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs; soulagez leurs nécessités; mettez votre plaisir à être bienfaisant; avancez-les autant que vous le pourrez: et vous agirez en vrai roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin: et si vous en demeurez-là, vous ne laisserez pas de vous perdre; mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportements, par les blasphèmes! Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête; mais c'est toujours

une grande folie que de se damner. Et c'est pour-
 quoi il n'en faut pas demeurer là. Il faut mépri-
 ser la concupiscence et son royaume; et aspirer à
 ce royaume de charité, où tous les sujets ne res-
 pirent que la charité, et ne désirent que les biens
 de la charité. D'autres que moi vous en diront le
 chemin : il me suffit de vous avoir détourné de ces
 voies brutales, où je vois que plusieurs personnes
 de qualité se laissent emporter, faute d'en bien
 connoître la véritable nature.

ARTICLE V.

Misère intérieure de l'Homme.

1. Rien n'est plus capable de nous faire entrer
 dans la connoissance de la misère des hommes,
 que de considérer la cause véritable de l'agitation
perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur
 vie.

L'ame est jetée dans le corps pour y faire un
 séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un

I. P.-R. ch. 26, n. 1, pp. 195 — 207.

C. art. 6, n. 27, pp. 235 — 244.

B. part. 1, art. 7, n. 1, pp. 92 — 102.

passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux, sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a, en effet, pour but que d'y laisser passer le temps, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même; et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce temps-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, et de chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir, et d'être avec soi.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin

de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs parents et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices, et des arts. On les charge d'affaires : on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux, s'ils ne font en sorte, par leur industrie et par leur soin, que leur fortune, leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis soient en bon état ; et qu'une seule de ces choses qui manque, les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire ? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verroient, et ils penseroient à eux-mêmes ; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement, qui les occupe tout entiers et les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi, quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent, à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses d'où naissent tant de querelles, de passions, et d'entreprises périlleuses et funestes ; j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une cham-

bre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer, ou au siège d'une place; et si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective; c'est-à-dire, du malheur naturel de notre condition foible et mortelle, et si misérable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de religion. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la religion chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-même en le réconciliant avec Dieu; de lui rendre la vue de soi-même supportable; et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs, que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même, qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie qui l'en doit entièrement délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui

leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides, qu'il est incapable de remplir.

— Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est; cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans des vues affligeantes de l'avenir: et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux, par la seule vue de ce qu'il est? Faudra-t-il encore le divertir de cette pensée, comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux, que de le détourner de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un Roi? Et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements, qu'à la vue de sa grandeur? Quel objet plus satisfaisant pourroit-on

donner à son esprit ? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son ame à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle ; au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un Roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit , sans compagnie , penser à soi tout à loisir ; et l'on verra qu'un Roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement ; et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois, un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir, pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide. C'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul et en état de penser à soi ; sachant qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et

quand ils sont dans la disgrâce , et qu'on les renvoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent, ni de biens, ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables ; parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

De-là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse et aux autres divertissements qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y ait, en effet, du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudroit pas, s'il étoit offert. Ce n'est pas cet usage mou et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche ; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser.

De-là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde ; que la prison est un supplice si horrible ; et qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusement simplement à montrer la vanité et la bassesse des divertissements des hommes, connoissent bien, à la vérité, une partie de leurs misères ; car c'en est une bien grande, que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables : mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces misères même nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris

de cette misère intérieure et naturelle qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auroient acheté, ne les garantiroit pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne sauroit les satisfaire; qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain; s'ils répondent comme ils devraient le faire s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord; mais ils diroient en même temps, qu'ils ne cherchent, en cela, qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse: il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si l'on avoit obtenu cette charge, on se reposeroit ensuite avec plaisir; et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos; et l'on ne cherche, en effet, que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret, qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au-dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret, qui

reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est, en effet, que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par-là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, on à celles dont on est menacé. Et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur

d'espérances imaginaires; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni devant, ni après avoir conquis le monde; et peut-être que la vie molle, que lui conseilloit son ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle: et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives; et ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

II. D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui accablé de procès et de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le

voilà heureux pendant ce temps-là ; mais d'un bonheur faux et imaginaire , qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel et solide , mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables misères , pour s'attacher à des objets bas et ridicules , indignes de son application , et encore plus de son amour. C'est une joie de malade et de frénétique , qui ne vient pas de la santé de son ame , mais de son dérèglement ; c'est un ris de folie et d'illusion. Car c'est une chose étrange , que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et les divertissements. Il est vrai qu'occupant l'esprit , ils le détournent du sentiment de ses maux ; ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

¹ Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit et d'agitation du corps ? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis , qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets , pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre, qui ne l'avoit pu être jusques ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls , pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise ;

H¹ P-R. ch. 26, n. 2, p. 209.

C. art. 6, n. 28, pp. 244. 245.

B part. 1, art. 7, u. 2, p. 103.

aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent à remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connoissent la vanité : et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connoissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seroient pas, s'ils avoient cette connoissance.

III. Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, et non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer ; et qu'il se forme un objet de passion qui excite son désir, sa colère, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissemens qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas ; ils sont

III. P-R. ch. 26, n. 3, pp. 209 — 211.

C. art. 6, n. 29, pp. 245, 246.

B. part. 1, art. 7, n. 3, pp. 103, 104.

encore faux et trompeurs; c'est-à-dire, qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil et d'une infinité d'autres vices: et ils ne nous soulagent dans nos misères, qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui; et cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

IV. Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps; et qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est, en

IV. P-R. ch. 26, n. 4, pp. 211, 212.

C. art. 6, n. 30, pp. 246, 247.

B. part. 1, art. 7, n. 4, p. 105.

quelque sorte, son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer, plus que toutes choses, à lui faire chercher sa véritable guérison ; et que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne, plus que toutes choses, de chercher le remède à ses maux. Et l'un et l'autre est une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur ; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

v. Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue,

V. P-R. ch. 24, n. 12, pp. 182, 183.

C. art. 6, n. 15, pp. 227 — 229.

B. part. 1, art. 6, n. 5, pp. 77, 78.

parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et nous pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspérons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

VI. Ce n'est pas être heureux, que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs, et de dehors : et ainsi il est dépendant, et par conséquent sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables.

¹ Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser.

VI. P-R. ch. 29, n. 18, p. 275.

B. part. 1, art. 9, n. 16, p. 121.

—¹ P-R. ch. 29, n. 29, p. 281.

B. part. 1, art. 9, n. 25, p. 125.

² Si l'homme étoit heureux, il le seroit d'autant plus qu'il seroit moins diverti, comme les Saints et Dieu.

VII. C'est le combat qui nous plaît, et non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que vouloit-on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle est arrivée, on en est saoul. Ainsi dans le jeu; ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi dans la comédie les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutales.

VIII. Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose, qu'à condition de nous fâcher, si elle nous réussit mal; ce que mille choses peuvent faire, et font à toute

VI² Desm. p. 326.

VII. P-R. ch. 29, n. 39, p. 285.

B. part. 1, art. 9, n. 34, pp. 128, 129.

VIII. P-R. ch. 29, n. 46, p. 287.

B. part. 1, art. 9, n. 66, p. 136.

heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjouir du bien, sans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

ix. La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas. Et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à un nouvel état.

¹ Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance.

x. Le temps amortit les afflictions et les querelles, parce qu'on change, et qu'on devient comme une autre personne. Ni l'offensant, ni l'offensé ne sont plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverroit après deux générations. Ce sont encore les François, mais non les mêmes.

IX. Desm. p. 317.

C. art. 6, n. 23, p. 230.

B. part. 1, art. 7, n. 5, p. 106.

—¹ P-R. ch. 31, n. 17, p. 323.

B. part. 1, art. 9, n. 48, p. 133.

X. P-R. ch. 29, n. 53, p. 291.

B. part. 1, art. 9, n. 45, p. 132.

XI. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

XII. Les princes et les rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes; ils s'y ennuieroient. La grandeur a besoin d'être quittée, pour être sentie.

XIII. Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde, soit si peu connue que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable!

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement et sans la pensée de l'avenir? Mais ôtez leurs divertissements, vous les verrez se sécher d'ennui; ils sentent alors leur néant sans le connoître. Car c'est être bien malheureux, que d'être dans une tristesse insupportable aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être pas diverti.

XIV. Salomon et Job ont le mieux connu la

XI. P-R. ch. 24, n. 11, p. 182.

C. art. 6, n. 16, p. 229.

B. part. 1, art. 9, n. 25, p. 125.

XII. P-R. ch. 31, n. 19, p. 324.

B. part. 1, art. 9, n. 49, p. 133.

XIII. Desm. pp. 324, 325.

B. part. 1, art. 9, n. 62, pp. 136, 137.

XIV. P-R. ch. 28, n. 74, p. 264.

B. part. 2, art. 17, n. 53, p. 361.

misère de l'homme, et en ont le mieux parlé ; l'un le plus heureux des hommes, et l'autre le plus malheureux ; l'un connoissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

xv. Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes.

ARTICLE VI.

Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'Homme à l'égard de la vérité, du bonheur, etc.

I. Rien n'est plus étrange, dans la nature de l'homme, que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître

XV. P-R. ch. 28, n. 20, pp. 238, 239.

C. art. 6, n. 24, pp. 230, 231.

B. part. 1, art. 7, n. 6, p. 106.

I. P-R. ch. 21, n. 1, pp. 156 — 165.

C. art. 4, n. 17, pp. 185 — 191.

B. part. 2, art. 1, n. 1, pp. 179 — 186.

la vérité ; il la désire ardemment, il la cherche ; et cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de pyrrhoniens et de dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer, mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des pyrrhoniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité ; puisque n'y ayant point de certitude hors la foi si l'homme est créé par un Dieu bon ou par un démon méchant, s'il a été de tout temps ou s'il s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille, ou s'il dort ; vu que durant le sommeil, on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvements ; on sent couler le temps, on le mesure ; et enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie

se passant en sommeil par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions; qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller, n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes?

Je laisse les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements.

L'unique fort des dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la vérité, non-seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, et par une intelligence vive et lumineuse; et c'est de cette dernière sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent. Car la connoissance des premiers

principes, comme, par exemple, qu'il y a *espace, temps, mouvement, nombre, matière*, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connoissances d'intelligence et de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent; le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous conussions toutes choses par instinct et par sentiment! Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a donné que très-peu de connoissances de cette sorte: toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, et se range néces-

sairement, ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme; car qui penseroit demeurer neutre, seroit pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme; qui n'est pas contre eux, est excellentement pour eux. Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? Doutera-t-il s'il doute? Doutera-t-il s'il est? On n'en sauroit venir là : et je mets en fait, qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dira-t-il, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise?

Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune. Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité.

Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux : cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y employent, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, et que l'autre n'y va pas; c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La

volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent. Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la Foi, n'est arrivé à ce point où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets; nobles, roturiers; vieillards, jeunes; forts, foibles; savants, ignorants; sains, malades; de tous pays, de tous temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme devrait bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; et c'est de là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pipe; et de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin et du bonheur de l'homme, astres, éléments, plantes, animaux, insectes, maladies, guerres, vices, crimes, etc. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paroître tel, jusqu'à sa

destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité; les autres dans les curiosités et dans les sciences; les autres dans les voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes; et ceux qu'on appelle philosophes, n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, et où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel, que tous pussent le posséder à la fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris; mais ils ne l'ont pu trouver; et au lieu d'un bien solide et effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au-dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les philosophes ont beau dire; **Rentrez en vous-mêmes, vous y**

trouverez votre bien : on ne les croit pas ; et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots. Car qu'y a-t-il de plus ridicule et de plus vain que ce que proposent les stoïciens, et de plus faux que tous leurs raisonnements ? Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois ; et que puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux, que la santé ne peut imiter.

II. La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux ; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns, ni les autres ; et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent ; et les passions sont toujours vivantes dans ceux même qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même et par ses propres efforts à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme : nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme. Nous

II. P-R. ch. 21, n. 2, pp. 165, 166.

C. art. 4, n. 13, pp. 193, 194.

B. part. 2, art. 1, u. 2, pp. 186, 187.

souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur; et sommes incapables et de certitude et de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

iii. Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu?

iv. Il y a une guerre intestine dans l'homme entre la raison et les passions. Il pourroit jouir de quelque paix, s'il n'avoit que la raison sans passions, ou s'il n'avoit que les passions sans raison. Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un, qu'il ne soit en guerre avec l'autre. Ainsi il est toujours divisé et contraire à lui-même.

v. L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui des restes d'un état heureux dont il est déchu, et qu'il ne peut

III. P-R. ch. 21, n. 3, p. 166.

B. part. 2, art. 1, n. 3, p. 187.

IV. P-R. ch. 9, n. 8, p. 76.

B. part. 2, art. 17, n. 63, pp. 365, 366.

V. P-R. ch. 21, n. 4, pp. 166, 167.

B. part. 2, art. 1, n. 4, pp. 187, 188.

retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, et les autres de l'abaisser en représentant ses misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur; et sa grandeur se conclut de sa misère. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misère, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; et les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misère même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut: et les autres au contraire. Ils se sont élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin: étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumière, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoît; mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

¹ Quelle chimère est-ce donc que l'homme?

V¹ P-R. ch. 21, n. 4, pp. 167, 168.

C. art. 6, n. 3, p. 217.

B. part. 2, art. 1, n. 4, p. 188.

Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses; imbécille ver de terre; dépositaire du vrai; amas d'incertitudes; gloire et rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

VI. L'orgueil contrepèse et emporte toutes les misères. Voilà un étrange monstre, et un égarement bien visible de l'homme. Le voilà tombé de sa place, et il la cherche avec inquiétude.

VII. Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

VIII. Je blâme également, et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le diver-

VI. Desm. p. 315.

B. part. 2, art. 17, n. 10, p. 334.

VII. P-R. ch. 23, n. 7, p. 177.

B. part. 1, art. 4, n. 7, p. 64.

VIII. C. art. 4, n. 16, pp. 184, 185.

B. part. 1, art. 4, n. 9, p. 65.

tir; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

Les stoïques disent : Rentrez au-dedans de vous-mêmes ; c'est là où vous trouverez votre repos : et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez dehors ; et cherchez le bonheur en vous divertissant : et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent ; le bonheur n'est ni dans nous , ni hors de nous ; il est en Dieu et en nous.

IX. Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime ; car il a en lui une nature capable de bien : mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise , parce que cette capacité est vide ; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse ; qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connoître la vérité , et d'être heureux ; mais il n'a point de vérité , ou constante , ou satisfaisante. Je voudrois donc porter l'homme à désirer d'en trouver , à être prêt et dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera ; et sachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions , je voudrois qu'il haït en lui la concupiscence qui la détermine d'elle-même ; afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix , et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

ARTICLE VII.

Chute de l'Homme prouvée par les contrariétés qui existent dans sa nature.

1. Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable religion connoisse à fond notre nature; c'est-à-dire, qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand et tout ce qu'elle a de misérable; et la raison de l'un et de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connoissons pas, et d'aimer autre chose que nous; il faut que la Religion, qui instruit de ces devoirs,

I. P-R. ch. 3, nn. 1 et 2, pp. 33 — 33.

C. art. 9, § 2, n. 15, pp. 268 — 272.

B. part. 2, art. 5, n. 1, pp. 221 — 225.

nous instruisse aussi de cette impuissance, et qu'elle nous en apprenne les remèdes.

Il faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu; qu'on est obligé de l'aimer; que notre véritable félicité est d'être à lui, et notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres, qui nous empêchent de le connoître et de l'aimer; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remèdes, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remède à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme, que de l'avoir égalé à Dieu? Et ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns: voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a fait pour l'adorer; vous pouvez vous rendre semblable à lui; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre. Et les autres disent: Baissez vos yeux vers

la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme? Scra-t-il égal à Dieu, ou aux bêtes? Quelle effroyable distance! Que serons-nous donc? Quelle religion nous enseignera à guérir l'orgueil et la concupiscence? Quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les foiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que nous dit sur tout cela la Sagesse de Dieu qui nous parle dans la religion chrétienne.

C'est en vain, ô homme, que vous cherchez dans vous-même le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point en vous que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis, ils n'ont pu le faire. Ils ne savent, ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auroient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu, et la concupiscence, qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblable par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jeté dans l'autre précipice, en vous faisant

entendre que votre nature étoit pareille à celle des bêtes ; et vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme, saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumière et d'intelligence. Je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu. Il n'étoit pas dans les ténèbres qui l'avenglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire, sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait à ma domination ; et s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui ; et révoltant toutes les créatures qui lui étoient soumises, je les lui ai rendu ennemies : en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il quelque lumière confuse de son Auteur : tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées ! Les sens indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent, ou le tentent, et dominant sur lui, ou en le soumettant par leur

force, ou en le charmant par leurs douceurs; ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse.

Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature; et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence qui est devenue leur seconde nature.

II. De ces principes que je vous ouvre, vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés. Observez maintenant tous les mouvements de grandeur et de gloire que le sentiment de tant de misères ne peut étouffer, et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit une autre nature.

III. Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécille; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; et entendez de votre maître votre condition véritable, que vous ignorez.

¹ Car enfin si l'homme n'avoit jamais été cor-

II. P-R. ch. 3, nn. 3 et 4, pp. 38, 39.

B. part. 2, art. 5, n. 2, pp. 225, 226.

III. P-R. ch. 3, n. 5, p. 39.

B. part. 2, art. 5, n. 3, p. 226.

—¹ P-R. ch. 3, n. 6, pp. 39, 40.

C. art. 8, n. 3, pp. 256, 257.

B. part. 2, art. 5, n. 3, p. 226.

rompu, il jouiroit de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée, ni de la vérité, ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge : incapables d'ignorer absolument, et de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés!

² Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace-toute vide qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable?

IV. Chose étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connoissance, qui est ce-

III² P-R. ch. 3, n. 7, p. 40.

B. part. 2, art. 5, n. 3, pp. 226, 227.

IV. P-R. ch. 3, nn. 8 et 9, pp. 40 — 42.

B. part. 2, art. 5, n. 4, pp. 227, 228.

lui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes ! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas seulement impossible, il nous semble même très-injuste. Car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paroît avoir eu si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abyme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

Le péché originel est une folie devant les hommes ; mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* (I Cor. 1, 25.) Car sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et com-

ment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au-dessus de sa raison; et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente?

v. Ces deux états d'innocence et de corruption étant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissons pas. Suivons nos mouvements, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivants de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple?

¹ Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux ames : un sujet simple leur paroissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

² Ainsi toutes ces contrariétés, qui sembloient devoir le plus éloigner les hommes de la connoissance d'une religion, sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable.

Pour moi, j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu,

V. P-R. ch. 3, nn. 10 — 12, p. 42.

B. part. 2, art. 5, n. 5, p. 228.

—¹ P-R. ch. 3, n. 13, pp. 42, 43.

C. art. 8, n. 5, pp. 257, 258.

B. part. 2, art. 5, n. 5, p. 228.

—² P-R. ch. 3, n. 14, pp. 43 — 45.

B. part. 2, art. 5, n. 5, pp. 228 — 230.

cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité. Car la Nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme.

Sans ces divines connoissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon, ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur foiblesse présente? Car ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu; les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvoient, sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car s'ils connoissoient l'excellence de l'homme, ils en ignoroient la corruption; de sorte qu'ils évitoient bien la paresse, mais ils se perdoient dans l'orgueil. Et s'ils reconnoissoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité; de sorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'étoit en se précipitant dans le désespoir.

Delà viennent les diverses sectes des stoïciens et des épicuriens, des dogmatistes et des académiciens, etc. La seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre; mais en chassant l'un et l'autre par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce su-

blime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend, durant toute la vie, sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous, et de la grâce, et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler: faisant bien voir par-là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

VI. Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans un état de nature tout différent du nôtre, et qui passent notre capacité présente. Aussi tout cela nous est inutile à savoir pour sortir de nos misères: et tout ce qu'il nous importe de connoître, c'est que par Adam nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu; mais rachetés par JESUS-CHRIST: et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre.

VI. P-R. ch. 3, n. 15, p. 45.

B. part. 2, art. 5, n. 6, pp. 230, 231.

VII. Toute la foi consiste en JÉSUS-CHRIST et en Adam ; et toute la morale en la concupiscence et en la grâce.

¹ Il y a deux vérités de foi également constantes : l'une, que l'homme, dans l'état de la création ou dans celui de la grâce, est élevé au-dessus de toute la nature, rendu semblable à Dieu, et participant de la divinité ; l'autre, qu'en l'état de corruption et du péché, il est déchu de cet état, et rendu semblable aux bêtes. Ces deux propositions sont également fermes et certaines. L'Écriture nous les déclare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciae meae esse cum filiis hominum.* (Prov. 8, 31.) *Effundam Spiritum meum super omnem carnem.* (Joël, 2, 28.) *Dii estis, etc.* (Psal. 81, 6.) Et qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum.* (Is. 40, 6.) *Homo comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (Psal. 48, 13.) *Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, et ostenderet similes esse bestiis.* (Eccles. 3, 18.) Etc.

VIII. Le Christianisme est étrange ! Il ordonne

VII. Desm. pp. 309, 310.

B. part. 2, art. 17, n. 4, p. 331.

—¹ P-R. ch. 28, n. 30, pp. 241, 242.

B. part. 2, art. 17, n. 23, pp. 343, 344.

VIII. P-R. ch. 3, nn. 16 et 17, pp. 45, 46.

B. part. 2, art. 5, n. 7, p. 231.

à l'homme de reconnoître qu'il est vil et même abominable, et il lui ordonne en même temps de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids cette élévation le rendroit horriblement vain, ou cet abaissement le rendroit horriblement abject.

La misère porte au désespoir : la grandeur inspire la présomption.

IX. L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu.

X. On ne trouve pas dans la religion chrétienne un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exempte du mal. Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil.

XI. Les philosophes ne prescrivoient point des sentiments proportionnés aux deux états. Ils inspiroient des mouvements de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiroient des mouve-

IX. P-R. ch. 3, n. 18, p. 46.

B. part. 2, art. 5, n. 8, p. 231.

X. P-R. ch. 3, nn. 19 et 20, p. 46.

B. part. 2, art. 5, n. 9, p. 231.

XI. P-R. ch. 3, n. 21, pp. 46, 47.

B. part. 2, art. 5, n. 10, p. 231.

ments de bassesse pure ; et c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvements de bassesse , non d'une bassesse de nature , mais de pénitence ; non pour y demeurer , mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur , mais d'une grandeur qui vienne de la grâce et non du mérite , et après avoir passé par la bassesse.

¹ Il falloit que la véritable religion enseignât la grandeur et la misère , portât à l'estime et au mépris de soi , à l'amour et à la haine.

XII. Dieu , pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire , et pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible , nous en a caché le nœud si haut , ou , pour mieux dire , si bas , que nous étions incapables d'y arriver. De sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison , mais par la simple soumission de la raison , que nous pouvons véritablement nous connoître.

XIII. Le pyrrhonisme sert à la Religion.

Le pyrrhonisme est le vrai ; car après tout , les hommes , avant JÉSUS-CHRIST , ne savoient où ils en étoient , ni s'ils étoient grands ou petits. Et ceux

XI¹ Desm. p. 314.

B. part. 2, art. 17, n. 9, p. 333.

XII. P-R. ch. 28, n. 16, p. 237.

B. part. 2, art. 17, n. 17, p. 340.

XIII. Desm. p. 329.

B. part. 2, art. 17, n. 1, p. 330.

qui ont dit l'un ou l'autre, n'en savoient rien, et devinoient sans raison et par hasard : et même ils croyoient toujours, en excluant l'un ou l'autre(1).

XIV. On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant ! C'est parce que vous y êtes né, dira-t-on. Tant s'en faut, je me roidis contre, par cette raison-là même ; de peur que cette prévention ne me suborne. Mais quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi.

¹ Qui peut ne pas admirer et embrasser une religion qui connoît à fond ce qu'on reconnoît d'autant plus qu'on a plus de lumière ?

XV. Nul n'est heureux comme un vrai chrétien,

XIV. B. part. 2, art. 17, n. 7, p. 332.

—¹ P-R. ch. 28, n. 24, p. 240.

B. part. 2, art. 17, n. 20, p. 342.

XV. P-R. ch. 3, nn. 22 et 23, pp. 47, 48.

B. part. 2, art. 5, n. 11, p. 232.

(1) Pascal oppose ici le pyrrhonisme au dogmatisme. Les hommes, sans la révélation, ne pouvant découvrir le mystère de leur condition, à la fois grande et misérable, il s'ensuit qu'ils ne se trouvoient dans la voie de la raison qu'en doutant : c'est en ce sens qu'on peut dire qu'avant J.-C. le pyrrhonisme étoit le vrai. Car s'ils affirmoient la grandeur ou la bassesse de leur nature, ils exclueroient nécessairement l'une ou l'autre de ces deux vérités et se méprennoient toujours sur leur condition véritable. Donc le dogmatisme étoit le faux.

ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il uni à Dieu ? Avec combien peu d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre ?

Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer ? Car n'est-il pas plus clair que le jour, que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence ? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition ? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante qu'il est impossible d'y résister ?

XVI. Ce qui détourne les hommes de croire qu'ils sont capables d'être unis à Dieu, n'est autre chose que la vue de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincère, qu'ils la suivent aussi loin que moi, et qu'ils reconnoissent que cette bassesse est telle en effet, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connoître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrois bien savoir d'où cette créature, qui se reconnoît si foible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. L'homme sait si peu ce que c'est que

XVI. P-R. ch. 4, pp. 48, 49.

B. part. 2, art. 5, n. 12, pp. 233, 234.

Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même : et tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication ! Mais je voudrois lui demander si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime et le connoisse ; et pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connoissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connoissance. Car il est sans doute qu'il connoît au moins qu'il est, et qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre ; pourquoi, si Dieu lui donne quelques rayons de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connoître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira de se communiquer à lui ? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnemens, quoiqu'ils paroissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère, ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

XVII. Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable ; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère.

XVIII. Si l'on veut dire que l'homme est trop peu pour mériter la communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger.

ARTICLE VIII.

Epicète et Montaigne considérés comme principaux défenseurs de deux sectes, dont l'une s'appuie sur la grandeur, l'autre sur la misère de l'Homme. Ces deux sectes conciliées par la révélation (1).

1. Epicète est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu

XVIII. Desm. p. 327.

B. supplém. n. 20, p. 538.

I — V. Nicolas Fontaine, *Mém. pour servir à l'hist. de Port-Royal* ;
tom. II, pp. 56 — 73.

Desm. pp. 239 — 270.

C. art. 10, pp. 291 — 304.

B. part. 1, art. 11, nn. 1-5, pp. 152 — 169.

(1) Extrait d'un entretien entre Pascal et Le Maître de Sacy, rapporté par Nicolas Fontaine dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, tom. II, pp. 55 et suiv., et inséré par le P. Desmolets au tom. V, partie II de ses *Mémoires de littérature et d'histoire*.

comme son principal objet ; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice ; qu'il se soumette à lui de bon cœur ; et qu'il le suive volontairement en tout , comme ne faisant rien qu'avec une très-grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures , et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événements les plus fâcheux. « Ne dites jamais , dit-il , « J'ai perdu cela ; dites plutôt , Je l'ai rendu : mon « fils est mort , je l'ai rendu : ma femme est morte , « je l'ai rendue. Ainsi des biens , et de tout le reste. « Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme , « direz-vous. Pourquoi vous mettez-vous en peine « par qui celui qui vous l'a prêté vient le redemander ? Pendant qu'il vous en permet l'usage , « ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à « autrui , comme un voyageur fait dans une hôtellerie. Vous ne devez pas , dit-il encore , désirer que les choses se fassent comme vous le voulez ; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous , ajoutet-il , que vous êtes ici comme un acteur , et que vous jouez votre personnage dans une comédie , tel qu'il plaît au maître de vous le donner. « S'il vous le donne court , jouez-le court ; s'il vous le donne long , jouez-le long : soyez sur le théâtre autant de temps qu'il lui plaît ; paroissez-y riche ou pauvre , selon qu'il l'a ordonné. « C'est votre fait de bien jouer le personnage qui vous est donné ; mais de le choisir , c'est le fait

« d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux
 « la mort et les maux qui semblent les plus in-
 « supportables; et jamais vous ne penserez rien de
 « bas, et ne désirerez rien avec excès. »

Il montre en mille manières ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble; qu'il cache ses bonnes résolutions, sur-tout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret: rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doivent être de reconnoître la volonté de Dieu, et de la suivre.

Telles étoient les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme: heureux s'il avoit aussi bien connu sa foiblesse! Mais après avoir compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. « Dieu, dit-il, a donné à tout homme les moyens de s'acquitter de toutes ses obligations; ces moyens sont toujours en sa puissance; il ne faut chercher la félicité que par les choses qui sont toujours en notre pouvoir, puisque Dieu nous les a données à cette fin: il faut voir ce qu'il y a en nous de libre. Les biens, la vie, l'estime ne sont pas en notre puissance, et ne mènent donc pas à Dieu; mais l'esprit ne peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse: ces deux puissances sont donc pleinement libres, et par elles seules nous pouvons nous rendre parfaits, connoître

« Dieu parfaitement, l'aimer, lui obéir, lui plaire,
 « surmonter tous les vices, acquérir toutes les ver-
 « tus, et ainsi nous rendre saints et compagnons
 « de Dieu. » Ces orgueilleux principes conduisent
 Epictète à d'autres erreurs, comme que l'âme est
 une portion de la substance divine ; que la douleur
 et la mort ne sont pas des maux ; qu'on peut se tuer
 quand on est si persécuté qu'on peut croire que
 Dieu nous appelle, etc.

II. Montaigne, né dans un État chrétien, fait
 profession de la religion catholique, et en cela il
 n'a rien de particulier ; mais comme il a voulu
 chercher une morale fondée sur la raison, sans
 les lumières de la foi ; il prend ses principes dans
 cette supposition, et considère l'homme destitué de
 toute révélation. Il met donc toutes choses dans
 un doute si universel et si général que ce doute
 s'emporte soi-même, et que l'homme doutant
 même s'il doute, son incertitude roule sur elle-
 même dans un cercle perpétuel et sans repos :
 s'opposant également à ceux qui disent que tout est
 incertain, et à ceux qui disent que tout ne l'est
 pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce
 doute qui doute de soi, et dans cette ignorance
 qui s'ignore, que consiste l'essence de son opinion.
 Il ne peut l'exprimer par aucun terme positif : car
 s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au
 moins qu'il doute ; ce qui étant formellement
 contre son intention, il est réduit à s'expliquer par

interrogation ; de sorte que ne voulant pas dire, Je ne sais, il dit, Que sais-je ? De quoi il a fait sa devise, en la mettant sous les bassins d'une balance, lesquels pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il est pur pyrrhonien. Tous ses discours, tous ses *Essais* roulent sur ce principe ; et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir. Il détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi ; mais pour faire voir seulement que les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance.

Dans cet esprit, il se moque de toutes les assurances ; il combat, par exemple, ceux qui ont pensé établir un grand remède contre les procès par la multitude et la prétendue justesse des lois : comme si on pouvoit couper la racine des doutes, d'où naissent les procès ! comme s'il y avoit des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude, et captiver les conjectures ! Il dit, à cette occasion, *qu'il vaudroit autant soumettre sa cause au premier passant, qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances.* Il n'a pas l'ambition de changer l'ordre de l'Etat ; il ne prétend pas que son avis soit meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut seulement prouver la vanité des opinions les plus reçues : montrant que l'exclusion de toutes lois diminueroit plutôt le nombre des différends, que cette multitude de lois qui ne sert qu'à l'aug-

menter, parce que les difficultés croissent à mesure qu'on les pèse, les obscurités se multiplient par les commentaires; et que le plus sûr moyen d'entendre le sens d'un discours est de ne pas l'examiner, de le prendre sur la première apparence : car si peu qu'on l'observe, toute sa clarté se dissipe. Sur ce modèle, il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre : suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a, selon lui, que de fausses mesures. Ravi de montrer par son exemple les contrariétés d'un même esprit, dans ce génie tout libre il lui est également bon de l'emporter ou non dans la dispute, ayant toujours, par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions : étant porté avec tant d'avantage dans ce doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite.

C'est dans cette assiette, toute flottante et toute chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils assuroient connoître seuls le véritable sens de l'Écriture; et c'est de-là encore qu'il foudroie l'impiété horrible de ceux qui osent dire que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'Apologie de Raimond de Sébonde. Et les trouvant dépourvus volontairement de toute révélation, et abandonnés à leur lumière naturelle; toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils

entreprennent de juger de cet Être souverain, qui est infini par sa propre définition : eux qui ne connoissent véritablement aucune des moindres choses de la Nature ! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient, il les presse de les montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire ; et y pénétre si avant par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus naturels et les plus fermes. Il demande si l'ame connoît quelque chose ; si elle se connoît elle-même ; si elle est substance ou accident ; corps ou esprit ; ce que c'est que chacune de ces choses ; et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres ; si elle connoît son propre corps ; si elle sait ce que c'est que matière ; comment elle peut raisonner, si elle est matière ; et comment elle peut être unie à un corps particulier et en ressentir les passions, si elle est spirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être ? avec le corps ou devant ? finit-elle avec lui, ou non ? ne se trompe-t-elle jamais ? sait-elle quand elle erre ? vu que l'essence de la méprise consiste à la méconnoître. Il demande encore si les animaux raisonnent, pensent, parlent : qui peut décider ce que c'est que le *temps*, l'*espace*, l'*étendue*, le *mouvement*, l'*unité*, toutes choses qui nous environnent, et intérieurement inexplicables ; ce que c'est que *santé*, *maladie*, *mort*, *vie*, *bien*, *mal*, *justice*, *péché*, dont nous parlons à toute heure ; si nous avons en nous des principes du vrai ; et si ceux que nous croyons, et

qu'on appelle *axiomes*, ou *notions communes à tous les hommes*, sont conformes à la vérité essentielle. Puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Être tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connoître la vérité ; qui saura, sans cette lumière de la foi, si, étant formés à l'aventure, nos notions ne sont pas incertaines, ou si étant formés par un être faux et méchant, il ne nous les a pas données fausses pour nous séduire ? Montrant par-là que Dieu et le vrai sont inséparables, et que si l'un est ou n'est pas, s'il est certain ou incertain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait si le sens commun, que nous prenons ordinairement pour juge du vrai, a été destiné à cette fonction par celui qui l'a créé ? qui sait ce que c'est que vérité ? et comment peut-on s'assurer de l'avoir sans la connoître ? qui sait même ce que c'est qu'un être, puisqu'il est impossible de le définir, qu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudroit, pour l'expliquer, se servir de l'Être même, en disant, *c'est telle ou telle chose* ? Puis donc que nous ne savons ce que c'est qu'*ame*, *corps*, *temps*, *espace*, *mouvement*, *vérité*, *bien*, ni même l'*être*, ni expliquer l'idée que nous nous en formons ; comment nous assurerons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes ? Nous n'en avons d'autres marques que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes ; car ceux-ci peuvent bien être différents et conduire

néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

Enfin Montaigne examine profondément les sciences; la géométrie, dont il tâche de montrer l'incertitude dans ses axiômes et dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'*étendue*, de *mouvement*, etc.; la physique et la médecine, qu'il déprime en une infinité de façons; l'histoire, la politique, la morale, la jurisprudence, etc. De sorte que, sans la révélation, nous pourrions croire, selon lui, que la vie est un songe dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, et pendant lequel nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la Foi, que lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins que l'homme, il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée, et la met, par grâce, en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre, jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son Créateur même, de son rang qu'elle ignore : la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de toutes, ce qui lui paroît aussi facile que le contraire; et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant, que pour reconnoître sa foiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sottise insolence. On ne peut voir sans joie, dans cet auteur, la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres

armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, laquelle, de la société avec Dieu où il s'élevoit par les maximes de sa foible raison, le précipite dans la condition des bêtes; et on aimeroit de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant humble disciple de l'Église par la Foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes qu'il avoit si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir seulement connoître. Mais il agit au contraire en païen : voyons sa morale.

De ce principe, que hors de la Foi tout est dans l'incertitude, et considérant combien il y a de temps qu'on cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres; demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur ces sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant; prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que quelque peu que l'on serre la main, ils s'échappent entre les doigts et la laissent vide. Il suit donc le rapport des sens et les notions communes, parce qu'il faudroit se faire violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il y gagneroit, ignorant où est le vrai. Ainsi il fuit la douleur et la mort, parce que son instinct l'y pousse, et qu'il n'y veut pas résister par la même raison. Mais il ne se fie pas trop

à ces mouvements naturels de crainte, et n'oseroit en conclure que ce soient de véritables maux : vu qu'on sent aussi des mouvements de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature, dit-il, parle au contraire. « Ainsi, je n'ai rien d'extrava-
 « gant dans ma conduite, poursuit-il; j'agis comme
 « les autres; et tout ce qu'ils font dans la sotte
 « pensée qu'ils suivent le vrai bien, je le fais par
 « un autre principe, qui est que les vraisemblan-
 « ces étant pareilles de l'un et de l'autre côté,
 « l'exemple et la commodité sont les contrepoids
 « qui m'entraînent. » Il suit les mœurs de son
 pays, parce que la coutume l'emporte; il monte
 son cheval, parce que le cheval le souffre, mais
 sans croire que ce soit de droit : au contraire, il
 ne sait pas si cet animal n'a pas celui de se servir
 de lui. Il se fait même quelque violence pour éviter
 certains vices; il garde la fidélité au mariage, à
 cause de la peine qui suit les désordres; mais si
 celle qu'il prendroit surpasse celle qu'il évite,
 il y demeure en repos : la règle de ses actions
 étant en tout la commodité et la tranquillité. Il
 rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on
 peint avec une mine sévère, un regard farouche,
 des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur,
 dans une posture pénible et tendue, loin des
 hommes, dans un morne silence, et seule sur la
 pointe d'un rocher : fantôme, dit Montaigne,
 capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait autre
 chose, avec un travail continuel, que de cher-

cher un repos où elle n'arrive jamais; au lieu que la sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée, et, pour ainsi dire, folâtre : elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons et mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes qui cherchent la félicité avec tant de peines, que c'est là seulement où elle repose; et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même.

III. En lisant Montaigne et le comparant avec Epictète, on ne peut se dissimuler qu'ils étoient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde infidèle, et qui sont les seules entre celles des hommes destitués de la lumière de la Religion, dont les opinions soient en quelque sorte liées et conséquentes. En effet, que peut-on faire, sans la révélation, que de suivre l'un ou l'autre de ces deux systèmes? Le premier : Il y a un Dieu, donc c'est lui qui a créé l'homme; il l'a fait pour lui-même; il l'a créé tel qu'il doit être pour être juste et devenir heureux : donc l'homme peut connoître la vérité, et il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu, qui est son souverain bien. Second système : L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu, ses inclinations contredisent la loi; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles, et même en

ce qu'il y a de plus honteux. Tout paroît donc incertain, et le vrai bien l'est aussi : ce qui semble nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude dans les sciences.

Il y a un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements en quoi les uns et les autres ont apperçu quelque chose de la vérité qu'ils ont essayé de connoître. Car s'il est agréable d'observer dans la Nature, le désir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages où l'on en voit quelques caractères, parce qu'ils en sont les images, combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits, les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité essentielle, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en écartent? C'est la principale utilité qu'on doit tirer de cette étude.

Il semble que la source des erreurs d'Épictète et des stoïciens d'une part, de Montaigne et des épicuriens de l'autre, est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création. Les uns remarquant quelques traces de sa première grandeur et ignorant sa corruption, ont traité la nature comme saine, et sans besoin de réparateur; ce qui les mène au comble de l'orgueil. Les autres éprouvant sa misère présente et ignorant sa première dignité, traitent la nature comme nécessairement infirme et irréparable; ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de-là dans une extrême lâcheté.

Ces deux états qu'il falloit connoître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices : à l'orgueil ou à la paresse, où sont infailliblement plongés tous les hommes avant la grâce, puisque s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils n'en sortent que par vanité, et sont toujours esclaves des esprits de malice, à qui, comme le remarque saint Augustin, on sacrifie en bien des manières.

C'est donc de ces lumières imparfaites, qu'il arrive que les uns connoissant les devoirs de l'homme, et ignorant son impuissance, se perdent dans la présomption; et que les autres, connoissant l'impuissance, et non le devoir, ils s'abattent dans la lâcheté. D'où il semble qu'en les alliant, on pourroit former une morale parfaite; mais au lieu de cette paix, il ne résulteroit de leur assemblage qu'une guerre et une destruction générale: car les uns établissant la certitude, et les autres le doute; les uns la grandeur de l'homme, les autres sa faiblesse; ils ruinent les vérités aussi bien que les faussetés les uns des autres; de sorte qu'ils ne peuvent ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions.

IV. Mais il faut qu'ils se brisent et s'anéantissent, pour faire place à la vérité de la révélation. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin. Unissant tout ce qui est de vrai, chassant

tout ce qu'il y a de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés qui étoient incompatibles dans ces doctrines humaines. Et la raison en est que ces sages du monde ont placé les contraires dans un même sujet; l'un attribuoit la force à la nature, l'autre la foiblesse à cette même nature, ce qui ne peut subsister : au lieu que la Foi nous apprend à les mettre en des sujets différents; toute l'infirmité appartenant à la nature, toute la puissance à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle qu'un Dieu seul pouvoit enseigner, que lui seul pouvoit faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable des deux natures, dans la seule personne d'un Homme-Dieu. C'est ainsi que la philosophie conduit insensiblement à la théologie : et il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité que l'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités : ce qui paroît ici parfaitement, puisqu'elle renferme si visiblement ce qu'il y a de vrai dans ces opinions contraires. Aussi on ne voit pas comment aucun d'eux pourroit refuser de la suivre. Car s'ils sont pleins de la pensée de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Évangile, lesquelles ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un Dieu? Et s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égalé point celle de la véritable foiblesse du péché, dont la même mort été le remède. Chaque parti y trouve plus qu'il n'a désiré; et ce qui est admirable, y

trouve une union solide : eux qui ne pouvoient s'allier dans un degré infiniment inférieur !

v. Les Chrétiens ont, en général, peu de besoin de ces lectures philosophiques. Néanmoins Épictète a un art admirable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à reconnoître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles; qu'il est impossible qu'ils trouvent autre chose que l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la Foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage des principes de ce philosophe, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères : car l'esprit en est si battu, qu'il est bien éloigné de vouloir juger si les mystères sont possibles; ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent. Mais Épictète, en combattant la paresse, mène à l'orgueil, et pourroit être nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de toute justice qui ne vient pas de la Foi. Montaigne est absolument pernicieux de son côté, à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux

vices. C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin , de discrétion et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il semble qu'en les joignant , elles ne sauroient être dangereuses , parce que l'une s'oppose au mal de l'autre. Il est vrai qu'elles ne peuvent donner la vertu , mais elles troublent dans les vices : l'homme se trouvant combattu par ces contraires , dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse , et ne pouvant reposer en paix dans aucun de ces vices , non plus que les fuir l'un et l'autre par ses seuls raisonnements.



CHAPITRE V.

IMAGE D'UN HOMME QUI S'EST LASSÉ DE CHERCHER DIEU
PAR LE SEUL RAISONNEMENT, ET QUI COMMENCE A LIRE
L'ÉCRITURE.

I. En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature ; et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant ; j'entre en effroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une isle déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connoître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, et ils me disent que non. Et sur cela, ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la société de

I. P-R. ch. 8, n. 1, pp. 64—71.

C. art. 9, § 3, n. 16, pp. 273—279.

B. part. 2, art. 7, n. 1, pp. 238—243.

ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideroient pas à mourir : je mourrai seul ; il faut donc faire comme si j'étois seul : or si j'étois seul, je ne bâtirois pas des maisons, je ne m'embarasserois point dans les occupations tumultuaires ; je ne chercherois l'estime de personne ; mais je tâcherois seulement à découvrir la vérité.

Ainsi considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, et ne vois par-tout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à n'en rien croire. Si je voyois par-tout les marques d'un Créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que si un Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque ; et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait ; qu'elle dit tout, ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connois ni ma condition ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connoître où est le vrai bien, pour le suivre. Rien ne me seroit trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurois refusé également la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leur sens et à leur propre esprit; et que de-là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religion, et de coutume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite: mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un Libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour

l'annoncer ; qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avènement , et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce Libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne , et me semble digne d'une extrême attention , par quantité de choses admirables et singulières qui y paroissent.

C'est un peuple tout composé de frères ; et au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles , celui-ci , quoique si étrangement abondant , est tout sorti d'un seul homme ; et étant ainsi une même chair et membres les uns des autres , ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique.

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connoissance des hommes ; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière , et principalement dans la recherche que nous faisons ; puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes , c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité ; mais il est encore singulier en sa durée , qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant ; car au lieu que les peuples de Grèce , d'Italie , de Lacédémone , d'Athènes , de Rome , et les autres qui sont venus si long-temps après , ont fini il y a long-temps , ceux-ci subsistent toujours ; et malgré les entreprises de tant de puissants rois , qui ont cent fois essayé de les faire pé-

rir, comme les historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années ils se sont toujours conservés ; et s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Philon, juif, montre en divers lieux, et Joseph admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens, que plus de mille ans après ; en sorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois ; ce qui paroît par celles qu'ils appellent *des douze Tables*, et par les autres preuves que Joseph en donne.

Mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple, pour le retenir dans son devoir, à mille observations particulières et pénibles, sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée durant tant de

siècles, parmi un peuple rebelle et impatient comme celui-ci ; pendant que tous les autres Etats ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles à observer.

II. Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort ; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux qu'il le leur a assez dit ; qu'enfin Dieu s'irritant contre eux, les dispersera par tous les peuples de la terre ; que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étoient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'étoit point son peuple. Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

¹ Au reste, je ne trouve aucun sujet de douter de la vérité du livre qui contient toutes ces choses. Car il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette parmi le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple.

II. P-R. ch. 8, n. 2, pp. 71, 72.

C. art. 9, § 3, n. 17, pp. 279, 280.

B. part. 2, art. 7, n. 2, p. 243.

—¹ P-R. ch. 8, nn. 3 et 4, p. 72.

B. part. 2, art. 7, n. 2, pp. 243, 244.

On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

C'est un livre fait par des auteurs contemporains. Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte comme les livres des Sibylles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, et se trouvent faux dans la suite des temps. Mais il n'en est pas de même des auteurs contemporains.

III. Qu'il y a de différence d'un livre à un autre ! Je ne m'étonne pas de ce que les Grecs ont fait l'Illiade, ni les Egyptiens et les Chinois leurs histoires. Il ne faut que voir comment cela est né.

Ces historiens fabuleux ne sont pas contemporains des choses dont ils écrivent. Homère fait un roman qu'il donne pour tel, et qui est reçu pour tel ; car personne ne doutoit que Troie et Agamemnon n'avoient non plus été que la pomme d'or. Il ne pensoit pas aussi à en faire une histoire ; mais seulement un divertissement : son livre est le seul qui étoit de son temps. La beauté de l'ouvrage fait durer la chose ; tout le monde l'apprend et en parle. Il la faut savoir ; chacun la sait par cœur. Quatre cents ans après, les témoins des choses ne sont plus vivants ; personne ne sait plus par sa connoissance si c'est une fable ou une histoire : on l'a seulement appris de ses ancêtres cela peut passer pour vrai.

III. Desm. pp. 312, 313.

B. part. 2, art. 7, n. 3, pp. 244, 245.

CHAPITRE VI.

LES JUIFS ET MOÏSE.

ARTICLE PREMIER.

Les Juifs considérés comme dépositaires de la vraie Religion.

I. La création et le déluge étant passés, et Dieu ne devant plus détruire le monde, non plus que le créer ni donner de ces grandes marques de lui : il commença d'établir un peuple sur la terre formé exprès, qui devoit durer jusqu'au peuple que le Messie formeroit par son esprit.

II. Dieu voulant faire paroître qu'il pouvoit former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature ce qu'il devoit faire dans ceux de la

I. Desm. p. 312.

B. part. 2, art. 8, n. 1, p. 245.

II — XII. P-R. ch. 10, nn. 1 — 16, pp. 76 — 88.

B. part. 2, art. 8, nn. 2 — 12, pp. 245 — 254.

grâce ; afin qu'on jugeât qu'il pouvoit faire les choses invisibles , puisqu'il faisoit bien les visibles. Il a donc sauvé son peuple du déluge en la personne de Noé ; il l'a fait naître d'Abraham ; il l'a racheté d'entre ses ennemis et l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'étoit pas de sauver du déluge et de faire naître d'Abraham tout un peuple , simplement pour l'introduire dans une terre abondante. Mais comme la nature est une image de la grâce , aussi ces miracles visibles sont les images des invisibles qu'il vouloit faire.

III. Une autre raison pour laquelle il a formé le peuple juif , c'est qu'ayant dessein de priver les siens des biens charnels et périssables , il vouloit montrer par tant de miracles que ce n'étoit pas par impuissance.

Ce peuple étoit plongé dans ces pensées terrestres , que Dieu aimoit leur père Abraham , sa chair et ce qui en sortiroit ; et que c'étoit pour cela qu'il les avoit multipliés et distingués de tous les autres peuples , sans souffrir qu'ils s'y mêlassent ; qu'il les avoit retirés de l'Égypte avec tous ces grands signes qu'il fit en leur faveur ; qu'il les avoit nourris de la manne dans le désert ; qu'il les avoit menés dans une terre heureuse et abondante ; qu'il leur avoit donné des rois , et un temple bien bâti , pour y offrir des bêtes , et pour y être purifiés par l'effusion de leur sang ; et qu'il leur devoit enfin envoyer

le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde.

Les Juifs étoient accoutumés aux grands et éclatants miracles; et n'ayant regardé les grands coups de la Mer Rouge et la terre de Chanaan que comme un abrégé des grandes choses de leur Messie, ils attendoient de lui encore des choses plus éclatantes, et dont tout ce qu'avoit fait Moïse ne fût que l'échantillon.

Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles, JÉSUS-CHRIST est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étoient arrivées en figures; que le royaume de Dieu n'étoit pas dans la chair, mais dans l'esprit; que les ennemis des hommes n'étoient pas les Babylo-niens, mais leurs passions; que Dieu ne se plaisoit pas aux temples faits de la main des hommes, mais en un cœur pur et humilié; que la circoncision du corps étoit inutile, mais qu'il falloit celle du cœur, etc.

iv. Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple qui en étoit indigne, et ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, en avoit prédit le temps clairement, et les avoit même quelquefois exprimées clairement, mais ordinairement en figures; afin que ceux qui aimoient

les choses (1) figurantes, s'y arrêtaient, et que ceux qui aimoient les (2) figurées les y vissent. C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie, les peuples se sont partagés : les spirituels l'ont reçu ; et les charnels, qui l'ont rejeté, sont demeurés pour lui servir de témoins.

v. Les Juifs charnels n'entendoient ni la grandeur, ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, comme quand il est dit, que le Messie sera Seigneur de David, quoique son fils ; qu'il est avant Abraham, et qu'il l'a vu. Ils ne le croyoient pas si grand, qu'il fût de toute éternité. Et ils l'ont méconnu de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disoient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc ni mortel, ni éternel : ils ne cherchoient en lui qu'une grandeur charnelle.

Ils ont tant aimé les choses figurantes, et les ont si uniquement attendues, qu'ils ont méconnu la réalité quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

vi. Ceux qui ont peine à croire, en cherchent

(1) C'est-à-dire les choses charnelles qui servoient de figures.

(2) C'est-à-dire, les vérités spirituelles figurées par les choses charnelles.

un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela étoit si clair, dit-on, pourquoi ne croyoient-ils pas ? Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés, s'ils étoient des nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte d'incrédulité et de défiance. Cela est admirable de voir les Juifs grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement, et que cette aversion même ait été prédite.

VII. Il falloit que pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, et d'une diligence, d'une fidélité, et d'un zèle extraordinaire et connu de toute la terre.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur, et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimoit ; et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses Prophètes, et a porté à la vue de tout le monde ces livres où le Messie est prédit : assurant toutes les nations qu'il devoit venir, et en la manière prédite dans leurs livres qu'ils tenoient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ils ont été ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, qui fait pour nous ; et qui, par le zèle qu'il a

pour sa loi et pour ses Prophètes, porte et conserve avec une exactitude incorruptible et sa condamnation et nos preuves.

VIII. Ceux qui ont rejeté et crucifié JÉSUS-CHRIST qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'étoit lui en le refusant; et il a été également prouvé, et par les Juifs justes qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté : l'un et l'autre ayant été prédit.

C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel, dont ce peuple étoit ennemi, sous le charnel qu'il aimoit. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étoient pas capables de l'aimer; et ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies. Et s'ils avoient aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusques au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis. Voilà pourquoi il étoit bon que le sens spirituel fût couvert. Mais d'un autre côté, si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait? Ce sens a été couvert sous le temporel dans la foule des passages, et a été découvert clairement en quelques-uns. Outre que le temps et l'état du monde ont été prédits si clai-

rement, que le soleil n'est pas plus clair. Et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il falloit un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti, pour ne le pas reconnoître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens spirituel est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns, rarement à la vérité : mais en telle sorte néanmoins, que les lieux où il est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux ; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvoit induire en erreur, et qu'il n'y avoit qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchoit d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminoit ce sens aux biens de la terre ? Mais ceux qui n'avoient de biens qu'en Dieu, les rapportoient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foi, et que la charité ne subsiste avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde ; et la charité, au contraire, use du monde et jouit de Dieu.

Or la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver, est

appellé *ennemi*. Ainsi les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes quand elles les détournent de Dieu; et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'*ennemi* dépendant de la dernière fin, les justes entendoient par là leurs passions; et les charnels entendoient les Babyloniens: de sorte que ces termes n'étoient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe: *Signa legem in discipulis meis* (Is. 8, 16); et que JÉSUS-CHRIST sera pierre de scandale (Ibid. 8, 14); mais *bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en lui* (Matth. 11, 6). Osée le dit aussi parfaitement: *Où est le sage, et il entendra ce que je dis? car les voies de Dieu sont droites; les justes y marcheront, mais les méchants y trébucheront* (Osée, 14, 10).

Et cependant ce Testament, fait de telle sorte qu'en éclairant les uns il aveugle les autres, marquoit, en ceux même qu'il aveugloit, la vérité qui devoit être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevoient de Dieu étoient si grands et si divins, qu'il paroissoit bien qu'il avoit le pouvoir de leur donner les invisibles, et un Messie.

ix. Le temps du premier avènement de JÉSUS-CHRIST est prédit; le temps du second ne l'est point, parce que le premier devoit être caché, au lieu que le second doit être éclatant, et tellement manifeste, que ses ennemis même le reconnoi-

tront. Mais comme il ne devoit venir qu'obscurément, et pour être connu seulement de ceux qui sonderoient les Écritures, Dieu avoit tellement disposé les choses, que tout servoit à le faire reconnoître. Les Juifs le prouvoient en le recevant; car ils étoient les dépositaires des prophéties : et ils le prouvoient aussi en ne le recevant point; parce qu'en cela ils accomplissoient les prophéties.

x. Les Juifs avoient des miracles, des prophéties qu'ils voyoient accomplir; et la doctrine de leur loi étoit de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu : elle étoit aussi perpétuelle. Ainsi elle avoit toutes les marques de la vraie religion; aussi l'étoit-elle. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'étoit pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties et la perpétuité, parce qu'elle n'avoit pas cet autre point de n'adorer et n'aimer que Dieu.

La religion juive doit donc être regardée différemment dans la tradition de leurs Saints et dans la tradition du peuple. La morale et la félicité en sont ridicules dans la tradition du peuple; mais elle est incomparable dans celle de leurs Saints. Le fondement en est admirable. C'est le plus ancien livre du monde, et le plus authentique. Et au lieu que Mahomet, pour faire subsister le sien, a défendu de le lire; Moïse, pour faire subsister le sien, a ordonné à tout le monde de le lire.

XI. La religion juive est toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, etc. Elle a été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie ; et la vérité du Messie a été reconnue par la religion des Juifs, qui en étoit la figure.

Parmi les Juifs, la vérité n'étoit qu'en figure. Dans le Ciel, elle est découverte. Dans l'Église, elle est couverte, et reconnue par le rapport à la figure. La figure a été faite sur la vérité ; et la vérité a été reconnue sur la figure.

XII. Qui jugera de la religion des Juifs par les grossiers, la connoîtra mal. Elle est visible dans les saints Livres, et dans la tradition des prophètes qui ont assez fait voir qu'ils n'entendoient pas la loi à la lettre. Ainsi notre religion est divine dans l'Évangile, les Apôtres et la Tradition ; mais elle est toute défigurée dans ceux qui la traitent mal.

¹ Notre religion est divine, dont une autre religion divine a été le fondement.

XIII. Les Juifs étoient de deux sortes. Les uns n'avoient que les affections païennes, les autres avoient les affections chrétiennes.

XII' Desm. p. 327.

XIII — XVI. P-R. ch. 10, nn. 17 — 23, pp. 88 — 90.

B. part. 2, art. 8, nn. 13 — 16, pp. 254 — 256.

Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des Sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive.

Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont reconnu un Messie qui les feroit aimer Dieu, et par cet amour triompher de leurs ennemis.

xiv. Le voile qui est sur les livres de l'Écriture pour les Juifs, y est aussi pour les mauvais Chrétiens, et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre et à connoître JÉSUS-CHRIST, quand on se hait véritablement soi-même!

xv. Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens et les Païens. Les Païens ne connoissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs connoissent le vrai Dieu, et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connoissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les Païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connoissent le même Dieu.

xvi. C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie. Il porte les Livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit; car il est dit que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle a succédé; ce qui est une providence admirable.

XVII. La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contemporain, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre; afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne peut savoir que par-là.

XVIII. Moïse étoit habile homme : cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il l'eût fait en sorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car, s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnoître l'imposture.

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, et si peu de générations? Il eût pu se cacher dans une multitude de générations; mais il ne le pouvoit en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations, qui rend les choses obscures.

XVII. P-R. ch. 11, n. 1, p. 90.

C. art. 9, § 3, n. 19, pp. 280, 281.

B. part. 2, art. 8, n. 17, p. 256.

XVIII. P-R. ch. 11, n. 2, pp. 90, 91.

C. art. 9, § 3, n. 20, pp. 281, 282.

B. part. 2, art. 8, n. 18, pp. 256, 257.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir, la création et le déluge, si proche, qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il écrivoit ces choses, la mémoire en devoit encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

¹ Sem, qui a vu Lamech qui a vu Adam, a vu au moins Abraham; et Abraham a vu Jacob, qui a vu ceux qui ont vu Moïse. Donc le déluge et la création sont vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

² La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, ser voit, au contraire, à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guères vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivoient si long-temps, les enfants vivoient long-temps avec leurs pères, et ainsi ils les entretenoient long-temps. Or de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres; puisque toute l'histoire étoit réduite à celle-là, et

XVIII¹ P-R. ch. 11, n. 3, p. 91.

B. part. 2, art. 8, n. 18, p. 257.

—² P-R. ch. 11, n. 4, pp. 91, 92.

C. art. 9, § 3, n. 21, p. 282.

B. part. 2, art. 8, n. 18, p. 257.

qu'ils n'avoient ni les sciences, ni les arts qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avoient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

XIX. Plus j'examine les Juifs, plus j'y trouve de vérités; et cette marque qu'ils sont sans prophètes, ni rois; et qu'étant nos ennemis, ils sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties où leur vie et leur aveuglement même est prédit. Je trouve en cette enchâssure cette religion toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets. ¹ Et ainsi je tends les bras à mon Libérateur, qui, ayant été promis durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites; et par sa grâce, j'attends la mort en paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni; et je vis cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

XIX. Desm. p. 322.

B. part. 2, art. 8, n. 19, p. 258.

—¹ P.-R. ch. 14, n. 13, pp. 113, 114.

Desm. p. 322.

B. part. 2, art. 8, n. 19, p. 258.

² Dès-là je réfute toutes les autres religions : par-là je trouve réponse à toutes les objections. Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié.

Je trouve d'effectif que depuis que la mémoire des hommes dure, voici un peuple qui subsiste plus ancien que tout autre peuple. Il est annoncé constamment aux hommes qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un Réparateur : ce n'est pas un seul homme qui le dit, mais une infinité, et un peuple entier prophétisant durant quatre mille ans.

ARTICLE II.

Des Figures. Que l'ancienne loi étoit figurative.

1. Il y a des figures claires et démonstratives ; mais il y en a d'autres qui semblent moins naturelles, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Ces figures-là seroient semblables

XIX² Desm. pp. 322, 323.

B. part. 2, art. 8, n. 19, pp. 258, 259.

I — IV. P-R. ch. 12, nn. 1 — 6, pp. 92 — 95.

B. part. 2, art. 9, nn. 1 — 4, pp. 259 — 261.

à celles de ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse qu'ils expliquent à leur fantaisie. Mais la différence qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables qui les appuient. Tellement qu'il n'y a rien de si injuste que quand ils prétendent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres ; car ils n'en ont pas de démonstratives, comme nous en avons. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre.

II. Une des principales raisons pour lesquelles les prophètes ont voilé les biens spirituels qu'ils promettoient, sous les figures des biens temporels ; c'est qu'ils avoient affaire à un peuple charnel, qu'il falloit rendre dépositaire du testament spirituel.

JÉSUS-CHRIST, figuré par Joseph, bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, est l'innocent vendu par ses frères vingt deniers, et par-là devenu leur Seigneur, leur Sauveur, et le Sauveur des étrangers, et le Sauveur du monde ; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, sans la vente et la réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels : JÉSUS en la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un et la mort à l'autre sur les mêmes apparences : JÉSUS-CHRIST sauve l'un, et laisse l'autre, après les mêmes crimes. Joseph

ne fait que prédire : JÉSUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé, qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire ; et celui que JÉSUS-CHRIST sauve, lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume.

III. La grâce est la figure de la gloire ; car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée par la loi, et elle figure elle-même la gloire ; mais de telle manière, qu'elle est en même temps un moyen pour y arriver.

IV. La Synagogue ne périssoit point, parce qu'elle étoit la figure de l'Église ; mais parce qu'elle n'étoit que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité ; afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettoit, ou dans l'effet.

V. L'Ancien Testament contenoit les figures de la joie future, et le Nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étoient de joie, les moyens sont de pénitence ; et néanmoins l'agneau pascal étoit mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*, pour marquer toujours qu'on ne pouvoit trouver la joie que par l'amertume.

VI. Pour prouver tout d'un coup les deux Tes-

V. P-R. ch. 28, n. 49, p. 255.

B. part. 2, art. 17, n. 38, p. 354.

VI — XVIII. P-R. ch. 13, nn. 1 — 18, pp. 95 — 105.

B. part. 2, art. 9, nn. 5 — 17, pp. 261 — 269.

taments, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre.

Pour examiner les prophéties, il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JÉSUS-CHRIST.

Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens; si elles sont figures, ou réalités; c'est-à-dire, s'il y faut chercher quelque autre chose que ce qui paroît d'abord, ou s'il faut s'arrêter uniquement à ce premier sens qu'elles présentent.

Si la loi et les sacrifices sont la vérité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, et qu'ils ne lui déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent, et déplaisent.

Or dans toute l'Écriture ils plaisent, et déplaisent. Donc ils sont figures.

VII. Pour voir clairement que l'Ancien Testament n'est que figuratif, et que par les biens temporels les prophètes entendoient d'autres biens; il ne faut que prendre garde, premièrement, qu'il seroit indigne de Dieu de n'appeler les hommes qu'à la jouissance des félicités temporelles. Secondement, que les discours des prophètes expriment très-clairement la promesse des biens temporels; et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, et que leur sens n'est pas celui qu'ils expriment à découvert; qu'on ne l'entendra qu'à la

fin des temps. (*Jérém.* 23, 20, et 30, 24.) Donc ils entendoient parler d'autres sacrifices, d'un autre Libérateur, etc.

Enfin il faut remarquer que leurs discours sont contraires et se détruisent si l'on pense qu'ils n'aient entendu par les mots de *loi* et de *sacrifice*, autre chose que la loi de Moïse et ses sacrifices; et il y auroit contradiction manifeste et grossière dans leurs livres, et quelquefois dans un même chapitre. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'ils aient entendu autre chose.

VIII. Il est dit que la loi sera changée; que le sacrifice sera changé; qu'ils seront sans rois, sans princes et sans sacrifices; qu'il sera fait une nouvelle alliance; que la loi sera renouvelée; que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons; que leurs sacrifices sont abominables; que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement; que cette alliance sera éternelle; que le sacrifice sera éternel; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure? Non: mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers excluant la réalité, marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité; tous peuvent être dits de la figure:

donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure.

ix. Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les Prophètes, en parlant de ces choses, y arrêtoient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils ne vissent que cette ancienne alliance; ou s'ils y voyoient quelque autre chose dont elles fussent la peinture; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée? Et de même des sacrifices, etc.

x. Les Prophètes ont dit clairement qu'Israël seroit toujours aimé de Dieu, et que la loi seroit éternelle; et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens, et qu'il étoit voilé.

Le chiffre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, et où il est dit néanmoins que le sens est voilé et obscurci; qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir, et qu'on l'entendra sans l'entendre; que doit-on penser, sinon que c'est un chiffre à double sens; et d'autant plus, qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre, et nous apprennent à connoître le sens caché; et principalement quand les

principes qu'ils en prennent, sont tout-à-fait naturels et clairs? C'est ce qu'ont fait JÉSUS-CHRIST et les Apôtres. Ils ont levé le sceau, ils ont rompu le voile, et découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions; que le Rédempteur seroit spirituel; qu'il y auroit deux avénements, l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe; l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié; que JÉSUS-CHRIST sera Dieu et homme.

XI. JÉSUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimoient eux-mêmes, et qu'ils étoient esclaves, aveugles, malades, malheureux et pécheurs; qu'il falloit qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât et guérît; que cela se feroit en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

La lettre tue : tout arrivoit en figure : il falloit que le CHRIST souffrît : un Dieu humilié : circoncision du cœur : vrai jeûne : vrai sacrifice : vrai temple : double loi : double table de la loi : double temple : double captivité : voilà le chiffre qu'il nous a donné.

Il nous a appris enfin que toutes ces choses n'étoient que figures; et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du ciel, etc.

XII. Dans ces promesses-là, chacun trouve ce

qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels, ou les biens spirituels; Dieu, ou les créatures : mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures, les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec ordre de n'adorer que Dieu, et de n'aimer que lui; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu, le trouvent, et sans aucune contradiction, et avec commandement de n'aimer que lui.

XIII. Les sources des contrariétés de l'Écriture sont, un Dieu humilié jusqu'à la mort de la croix, un Messie triomphant de la mort par sa mort, deux natures en JÉSUS-CHRIST, deux avénements, deux états de la nature de l'homme.

Comme on ne peut bien faire le caractère d'une personne qu'en accordant toutes les contrariétés, et qu'il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes, sans concilier les contraires; aussi, pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants; mais il faut en avoir un qui concilie les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture, ni des prophètes. Ils avoient effectivement trop bon sens.

Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs. Mais en JÉSUS-CHRIST, toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauroient accorder la cessation de la royauté et principauté, prédite par Osée, avec la prophétie de Jacob.

Si on prend la loi, les sacrifices et le royaume pour réalités, on ne peut accorder tous les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque assez quel étoit le sens de l'auteur.

xiv. Il n'étoit point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui étoit le lieu que le Seigneur avoit choisi, ni même de manger ailleurs les décimes.

Osée a prédit qu'ils seroient sans roi, sans prince, sans sacrifices et sans idoles; ce qui est accompli aujourd'hui; ne pouvant faire de sacrifice légitime hors de Jérusalem.

xv. Quand la parole de Dieu, qui est véritable, est fautive littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede à dextris meis.* Cela est faux, littéralement dit; cela est vrai spirituellement. En ces expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes; et cela ne signifie autre chose, sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est

donc une marque de l'intention de Dieu, et non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi, quand il est dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre fertile et abondante ; c'est à dire que la même intention qu'auroit un homme, qui, agréant vos parfums, vous donneroit en récompense une terre abondante, Dieu l'aura pour vous, parce que vous avez eu pour lui la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums.

XVI. L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but, en est la figure : car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité pour satisfaire notre foiblesse, qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité ; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités qui mènent à ce seul nécessaire.

XVII. Les rabbins prennent pour figures les mamelles de l'épouse, et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont des biens temporels.

XVIII. Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu ; ni d'autre bien que Dieu,

et non pas une terre fertile. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens; qu'ils s'en saoulent et qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur; qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue; qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent; qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis: qu'ils se consolent; il y a un Libérateur pour eux, il y a un Dieu pour eux. Un Messie a été promis pour délivrer des ennemis; et il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non pas des ennemis.

XIX. Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité, et rien n'y est si contraire. Ainsi les Juifs, pleins des biens qui flattoient leur cupidité, étoient très-conformes aux Chrétiens et très-contraires; et par ce moyen ils avoient les qualités qu'il falloit qu'ils eussent d'être très-conformes au Messie pour le figurer; et très-contraires pour n'être pas témoins suspects.

XX. Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Egyptiens; et alors je ne saurois montrer que la prophétie soit accom-

XIX. Desm. pp. 328, 329.

XX. P-R. ch. 13, n. 19, pp. 105, 106.

B. part. 2, art. 9, n. 13, pp. 269, 270.

plie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités. Car, dans la vérité, les Egyptiens ne sont pas des ennemis; mais les iniquités le sont. Ce mot d'*ennemis* est donc équivoque.

Mais s'il dit à l'homme, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés, aussi bien qu'Isaïe et les autres, l'équivoque est ôtée, et le sens double des *ennemis* réduit au sens simple d'*iniquités*; car s'il avoit dans l'esprit les péchés, il les pouvoit bien dénoter par ennemis; mais s'il pensoit aux ennemis, il ne les pouvoit pas désigner par iniquités.

Or, Moïse, David et Isaïe usoit des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avoient pas même sens, et que le sens de David, qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parloit d'ennemis, ne fût pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel, chap. 9, prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis; mais il pensoit aux péchés : et pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il étoit exaucé, et qu'il n'y avoit que septante semaines à attendre; après quoi le peuple seroit délivré d'iniquité, le péché prendroit fin; et le Libérateur, le Saint des Saints amèneroit la justice éternelle, non la légale, mais l'éternelle.

Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne le pas voir. Qu'on lise l'Ancien Testament en cette vue, et qu'on voie si les sacrifices

étoient vrais, si la parenté d'Abraham étoit la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise étoit le véritable lieu du repos. Non. Donc c'étoient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées et tous les commandemens qui ne sont pas de la charité; on verra que c'en sont les figures.

¹ Un mot de David ou de Moïse, comme celui-ci : *Vous circoncierez vos cœurs* (Deut. 10, 16), fait juger de leur esprit. Que tous les autres discours soient équivoques, et qu'il soit incertain s'ils sont de philosophes ou de chrétiens; un mot de cette nature détermine tout le reste. Jusque-là l'ambiguité dure, mais non pas après.

XX¹ P-R. ch. 28, n. 46, p. 254.

E. part. 2, art. 17, n. 36, p. 353.



CHAPITRE VII.

JÉSUS-CHRIST.

ARTICLE PREMIER.

JÉSUS-CHRIST considéré en sa personne divine et en l'état mystique dans lequel il a apparu au monde.

1. La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité; car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux rois, aux conquérants, et à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de différents genres.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, qui n'ont nul rapport avec celles qu'ils cherchent. Ils sont vus des esprits, non des yeux ; mais c'est assez.

Les Saints ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles qui ne sont pas de leur ordre, et qui n'ajoutent ni n'ôtent à la grandeur qu'ils désirent. Ils sont vus de Dieu et des Anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans aucun éclat de naissance, seroit en même vénération. Il n'a pas donné des batailles ; mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. O qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit !

JÉSUS-CHRIST, sans bien et sans aucune production de science au-dehors, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'inventions ; il n'a point régné ; mais il est humble, patient, saint devant Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. O qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût.

Il eût été inutile à Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir

en roi. Mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre !

Il est ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST, comme si cette bassesse étoit du même ordre que la grandeur qu'il venoit faire paroître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur fuite, dans sa secrète résurrection, et dans le reste ; on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avoit pas de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avoit pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connoît tout cela, et soi-même ; et le corps, rien. Et tous les corps, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité ; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne sauroit tirer la moindre pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. Tous les corps et les esprits ensemble ne sauroient produire un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un ordre tout surnaturel.

II. JÉSUS-CHRIST a été dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité telle que les historiens, qui n'écrivent que les choses importantes, l'ont à peine aperçu.

III. Quel homme eut jamais plus d'éclat que JÉSUS-CHRIST ? Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après qu'il est venu. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de tout cet éclat ? De trente-trois ans, il en vit trente sans paroître. Dans les trois autres, il passe pour imposteur ; les prêtres et les principaux de sa nation le rejettent ; ses amis et ses proches le méprisent. Enfin il meurt d'une mort honteuse, trahi par un des siens, renié par l'autre, et abandonné de tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Jamais homme n'a eu tant d'éclat ; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnoissable ; et il n'en a rien eu pour lui.

IV. JÉSUS-CHRIST parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas pensé ; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensoit. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable.

Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une ame véritablement héroïque pour la peindre si

parfaitement en JÉSUS-CHRIST? Pourquoi le font-ils foible dans son agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui, sans doute; car le même saint Luc peint celle de saint Etienne plus forte que celle de JÉSUS-CHRIST. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'est quand il se trouble lui-même; et quand les hommes le troublent, il est tout fort.

L'Eglise s'est vue obligée de montrer que JÉSUS-CHRIST étoit homme, contre ceux qui le nioient; aussi bien que de montrer qu'il étoit Dieu: et les apparences étoient aussi grandes contre l'un que contre l'autre.

JÉSUS-CHRIST est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir.

v. La conversion des païens étoit réservée à la grâce du Messie. Les Juifs, ou n'y ont point travaillé, ou l'ont fait sans succès; tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu leur persuader de n'adorer que le vrai Dieu.

¹ Les Sages parmi les Païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés; les Juifs haïs; les Chrétiens encore plus.

V¹ P-R. ch. 28, n. 27, p. 241.

B. part. 2, art. 17, n. 21, p. 343.

VI. L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge, que jusqu'à la naissance de JÉSUS-CHRIST : tout par rapport à JÉSUS-CHRIST.

Les deux Testaments regardent JÉSUS-CHRIST ; l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle ; tous deux comme leur centre.

Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les Saints ensuite sont prédits, mais non prédisants. JÉSUS-CHRIST est prédit et prédisant.

JÉSUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple.

Les Juifs bénis en Abraham : *Je bénirai ceux qui te béniront.* (Genes. 12, 3.) Mais *toutes nations bénies en sa semence.* (Genes. 22, 18.)

Lumen ad revelationem gentium. (Luc, 2, 32.)

Non fecit taliter omni nationi (Ps. 147 ; 20), disoit David en parlant de la loi. Mais en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi.*

Aussi c'est à JÉSUS-CHRIST d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les Fidèles : JÉSUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous.

VI. P-R. ch. 14, nn. 9 — 12, pp. 112, 113.

B. part. 2, art. 10, n. 5, p. 275.

ARTICLE II.

Preuves de JÉSUS-CHRIST par les Prophéties.

I. Prophétiser, c'est parler de Dieu non par preuves du dehors, mais par sentiment intérieur et immédiat.

II. La plus grande des preuves de JÉSUS-CHRIST, ce sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement qui les a remplies, est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusqu'à la fin. Ainsi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans ; et pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs qui les portoient, dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile devant être cru par tout le monde, il a fallu non-seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais encore que ces prophéties fussent ré-

I. Desm. p. 327.

II, III. P.-R. ch. 15, nn. 1 — 6, pp. 114 — 118.

B. part. 2, art. 11, nn. 1, 2, pp. 276 — 279.

pandues par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

Quand un seul homme auroit fait un livre des prédictions de JÉSUS-CHRIST pour le temps et pour la manière, et que JÉSUS-CHRIST seroit venu conformément à ces prophéties, ce seroit une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce même événement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre encore témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être détournés par quelques menaces et quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

III. Le temps est prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années.

Les prophètes ayant donné diverses marques qui devoient toutes arriver à l'avènement du Messie, il falloit que toutes ces marques arrivassent en même temps ; et ainsi il falloit que la quatrième monarchie fût venue lorsque les septante semaines de Daniel seroient accomplies ; que le sceptre fût alors ôté de Juda ; et qu'alors le Messie arrivât. Et JÉSUS-CHRIST est arrivé alors, qui s'est dit le Messie.

Il est prédit que dans la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que

la domination des Juifs fût ôtée, et en la septantième semaine de Daniel, les Païens seroient instruits et amenés à la connoissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment seroient délivrés de leurs ennemis, et remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les Païens en foule adorent Dieu, et mènent une vie angélique; les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie; les hommes renoncent à tout plaisir. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent milliers d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si long-temps auparavant : *Effundam spiritum meum super omnem carnem.* (Joël, 2, 28.) Tous les peuples étoient dans l'infidélité et dans la concupiscence : toute la terre devient ardente de charité; les princes renoncent à leurs grandeurs; les riches quittent leurs biens; les filles souffrent le martyre; les enfants abandonnent la maison de leurs pères, pour aller vivre dans les déserts. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue.

Depuis deux mille ans, le Dieu des Juifs étoit demeuré inconnu parmi l'infinie multitude des nations païennes : et dans le temps prédit, les Païens adorent en foule cet unique Dieu; les temples sont

détruits; les rois même se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

Il est prédit que le Messie viendrait établir une nouvelle alliance qui ferait oublier la sortie d'Égypte (*Jérém.* 23, 7); qu'il mettrait sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs (*Is.* 51, 7); qu'il mettrait sa crainte, qui n'avoit été qu'au-dehors, dans le milieu du cœur. (*Jérém.* 31, 33, et 32, 40.)

¹ Que les Juifs réprouveroient JÉSUS-CHRIST, et qu'ils seroient réprouvés de Dieu par cette raison. Que la vigne élue ne donneroit que du verjus. (*Is.* 5, 2, 3, 4, etc.) Que le peuple choisi seroit infidèle, ingrat et incrédule: *Populum non credentem et contradicentem.* (*Is.* 65, 2.) Que Dieu les frapperoit d'aveuglement, et qu'ils tâtonneroient en plein midi comme des aveugles. (*Deut.* 28, 28, 29.)

² Que l'Église seroit petite en son commencement, et croîtroit ensuite. (*Ezéch.* 17.)

Il est prédit qu'alors l'idolâtrie seroit renversée; que ce Messie abattroit toutes les idoles, et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu. (*Ezéch.* 30, 13.)

II¹ P-R. ch. 15, n. 6, p. 118.

Desm. pp. 327, 328.

B. part. 2, art. 11, n. 2, p. 279.

III² — VIII. P-R. ch. 15, nn. 6 — 17, pp. 118 — 127.

B. part. 2, art. 11, nn. 2 — 5, pp. 279 — 286.

Que les temples des idoles seroient abattus, et que parmi toutes les nations et en tous les lieux du monde, on lui offriroit une hostie pure, et non pas des animaux. (*Malach. 1, 11.*)

Qu'il enseigneroit aux hommes la voie parfaite.
Qu'il seroit Roi des Juifs et des Gentils.

Et jamais il n'est venu, ni devant, ni après, aucun homme qui ait rien enseigné approchant de cela.

IV. Après tant de gens qui ont prédit cet événement, JÉSUS-CHRIST est enfin venu dire : Me voici, et voici le temps. Il est venu dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes ; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu ; qu'il vient pour les en délivrer, et pour leur donner sa grâce, afin de former de tous les hommes une Église sainte ; qu'il vient ramener dans cette Église les Païens et les Juifs ; qu'il vient détruire les idoles des uns, et la superstition des autres.

Ce que les prophètes, leur a-t-il dit, ont prédit devoir arriver, je vous dis que mes Apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutés ; Jérusalem sera bientôt détruite ; les Païens vont entrer dans la connoissance de Dieu ; et mes Apôtres les y vont faire entrer, après que vous aurez tué l'héritier de la vigne.

Ensuite ses Apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits ; et aux Païens : Vous allez entrer dans la connoissance de Dieu.

A cela s'opposent tous les hommes, par l'opposition naturelle de leur concupiscence. Ce Roi des Juifs et des Gentils est opprimé par les uns et par les autres qui conspirent sa mort. Tout ce qu'il y a de grand dans le monde s'unit contre cette religion naissante ; les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et malgré toutes ces oppositions, voilà JÉSUS-CHRIST, en peu de temps, régnañt sur les uns et les autres ; et détruisant, et le culte judaïque dans Jérusalem qui en étoit le centre et dont il fait sa première Église, et le culte des idoles dans Rome qui en étoit le centre et dont il fait sa principale Église.

Des gens simples et sans force, comme les Apôtres et les premiers Chrétiens, résistent à toutes les puissances de la terre ; se soumettent les rois, les savants et les sages ; et détruisent l'idolâtrie si établie. Et tout cela se fait par la seule force de cette parole qui l'avoit prédit.

Les Juifs, en tuant JÉSUS-CHRIST pour ne le pas recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. En continuant à le méconnoître, ils se sont rendus témoins irréprochables. Et en le tuant et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties.

v. Qui ne reconnoîtroit JÉSUS-CHRIST à tant de circonstances particulières qui en ont été prédites ? Car il est dit :

Qu'il aura un précurseur. (*Malach. 3, 1.*)

Qu'il naîtra enfant. (*Is. 9, 6.*)

Qu'il naîtra dans la ville de Bethléem ; qu'il sortira de la famille de Juda et de David ; qu'il paroîtra principalement dans Jérusalem. (*Mich. 5, 2.*)

Qu'il doit aveugler les sages et les savants, et annoncer l'Évangile aux pauvres et aux petits ; ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. (*Is. 6, 10, et 61, 1.*)

Qu'il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des Gentils. (*Is. 55, 4.*)

Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde. (*Is. 53.*)

Qu'il doit être la pierre fondamentale et précieuse. (*Is. 28, 16.*)

Qu'il doit être la pierre d'achoppement et de scandale. (*Is. 8, 14.*)

Que Jérusalem doit heurter contre cette pierre. (*Ibid. 15.*)

Que les édifiants doivent rejeter cette pierre. (*Ps. 117, 22.*)

Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin. (*Ibid.*)

Et que cette pierre doit croître en une montagne immense, et remplir toute la terre. (*Dan. 2, 35.*)

Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel ; qu'il auroit les pieds et

les mains percées; qu'on lui cracheroit au visage; qu'il seroit tué, et ses habits jetés au sort. (*Zach.* 11, 12. *Ps.* 21, 17, 18, 19, et 68, 22.)

Qu'il ressusciteroit le troisième jour. (*Ps.* 15, 10. *Osée*, 6, 3.)

Qu'il monteroit au ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu. (*Ps.* 109, 1.)

Que les rois s'armeroient contre lui. (*Ps.* 2, 2.)

Qu'étant à la droite du Père, il sera victorieux de ses ennemis. (*Ps.* 109, 2.)

Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreroient. (*Ps.* 71, 11. *Is.* 60, 10.)

Que les Juifs subsisteront en nation. (*Jér.* 31, 36.)

Qu'ils seront errants, sans rois, sans sacrifices, sans autel, etc., sans prophètes; attendant le salut, et ne le trouvant point. (*Osée*, 3, 4. *Amos*. *Isaie*.)

VI. Le Messie devoit lui seul produire un grand peuple, élu, saint et choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur; il devoit s'offrir lui-même et offrir

son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu. JÉSUS-CHRIST a fait tout cela.

Il est prédit qu'il devoit venir un Libérateur, qui écraseroit la tête au démon, qui devoit délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus* (Ps. 129, 8); qu'il devoit y avoir un Nouveau Testament qui seroit éternel; qu'il devoit y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisédech; que celle-là seroit éternelle; que le CHRIST devoit être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne seroit pas reconnu; qu'on ne le prendroit pas pour ce qu'il est; qu'on le rejetteroit, qu'on le tueroit; que son peuple qui l'auroit renié ne seroit plus son peuple; que les idolâtres le recevraient, et auroient recours à lui; qu'il quitteroit Sion pour régner au centre de l'idolâtrie; que néanmoins les Juifs subsisteroient toujours; qu'il devoit sortir de Juda, et quand il n'y auroit plus de rois.

VII. Qu'on considère que depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption; qu'il a été promis au premier homme aussitôt après sa chute; qu'il s'est trouvé depuis des hommes qui ont dit que Dieu leur avoit révélé qu'il devoit naître un Rédempteur qui sauveroit son peuple; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avoit eu révélation qu'il naîtroit de lui par un fils qu'il auroit; que Jacob a déclaré que de ses douze enfants, ce se-

roit de Juda qu'il naîtroit ; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue ; qu'ils ont dit que la loi qu'ils avoient n'étoit qu'en attendant celle du Messie ; que jusque-là elle subsisteroit , mais que l'autre dureroit éternellement ; qu'ainsi leur loi, ou celle du Messie, dont elle étoit la promesse, seroit toujours sur la terre ; qu'en effet elle a toujours duré ; et qu'enfin JÉSUS-CHRIST est venu dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable.

Si cela étoit si clairement prédit aux Juifs, dira-t-on, comment ne l'ont-ils pas cru ? Ou comment n'ont-ils pas été exterminés, pour avoir résisté à une chose si claire ? Je réponds que l'un et l'autre a été prédit, et qu'ils ne croiroient point une chose si claire, et qu'ils ne seroient point exterminés. Et rien n'est plus glorieux au Messie : car il ne suffisoit pas qu'il y eût des prophètes ; il alloit que leurs prophéties fussent conservées sans oupçon. Or, etc.

VIII. Les prophètes sont mêlés de prophéties particulières et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit.

Non habemus Regem nisi Caesarem, disoient les Juifs. (Joan. 19, 15.) Donc JÉSUS-CHRIST étoit le Messie ; puisqu'ils n'avoient plus de roi

qu'un étranger, et qu'ils n'en vouloient point d'autre.

Les septante semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie; et pour le terme de la fin, à cause des diversités des chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cents ans (1).

Les prophéties qui représentent JÉSUS-CHRIST

(1) Il y a lieu de croire que le texte de l'auteur a été ici altéré par quelque méprise de copiste. Avant J.-C., la différence ne pouvoit rouler que sur environ quatre-vingts ans, depuis le premier ordre donné par Cyrus pour renvoyer les Juifs à Jérusalem, vers l'an 536 avant l'ère chrétienne vulgaire, jusqu'au dernier ordre donné par Artaxercès-Longuemain pour le rétablissement des murs de Jérusalem, vers l'an 454. Depuis J.-C., la différence ne roule plus que sur environ vingt ans : car les chronologistes conviennent que les septante semaines ne peuvent commencer que sous le règne d'Artaxercès-Longuemain; mais les uns les prennent de la permission donnée à Esdras par ce prince dans la septième année de son règne; et les autres les prennent de la permission donnée à Néhémias par ce même prince dans la vingtième année : les uns comptent ces années depuis l'association de ce prince par son père Xercès, vers l'an 477 avant l'ère chrétienne vulgaire; en sorte que la septième année tomberoit en 467, qui est l'année de la mort de Xercès; les autres les comptent depuis la mort de Xercès, en sorte que la vingtième tomberoit en 447; ce qui donc précisément un intervalle de vingt ans depuis 467 jusqu'à 447. Il y a donc lieu de présumer que l'auteur ne parit ici que de ces vingt ans; et qu'un zéro ajouté mal à proos par les copistes, en a formé deux cents ans. (*Note de l'édition de 1787.*)

pauvre, le représentent aussi maître des nations. (*Is.* 53, *Zach.* 9, 9.)

Les prophéties qui prédisent le temps, ne le prédisent que maître des Gentils et souffrant, et non dans les nues, ni juge. Et celles qui le représentent ainsi jugeant les nations et glorieux, ne marquent point le temps.

Quand il est parlé du Messie comme grand et glorieux, il est visible que c'est pour juger le monde, et non pour le racheter. (*Is.* 66, 15, 16.)

ARTICLE III.

Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST.

1. Pour ne pas croire les Apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompés ou trompeurs. L'un et l'autre est difficile. Car pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour être ressuscité; et pour l'autre, l'hypothèse qu'ils aient été fourbes est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze

I. P-R. ch. 16, n. 1, pp. 127, 128.

C. art. 9, § 3, n. 23, pp. 284, 285.

B. part. 2, art. 12, n. 1, pp. 286, 287.

hommes assemblés après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par-là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenti par tous ces attraits, et qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étoient perdus. Qu'on suive cela.

¹ Tandis que JÉSUS-CHRIST étoit avec eux, il les pouvoit soutenir. Mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir?

² Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

II. Le style de l'Évangile est admirable en une infinité de manières, et entre autres en ce qu'il n'y a aucune invective de la part des historiens contre Judas, ou Pilate, ni contre aucun des ennemis ou des bourreaux de JÉSUS-CHRIST.

Si cette modestie des historiens évangéliques avoit été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer; s'ils n'avoient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auroient pas man-

I¹ P-R. ch. 16, n. 2, p. 128.

B. part. 2, art. 12, n. 1, p. 287.

—² P-R. ch. 28, n. 72, p. 264.

C. art. 9, § 3, n. 24, p. 285.

B. part. 2, art. 17, n. 56, p. 361.

II, III. P-R. ch. 16, nn. 3, 4, pp. 128, 129.

B. part. 2, art. 12, nn. 2, 3, pp. 287, 288.

qué de se procurer des amis qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne : je ne sais même si cela a été remarqué jusques ici ; et c'est ce qui témoigne la naïveté avec laquelle la chose a été faite.

III. JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les Apôtres ensuite, et les premiers Saints en ont fait aussi beaucoup ; parce que les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne rendoit témoignage que les miracles. Il étoit prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie sans la conversion des nations ? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent ? Avant donc qu'il fût mort, qu'il fût ressuscité, et que les nations fussent converties, tout n'étoit pas accompli ; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant il n'en faut plus pour prouver la vérité de la religion chrétienne ; car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant.

IV. L'état où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la religion. Car c'est une chose étonnante, de voir ce peuple subsister depuis tant

IV. P-R. ch. 16, n. 5, pp. 129, 130.

C. art. 9, § 3, n. 18, p. 280.

B. part. 2, art. 12, n. 4, p. 288.

d'années, et de le voir toujours misérable : étant nécessaire pour la preuve de JÉSUS-CHRIST, et qu'ils subsistent pour le prouver, et qu'ils soient misérables puisqu'ils l'ont crucifié. Et quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours, malgré sa misère.

¹ Mais n'ont-ils pas été presque au même état au temps de la captivité? Non. Le sceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babylone, à cause que le retour étoit promis et prédit. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple; de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant, qu'ils y seroient peu, et qu'ils seroient rétablis. Ils furent toujours consolés par les prophètes, et leurs rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans prophètes, sans rois, sans consolation, sans espérance; parce que le sceptre est ôté pour jamais.

Ce n'est pas avoir été captif, que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans soixante et dix ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

Dieu leur a promis qu'encore qu'il les dispersât aux extrémités du monde, néanmoins, s'ils étoient fidèles à sa loi, il les rassembleroit. Ils y sont très-fidèles, et demeurent opprimés. Il faut donc que le Messie soit venu; et que la loi qui contenoit ces promesses, soit finie par l'établissement d'une loi nouvelle.

IV¹ V, VI. P.-R. ch. 16, nu. 6 — 10, pp. 130 — 132.

B. part. 2, art. 12, nu. 4 — 6, pp. 288 — 292.

v. Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects; et s'ils avoient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

Les Juifs le refusent, non pas tous. Les Saints le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. La raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud et dans les Rabbins, n'est que parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dompté les nations à main armée. JÉSUS-CHRIST a été tué, disent-ils; il a succombé; il n'a pas dompté les Païens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrois point celui qu'ils se figurent.

vi. Qu'il est beau de voir, par les yeux de la Foi, Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile!

¹ Le mot de *Galilée*, prononcé comme par hasard par la foule des Juifs, en accusant JÉSUS-CHRIST devant Pilate, donna sujet à Pilate d'envoyer JÉSUS-CHRIST à Hérode; en quoi fut accompli le mystère, qu'il devoit être jugé par les Juifs

VI^e P-R. ch. 28, n. 50, p. 255.

B. part. 2, art. 17, n. 39, p. 352.

et les Gentils. Le hasard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystère.

VII. La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce prophète, qui devoit être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Et quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire prophète? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits? Quel mystère a-t-il enseigné selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

Mahomet est sans autorité. Il faudroit donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

VIII. Si deux hommes disent des choses qui paroissent basses; mais que les discours de l'un aient un double sens entendu par ceux qui le suivent, et que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens: si quelqu'un n'étant pas du secret, entend découvrir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite dans le reste du discours l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses basses et communes et même des sottises, il jugera que l'un parloit avec mystère, et non pas l'autre: l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux; et

l'autre, qu'il est incapable de mystères, et capable de sottises.

ix. Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par les clartés, qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

L'Alcoran dit que St. Matthieu étoit homme de bien. Donc Mahomet étoit faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchants, ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST.

x. Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, etc. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

Mahomet s'est établi en tuant, JÉSUS-CHRIST en faisant tuer les siens; Mahomet en défendant de lire, JÉSUS-CHRIST en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle

de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST a bien pu réussir ; il faut dire , que puisque Mahomet a réussi, le Christianisme devoit périr s'il n'eût été soutenu par une force toute divine.

ARTICLE IV.

Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.

I. La religion des Juifs sembloit consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple de Jérusalem, et enfin en la loi et en l'alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvoit toutes les autres choses.

Que Dieu n'avoit point d'égard au peuple charnel qui devoit sortir d'Abraham.

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Si vous oubliez Dieu,*

et que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous. (Deuter. 8, 19, 20.)

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment.

Que les vrais Juifs ne considéroient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham. *Vous êtes véritablement notre Père, et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu connoissance de nous; mais c'est vous qui êtes notre Père et notre Rédempteur. (Is. 63, 16.)*

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepteroit pas les personnes. *Dieu, dit-il, n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices. (Deut. 10, 17.)*

Je dis que la circoncision du cœur est ordonnée. *Soyez circoncis du cœur; retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurecissez plus; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes. (Deut. 10, 16, 17. Jerem. 4, 4.)*

Que Dieu dit qu'il le feroit un jour. *Dieu te circonciira le cœur, et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur. (Deut. 30, 6.)*

Que les incirconcis de cœur seront jugés. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est incirconcis de cœur. *(Jerem. 9, 25, 26.)*

II. Je dis que la circoncision étoit une figure,

qui avoit été établie pour distinguer le peuple juif de toutes les autres nations. (*Genes. 17, 11.*)

Et de-là vient qu'étant dans le désert, ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvoient se confondre avec les autres peuples; et que depuis que JÉSUS-CHRIST est venu, cela n'est plus nécessaire.

Que l'amour de Dieu est recommandé en tout. *Je prends à témoin le ciel et la terre, que j'ai mis devant vous la mort et la vie, afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez Dieu, et que vous lui obéissiez; car c'est Dieu qui est votre vie. (Deut. 30, 19, 20.)*

Il est dit que les Juifs, faute de cet amour, seroient réprouvés pour leurs crimes, et les Païens élus en leur place. *Je me cacherai d'eux dans la vue de leurs derniers crimes; car c'est une nation méchante et infidèle. (Deut. 32, 20, 21.) Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux; et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence. (Is. 65.)*

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu. (*Ps. 72, 28.*)

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu. (*Amos, 5, 21.*)

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu, et non-seulement des méchants Juifs, mais qu'il ne se plaît pas même en ceux des bons, comme il paroît par le psaume 49, où, ayant que d'adresser

son discours aux méchants par ces paroles, *Pecatori autem dixit Deus*, il dit qu'il ne veut point des sacrifices des bêtes ni de leur sang. (*Is. 66. Jerem. 6, 20.*)

Que les sacrifices des Païens seront reçus de Dieu; et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. (*Malach. 1, 11. I Reg. 15, 22. Osee, 6, 6.*)

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée. (*Jerem. 31, 31.*)

Que les anciennes choses seront oubliées. (*Is. 43, 18, 19.*)

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. (*Jerem. 3, 16.*)

Que le temple seroit rejeté. (*Jer. 7, 12, 13, 14.*)

Que les sacrifices seroient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis. (*Malach. 1, 10, 11.*)

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie. (*Ps. 109.*)

Que cette sacrificature seroit éternelle. (*Ibid.*)

Que Jérusalem seroit réprouvée, et un nouveau nom donné. (*Is. 65.*)

Que ce dernier nom seroit meilleur que celui des Juifs, et éternel. (*Is. 56, 5.*)

Que les Juifs devoient être sans prophètes, sans rois, sans princes, sans sacrifices, sans autel. (*Osee, 3, 4.*)

Que les Juifs subsisteroient toujours néanmoins en peuple. (*Jerem. 31, 36.*)

ARTICLE V.

Dessain de Dieu, en rachetant les hommes, de se cacher aux uns et de se découvrir aux autres.

I. Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheroient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste qu'il refuse à quelques-uns, à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se déconvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son existence; et c'est ainsi qu'il paroîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres et un tel renversement de la nature, que les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paroître dans son avènement de douceur, parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'étoit donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine et abso-

I et II. P-R. ch. 13, nn. 1 — 3, pp. 135 — 137.

B. part. 2, art. 13, nn. 1, 2, pp. 292 — 294.

lument capable de convaincre tous les hommes ; mais il n'étoit pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée, qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheroient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connoissable à ceux-là ; et ainsi voulant paroître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connoissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi, visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas.

II. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier.

Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables.

Si le monde subsistoit pour instruire l'homme de l'existence de Dieu, sa divinité y reluiroit de toutes parts d'une manière incontestable. Mais comme il ne subsiste que par JÉSUS-CHRIST et pour JÉSUS-CHRIST, et pour instruire les hommes et de leur corruption et de la Rédemption ; tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y paroît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de Divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout porte ce caractère.

¹ S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle seroit équivoque, et pourroit aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, qu'à l'indignité où seroient les hommes de le connoître. Mais de ce qu'il paroît quelquefois, et non toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paroît une fois, il est toujours. Et ainsi on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

III. SANS JÉSUS-CHRIST le monde ne subsisteroit pas; car il faudroit, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer.

¹ Le monde subsiste pour exercer miséricorde et jugement; non pas comme si les hommes y étoient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu auxquels il donne, par sa grâce, assez de lumière pour revenir, s'ils veulent le chercher et le suivre; mais pour les punir, s'ils refusent de le chercher et de le suivre.

IV. Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. Or, la clarté par-

II¹ P-R. ch. 18, n. 4, p. 137.

C. art. 8, n. 7, p. 259.

B. part. 2, art. 13, n. 2, p. 294.

III. Desm. p. 314.

B. part. 2, art. 17, n. 9, p. 333.

—⁷ Desm. p. 311.

B. part. 2, art. 17, n. 6, p. 332.

IV. P-R. ch. 18, n. 5, pp. 137, 138.

B. part. 2, art. 13, n. 3, p. 294.

faite ne serviroit qu'à l'esprit et nuiroit à la volonté.

¹ S'il n'y avoit point d'obscurité, l'homme ne sentiroit pas sa corruption. S'il n'y avoit point de lumière, l'homme n'espéreroit point de remède. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connoître Dieu sans connoître sa misère, et de connoître sa misère sans connoître Dieu.

v. Il ne faut pas que l'homme ne voie rien du tout ; il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il possède Dieu ; mais qu'il en voie assez pour connoître qu'il l'a perdu. Car pour connoître qu'on a perdu, il faut voir et ne pas voir ; et c'est précisément l'état où est la nature.

vi. Tout instruit l'homme de sa condition ; mais il le faut bien entendre ; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout, et il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai tout ensemble

IV¹ P-R. ch. 18, n. 6, p. 138.

C. art. 8, n. 8, p. 259.

B. part. 2, art. 13, n. 3, pp. 294, 295.

V. Desm. p. 314.

B. part. 2, art. 17, n. 9, p. 333.

VI. P-R. ch. 18, n. 7, p. 138.

C. art. 8, n. 6, p. 259.

B. part. 2, art. 13, n. 4, p. 295.

qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu; indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

VII. Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

Tout l'Univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon de Dieu paroît dans les païens; la protection de Dieu paroît dans les Juifs.

VIII. Tout tourne en bien pour les élus jusqu'aux obscurités de l'Écriture; car ils les honorent à cause des clartés divines qu'ils y voient: et tout tourne en mal aux réprouvés jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

¹ Les élus ignoreront leurs vertus, et les ré-

VII. P-R. ch. 18, nn. 8, 9, pp. 138, 139.

C. art. 8, nn. 9, 10, pp. 259, 260.

B. part. 2, art. 13, n. 5, p. 295.

VIII. P-R. ch. 18, n. 10, p. 139.

B. part. 2, art. 13, n. 6, p. 296.

—¹ P-R. ch. 28, n. 40, p. 252.

B. part. 2, art. 17, n. 33, p. 351.

prouvés leurs crimes : *Seigneur*, diront les uns et les autres, *quand vous avons-nous vu avoir faim ? etc.* (*Matth.* 25, 37, 44.)

IX. Si JÉSUS-CHRIST n'étoit venu que pour sanctifier, toute l'Écriture et toutes choses y tendroient, et il seroit bien aisé de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*, comme dit Isaïe (*Is.* 8, 14), nous ne pouvons convaincre l'obstination des infidèles ; mais cela ne fait rien contre nous, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu pour les esprits opiniâtres et qui ne cherchent pas sincèrement la vérité.

JÉSUS-CHRIST est venu afin que ceux qui ne voyoient point, vissent, et que ceux qui voyoient, devinssent aveugles : il est venu guérir les malades, et laisser mourir les sains ; appeler les pécheurs à la pénitence et les justifier, et laisser ceux qui se croyoient justes dans leurs péchés ; remplir les indigents et laisser les riches vides.

Que disent les prophètes de JÉSUS-CHRIST ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non ; mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement à laquelle plusieurs heurteront, etc.

IX. P-R. ch. 18, nn. 11 — 14, pp. 139 — 141.

B. part. 2, art. 13, n. 7, pp. 296, 297.

C'est pour rendre le Messie connoissable aux bons et méconnoissable aux méchants, que Dieu l'a fait prédire de la sorte. Si la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité, même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité, même pour les bons; car la bonté de leur cœur ne leur eût pas fait entendre qu'un \square , par exemple, signifie six cents ans. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures.

Par ce moyen, les méchants, prenant les biens promis pour des biens temporels, s'égarèrent malgré le temps prédit clairement; et les bons ne s'égarèrent pas; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle bien ce qu'il aime; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur; et ainsi la prédiction claire du temps, et obscure des biens, ne trompe que les méchants.

x. Comment falloit-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devoit être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devoit être ôté de Juda?

Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'entendant ils n'entendent point, rien ne pouvoit être mieux fait.

X. P-R. ch. 18, n. 15, p. 141.

B. part. 2, art. 13, n. 8, pp. 297, 298.

XI. JÉSUS-CHRIST, pour laisser les méchants dans l'aveuglement, ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ni qu'il n'est point fils de Joseph.

¹ La généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'Ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'on ne peut presque la discerner. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JÉSUS-CHRIST, cela eût été trop visible. Mais après tout, qui regarde de près voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc.

Les foiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc : il est visible que cela n'a pas été fait de concert.

XII. La Religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudroient pas prendre la peine de la chercher, si elle est obscure, en soient privés. De quoi donc se plaint-on, si elle est telle qu'on puisse la trouver en la cherchant?

¹ Au lieu de se plaindre de ce que Dieu s'est caché, il faut lui rendre grâces de ce qu'il s'est

XI. P-R. ch. 18, n. 21, p. 143.

B. part. 2, art. 13, n. 10, p. 299.

—¹ P-R. ch. 18, nn. 17 et 18, p. 142.

B. part. 2, art. 13, n. 9, p. 293.

XII. Desm. p. 315.

B. part. 2, art. 17, n. 10, p. 334.

—¹ P-R. ch. 18, n. 16, pp. 141, 142.

B. part. 2, art. 13, n. 8, p. 298.

tant découvert, et lui rendre grâces aussi de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages ni aux superbes, indignes de connoître un Dieu si saint.

² Après la corruption, il est juste que tous ceux qui sont en cet état le connoissent; et ceux qui s'y plaisent, et ceux qui s'y déplaisent. Mais il n'est pas juste que tous voient la Rédemption.

XIII. Les prophéties, les miracles même et les autres preuves de notre religion, ne sont pas de telle sorte qu'on puisse dire qu'elles sont géométriquement convaincantes. Mais il me suffit présentement que vous m'accordiez que ce n'est pas pécher contre la raison que de les croire. Elles ont de la clarté et de l'obscurité, pour éclairer les uns et obscurcir les autres. Mais la clarté est telle, qu'elle surpasse ou égale pour le moins ce qu'il y a de plus clair au contraire; de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre; et ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Ainsi il y a assez de clarté pour condamner ceux qui refusent de croire, et non assez pour les gagner; afin qu'il paroisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grâce, et non la raison qui la fait suivre; et qu'en ceux

XII² Desm. p. 316.

B. part. 2, art. 17, n. 10, p. 334.

XIII. P-R. ch. 28, n. 23, pp. 239, 240.

C. art. 9, § 1, n. 2, p. 262.

B. part. 2, art. 17, n. 20, p. 342.

qui la fuient, c'est la concupiscence, et non la raison qui la fait fuir.

xiv. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnoisse la vérité de la Religion dans l'obscurité même de la Religion, dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connoître.

¹ S'il n'y avoit qu'une religion, Dieu seroit trop manifeste; s'il n'y avoit de martyrs qu'en notre religion, de même.

xv. Comme JÉSUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, la vérité demeure aussi parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur : ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

Si la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre?

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe, qu'il aveugle les uns et éclaire les autres.

XIV. P-R. ch. 18, n. 19, p. 142.

Desm. pp. 310, 311.

B. part. 2, art. 13, n. 10, p. 298.

—¹ P-R. ch. 18, n. 20, pp. 142, 143.

B. part. 2, art. 13, n. 10, pp. 298, 299.

XV. P-R. ch. 18, un. 22 — 24, p. 143.

B. part. 2, art. 13, n. 11, p. 299.

XVI. L'Écriture Sainte n'est pas une science de l'esprit, mais du cœur. Elle n'est intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit. Le voile qui est sur l'Écriture pour les Juifs, y est aussi pour les Chrétiens. La charité est non-seulement l'objet de l'Écriture Sainte, mais elle en est aussi la porte.

¹ JÉSUS-CHRIST n'a point voulu du témoignage des démons, ni de ceux qui n'avoient pas vocation ; mais de Dieu et de Jean-Baptiste.

XVII. Ce sera une des confusions des damnés de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la religion chrétienne.

XVIII. Les impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions, sans connoître Dieu et sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent : qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent si opiniâtrément la religion chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent : qui est que JÉSUS-CHRIST est le

XVI. B. supplém. n. 28, p. 541.

—¹ P-R ch. 28, n. 41, p. 252.

B. part. 2, art. 17, n. 33, p. 351.

XVII. P-R. ch. 28, n. 3, p. 234.

B. part. 2, art. 17, n. 13, p. 338.

XVIII. P-R. ch. 28, n. 1, pp. 230, 231.

B. part. 2, art. 17, n. 11, pp. 334, 335.

ON NE CONNOÎT DIEU UTILEM. QUE PAR J.-C. 273
véritable Messie et qu'il est venu racheter les hommes, et les retirer de la corruption et de la misère où ils étoient, tant par l'état où on les voit aujourd'hui et qui se trouve prédit dans les prophéties, que par ces mêmes prophéties qu'ils portent et qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnoître le Messie. Ainsi les preuves de la corruption des hommes et de la rédemption de JÉSUS-CHRIST, qui sont les deux principales vérités qu'établit le Christianisme, se tirent des impies qui vivent dans l'indifférence de la Religion, et des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables.

ARTICLE VI.

On ne connoît Dieu utilement que par JÉSUS-CHRIST.

1. La plupart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux impies commencent d'ordinaire par les ouvrages de la Nature, et ils y réussissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces

I. P-R. ch. 20, n. 1, pp. 148 — 150.

C. art. 5, § 1, n. 4, pp. 197, 198.

B. part. 2, art. 15, n. 1, pp. 303. 304.

preuves consacrées par l'Écriture Sainte : elles sont conformes à la raison ; mais souvent elles ne sont pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature parle pour son Auteur, et que les Cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de charité, qui ne trouvent que ténèbres et obscurité dans toute la nature ; il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuves de ce grand et important sujet que le cours de la lune ou des planètes, ou des raisonnements communs et contre lesquels ils se sont continuellement roidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles ; et l'expérience fait voir, que bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnements, et de leur dire qu'ils y doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connoît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle. ¹ Elle nous dit bien que la beauté des créatures fait connoître celui qui en est l'auteur; mais elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit, au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen : *Quod notum est Dei, manifestum est in illis; Deus enim illis manifestavit.* (Rom. 1, 19.) Elle nous dit généralement que Dieu est un Dieu caché : *Verè tu es Deus absconditus* (Is. 45, 15), et que depuis la corruption de la Nature il a laissé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée : *Nemo novit Patrem nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.* (Matth. 11, 27.)

C'est encore ce que l'Écriture nous marque, lorsqu'elle nous dit en tant d'endroits, que ceux qui cherchent Dieu le trouvent; car on ne parle point ainsi d'une lumière claire et évidente : on ne la cherche point; elle se découvre et se fait voir d'elle-même.

¹ P.R. ch. 20, n. 1, pp. 150, 151.

B. part. 2, art. 15, n. 1, pp. 304, 305.

II. Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et quand cela serviroit à quelques-uns, ce ne seroit que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais une heure après ils craignent de s'être trompés. *Quod curiositate cognoverint superbiâ amiserunt.*

D'ailleurs ces sortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connoissance spéculative de Dieu; et ne le connoître que de cette sorte, c'est ne le connoître pas.

¹ La Divinité des Chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments; c'est la part des païens. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des Chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation: c'est un Dieu qui remplit l'ame et le cœur qu'il possède: c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur ame; qui la remplit d'hu-

II. P-R. ch. 20, n. 2, p. 151.

C. art. 5, § 1, n. 5, pp. 198, 199.

B. part. 2, art. 15, n. 2, pp. 305, 306.

—¹ P-R. ch. 20, n. 2, pp. 151 — 154.

B. part. 2, art. 15, n. 2, pp. 306 — 308.

milité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'ame qu'il est son unique bien; que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent et l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence qui l'arrêtent lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fonds d'amour-propre, et que lui seul l'en peut guérir.

Voilà ce que c'est que de connoître Dieu en Chrétien. Mais pour le connoître de cette manière, il faut connoître en même temps sa misère, son indignité et le besoin qu'on a d'un Médiateur pour se rapprocher de Dieu et pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connoissances; parce qu'étant séparées, elles sont, non-seulement inutiles, mais nuisibles. La connoissance de Dieu sans celle de notre misère fait l'orgueil. La connoissance de notre misère sans celle de JÉSUS-CHRIST, fait le désespoir. Mais la connoissance de JÉSUS-CHRIST nous exempte et de l'orgueil et du désespoir; parce que nous y trouvons Dieu, notre misère, et la voie unique de la réparer.

Nous pouvons connoître Dieu sans connoître nos misères; ou nos misères sans connoître Dieu; ou même Dieu et nos misères, sans connoître le moyen de nous délivrer des misères qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connoître JÉSUS-

CHRIST, sans connoître tout ensemble, et Dieu, et nos misères, et le remède de nos misères; parce que JÉSUS-CHRIST n'est pas simplement Dieu, mais que c'est un Dieu réparateur de nos misères.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans JÉSUS-CHRIST, ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas jusqu'à connoître qu'il y a un Dieu; ou s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux; parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans médiateur. De sorte qu'ils tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

² On se fait une idole de la vérité même. Car la vérité, hors de la charité, n'est pas Dieu; elle est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer; et encore moins faut-il aimer et adorer son contraire, qui est le mensonge.

³ Il faut donc tendre uniquement à connoître JÉSUS-CHRIST, puisque c'est par lui seul que nous pouvons prétendre connoître Dieu d'une manière qui nous soit utile.

C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, c'est-à-dire des misérables et des pécheurs. Il est le cen-

H² Desm. p. 321.

B. part. 2, art. 17, n. 74, p. 371.

—³ P-R. ch. 20, n. 2, pp. 154, 155.

B. part. 2, art. 15, n. 2, p. 308.

tre de tout et l'objet de tout : et qui ne le connoît pas, ne connoît rien dans l'ordre du monde, ni dans soi-même. Car non-seulement nous ne connoissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST, mais nous ne nous connoissons nous-mêmes que par JÉSUS-CHRIST; ⁴ nous ne connoissons la vie et la mort que par JÉSUS-CHRIST; hors de JÉSUS-CHRIST nous ne savons ce que c'est que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

⁵ Sans JÉSUS-CHRIST, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec JÉSUS-CHRIST, l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance; et hors de lui, il n'y a que vice, misère, ténèbres, désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans notre propre nature.

⁴ II⁴ Desm. p. 323.

—⁵ P-R ch. 20, n. 2, p. 155.

B. part. 2, art. 15, n. 2, p. 308.

CHAPITRE VIII.

*COROLLAIRES. MARQUES DE LA VÉRITABLE RELIGION :
ELLES SE RÉUNISSENT TOUTES DANS LA RELIGION CHRÉ-
TIENNE.*

I. La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, et l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remèdes, dont la prière est le principal. Notre religion a fait tout cela; et nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

II. Il faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Car la vraie nature de l'homme, son vrai bien, la vraie vertu et la vraie religion, sont choses dont la connoissance est inséparable. Elle doit avoir connu la grandeur et la bassesse de l'homme; et la raison de l'un et de

I. P-R. ch. 2, n. 1, pp. 17, 18.

C. art. 9, § 2, n. 10, pp. 266, 267.

B. part. 2, art. 4, n. 1, p. 209.

II. P-R. ch. 2, n. 2, p. 18.

C. art. 9, § 2, n. 11, p. 267.

B. part. 2, art. 4, n. 2, p. 209.

l'autre. Quelle autre religion que la chrétienne a connu toutes ces choses ?

III. Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires ; car elles consistent toutes en extérieur ; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle seroit plus proportionnée aux habiles ; mais elle ne serviroit pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur ; et n'est pas parfaite sans les deux. Car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur.

¹ C'est être superstitieux de mettre son espérance dans les formalités et dans les cérémonies ; mais c'est être superbe de ne vouloir pas s'y soumettre.

IV. Nous sommes haïssables : la raison nous en convainc. Or, nulle autre religion que la chrétienne ne propose de se haïr. Nulle autre religion ne peut.

III. P-R. ch. 2, n. 3, pp. 18, 19.

C. art. 9, § 2, n. 12, p. 267.

B. part. 2, art. 4, n. 3, p. 210.

—¹ P-R. ch. 28, n. 66, p. 262.

B. part. 2, art. 17, n. 50, p. 359.

IV. P-R. ch. 2, n. 4, p. 19.

B. part. 2, art. 4, n. 4, p. 210.

donc être reçue de ceux qui savent qu'ils ne sont dignes que de haine.

¹ Nulle autre religion que la chrétienne n'a connu que l'homme est la plus excellente créature, et en même temps la plus misérable. Les uns, qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes; et les autres, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur qui sont aussi naturels à l'homme.

² Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché. Nulle secte de philosophes ne l'a dit. Nulle n'a donc dit vrai.

v. Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché, n'est pas véritable; et toute religion qui n'en rend pas la raison, n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela.

¹ Cette religion, qui consiste à croire que l'hom-

IV¹ P-R. ch. 2, n. 5, p. 19.

C. art. 9, § 2, n. 13, pp. 267, 268.

B. part. 2, art. 4, n. 4, pp. 210, 211.

—² P-R. ch. 2, n. 6, p. 19.

B. part. 2, art. 4, n. 4, p. 211.

V. P-R. ch. 2, n. 7, p. 20.

C. art. 9, § 2, n. 14, p. 268.

B. part. 2, art. 4, n. 5, p. 211.

—¹ P-R. ch. 2, n. 8, pp. 20 — 23.

B. part. 2, art. 4, n. 5, pp. 211 — 213.

me est tombé d'un état de gloire et de communication avec Dieu, en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'enfin il seroit rétabli par un Messie qui devoit venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté pour laquelle sont toutes choses. Car Dieu voulant se former un peuple saint, qu'il sépareroit de toutes les autres nations, qu'il délivreroit de ses ennemis, qu'il mettroit dans un lieu de repos, a promis de le faire et de venir au monde pour cela; et il a prédit par ses prophètes le temps et la manière de sa venue. Et cependant, pour affermir l'espérance de ses élus dans tous les temps, il leur en a toujours fait voir des images et des figures; et il ne les a jamais laissés sans des assurances de sa puissance et de sa volonté pour leur salut. Car dans la création de l'homme, Adam en étoit le témoin, et le dépositaire de la promesse du Sauveur qui devoit naître de la femme. Et quoique les hommes étant encore si proches de la création ne pussent avoir oublié leur création et leur chute, et la promesse que Dieu leur avoit faite d'un Rédempteur; néanmoins, comme dans ce premier âge du monde ils se laissèrent emporter à toutes sortes de désordres, il y avoit cependant des Saints, comme Énoch, Lamech, et d'autres, qui attendoient en patience le CHRIST promis dès le commencement du monde. Ensuite Dieu a envoyé Noé, qui a vu la malice des hommes au plus haut degré; et il l'a sauvé en noyant toute

la terre, par un miracle qui marquoit assez, et le pouvoir qu'il avoit de sauver le monde, et la volonté qu'il avoit de le faire et de faire naître de la femme celui qu'il avoit promis. Ce miracle suffisoit pour affermir l'espérance des hommes; et la mémoire en étant encore assez fraîche parmi eux, Dieu fit ses promesses à Abraham qui étoit tout environné d'idolâtres, et il lui fit connoître le mystère du Messie qu'il devoit envoyer. Au temps d'Isaac et de Jacob, l'abomination étoit répandue sur toute la terre; mais ces Saints vivoient en la foi; et Jacob mourant et bénissant ses enfants, s'écrie, par un transport qui lui fait interrompre son discours : J'attends, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis; *Salutare tuum expectabo, Domine.* (Genes. 49, 18.)

Les Egyptiens étoient infectés et d'idolâtrie et de magie; le peuple de Dieu même étoit entraîné par leurs exemples. Mais cependant Moïse et d'autres voyoient celui qu'ils ne voyoient pas, et l'adoroient en regardant les biens éternels qu'il leur préparoit.

Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses divinités; les poètes ont fait diverses théologies; les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes : et cependant il y avoit toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisoient la venue de ce Messie qui n'étoit connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps;

et depuis, quoiqu'on ait vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes choses; cette Église, qui adore celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout-à-fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et plier sous la volonté des tyrans.

VI. Les États périroient si on ne faisoit plier souvent les lois à la nécessité. Mais jamais la Religion n'a souffert cela et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, et ce n'est pas proprement se maintenir; et encore périssent-ils enfin entièrement: il n'y en a point qui ait duré quinze cents ans. Mais que cette religion se soit toujours maintenue, et inflexible; cela est divin.

VII. Il y auroit trop d'obscurité si la vérité n'avoit pas des marques visibles. C'en est une admirable, qu'elle se soit toujours conservée dans une Église et une assemblée visible. Il y auroit trop de

VI — IX. P-R. ch. 2, nn. 9 — 13, pp. 23 — 25.

B. part. 2, art. 4, nn. 6 — 9, pp. 213 — 215.

clarté, s'il n'y avoit qu'un sentiment dans cette Église : mais pour reconnoître quel est le vrai, il n'y a qu'à voir quel est celui qui y a toujours été ; car il est certain que le vrai y a toujours été, et qu'aucun faux n'y a toujours été.

Ainsi le Messie a toujours été cru. La tradition d'Adam étoit encore nouvelle en Noé et en Moïse. Les prophètes l'ont prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses dont les événements, qui arrivoient de temps en temps à la vue des hommes, marquoient la vérité de leur mission, et par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. Ils ont tous dit que la loi qu'ils avoient n'étoit qu'en attendant celle du Messie ; que jusque-là elle seroit perpétuelle, mais que l'autre dureroit éternellement ; qu'ainsi leur loi ou celle du Messie, dont elle étoit la promesse, seroit toujours sur la terre. En effet elle a toujours duré ; et JÉSUS-CHRIST est venu dans toutes les circonstances prédites. Il a fait des miracles, et les Apôtres aussi, qui ont converti les païens ; et par-là les prophéties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais.

VIII. Je vois plusieurs religions contraires, et par conséquent toutes fausses, excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité, et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus ; chaenn peut dire cela, chacun se peut dire prophète. Mais je vois la religion chrétienne où

je trouve des prophéties accomplies et une infinité de miracles si bien attestés qu'on n'en peut raisonnablement douter ; et c'est ce que je ne trouve point dans les autres.

ix. La seule religion contraire à la nature en l'état qu'elle est, qui combat tous nos plaisirs, et qui paroît d'abord contraire au sens commun, est la seule qui ait toujours été.

x. Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la Religion ; les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne ; et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

¹ Sur ce fondement, les impies prennent lieu de blasphémer la religion chrétienne, parce qu'ils la connoissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, puissant et éternel ; ce qui est proprement le déisme, presque aussi éloigné de la re-

X. P-R. ch. 2, n. 14, pp. 25, 26.

C. art. 9, § 2, n. 8, p. 266.

B. part. 2, art. 4, n. 10, pp. 215, 216.

—¹ P-R. ch. 2, n. 14, pp. 26 — 28.

B. part. 2, art. 4, n. 10, pp. 216, 217.

ligion chrétienne, que l'athéisme qui y est tout-à-fait contraire. Et de-là ils concluent que cette religion n'est pas véritable; parce que, si elle l'étoit, il faudroit que Dieu se manifestât aux hommes par des preuves si sensibles qu'il fût impossible que personne le méconnût.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le déisme; ils n'en concluront rien contre la religion chrétienne, qui reconnoît que, depuis le péché, Dieu ne se montre point aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourroit faire; et qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui unissant en lui les deux natures, divine et humaine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc aux hommes ces deux vérités, et qu'il y a un Dieu dont ils sont capables, et qu'il y a une corruption dans la Nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connoître l'un et l'autre de ces points; et il est également dangereux à l'homme de connoître Dieu sans connoître sa misère, et de connoître sa misère sans connoître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connoissances fait, ou l'orgueil des philosophes qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées qui connoissent leur misère sans Rédempteur.

Et ainsi comme il est également de la nécessité de l'homme de connoître ces deux points, il est

aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connoître. La religion chrétienne le fait ; c'est en cela qu'elle consiste.

Qu'on examine l'ordre du monde sur cela , et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette religion.

XI. Si l'on ne se connoît plein d'orgueil, d'ambition, de concupiscence, de foiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le reconnoissant on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable ? Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une religion qui connoît si bien les défauts de l'homme ; et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables ?

XII. Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement ; qu'une religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins, qu'aucuns

XI. P-R. ch. 2, n. 15, p. 28.

C. art. 9, § 2, n. 9, p. 266.

B. part. 2, art. 4, n. 11, p. 217.

XII. P-R. ch. 2, n. 16, pp. 28 — 33.

C. art. 9, § 3, n. 25, pp. 285 — 290.

B. part. 2, art. 4, n. 12, pp. 218 — 221.

tourments n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser; et que tout cela se soit fait, non-seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humilité d'une ame chrétienne. Les philosophes païens se sont quelquefois relevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée, et par des sentiments qui avoient quelque conformité avec ceux du Christianisme. Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les Chrétiens appellent humilité, et ils l'auroient même crue incompatible avec les autres dont ils faisoient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avoient paru jusque-là si opposées, et qui ait appris aux hommes que, bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts.

Que l'on considère les merveilles de l'Écriture-Sainte qui sont infinies, la grandeur et la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, et la simplicité admirable de son style qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, et qui porte un caractère de vérité, qu'on ne sauroit désavouer.

Que l'on considère la personne de JÉSUS-CHRIST en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avoit donné des marques dès son enfance devant les Docteurs de

la loi : et cependant au lieu de s'appliquer à cultiver ces talents par l'étude et la fréquentation des savants, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains, et dans une retraite entière du monde ; et pendant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie et choisit pour ses Apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit ; et il s'attire pour ennemis ceux qui passaient pour les plus savants et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces Apôtres choisis par JÉSUS-CHRIST, ces gens sans lettres, sans étude, et qui se trouvent tout d'un coup assez savants pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes qui se sont succédé les uns aux autres pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit en tant de manières différentes jusques aux moindres circonstances de la vie de JÉSUS-CHRIST, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des Apôtres, de la prédication de l'Évangile, de la conversion des nations, et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne et l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement

à la personne de JÉSUS-CHRIST, qu'il est impossible de ne le pas reconnoître, à moins de se vouloir aveugler soi-même.

Que l'on considère l'état du peuple juif, et devant et après la venue de JÉSUS-CHRIST, son état florissant avant la venue du Sauveur, et son état plein de misères depuis qu'ils l'ont rejeté : car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de Religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les Saints de l'Ancien Testament qui ont vécu dans l'attente de JÉSUS-CHRIST avant sa venue ; soit dans ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en lui depuis sa venue : au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison de tout jusques aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge après tout cela s'il est possible de douter que la religion chrétienne ne soit la seule véritable ; et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

PENSÉES

SUR LA RELIGION.

DEUXIÈME PARTIE.

DOCTRINE ET MORALE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE IX.

DE L'ÉGLISE. SOURCE DES HÉRÉSIES.

1. Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

¹ L'histoire de l'Église doit proprement être appelée *l'histoire de la vérité*.

I. P-R. ch. 28, n. 52, p. 256.

B. part. 2, art. 17, n. 41, p. 355.

—¹ P-R. ch. 28, n. 54, p. 257.

B. part. 2, art. 17, n. 41, p. 355.

II. Quand saint Pierre et les Apôtres (*Act. 15*), délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissoit d'agir contre la loi de Dieu, ils ne consultent point les prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loi; ils savoient que la fin de la loi n'étoit que le Saint-Esprit; et qu'ainsi, puisqu'on l'avoit bien sans circoncision, elle n'étoit pas nécessaire.

III. Les Juifs qui ont été appelés à dompter les nations et les rois, ont été esclaves du péché; et les Chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres.

IV. Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques; l'amour de Dieu et celui du prochain.

V. Dieu ne regarde que l'intérieur: l'Église ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une église

II. P-R. ch. 28, n. 12, pp. 235, 236.

B. part. 2, art. 17, n. 16, p. 339.

III. P-R. ch. 28, n. 70, pp. 263, 264.

B. part. 2, art. 17, n. 54, p. 360.

IV. P-R. ch. 28, n. 13, p. 236.

B. part. 2, art. 17, n. 17, p. 339.

V. B. part. 2, art. 17, n. 73, p. 370.

pure au-dedans, qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle, l'impiété extérieure des sages superbes et des Pharisiens : et l'Église fera une assemblée d'hommes, dont les mœurs extérieures soient si pures qu'elles confondent les mœurs des Païens. S'il y a des hypocrites si bien déguisés qu'elle n'en connoisse pas le venin, elle les souffre ; car encore qu'ils ne soient pas reçus de Dieu qu'ils ne peuvent tromper, ils le sont des hommes qu'ils trompent. Ainsi elle n'est pas déshonorée par leur conduite qui paroît sainte.

VI. Unité, multitude. En considérant l'Église comme unité, le Pape en est le chef, comme tout. En la considérant comme multitude, le Pape n'en est qu'une partie.

La multitude qui ne se réduit pas à l'unité, est confusion. L'unité qui n'est pas multitude, est tyrannie.

VII. On aime la sûreté. On aime que le Pape soit infallible en la foi, et que les docteurs graves le soient dans les mœurs, afin d'avoir son assurance.

VIII. Dieu ne fait point de miracles dans la

VI. Desm. p. 328.

B. supplém. n. 23, p. 539.

VII. Desm. p. 319.

B. supplém. n. 14, p. 537.

VIII. Desm. p. 330.

B. supplém. n. 24, p. 539.

conduite ordinaire de son Église. C'en seroit un étrange, si l'infailibilité étoit dans un ; mais d'être dans la multitude, cela paroît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses ouvrages (1).

IX. Il ne faut pas juger de ce qu'est le Pape ; par quelques paroles des Pères, comme disoient les Grecs dans un concile, (règle importante!) mais par les actions de l'Église et des Pères, et par les canons.

X. Le Pape est le premier. Quel autre est connu de tous ? Quel autre est reconnu de tous ayant pouvoir d'influer par tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche qui influe par-tout ?

XI. La manière dont l'Église a subsisté, est que la vérité a été sans contestation ; ou si elle a été con-

IX. Desm. p. 319.

B. supplém. n. 15, p. 537.

X. Desm. p. 319.

B. supplém. n. 16, p. 537.

XI. B. part. 2, art. 16, n. 10, p. 329.

(1) Comme la conduite de Dieu est cachée, mais agissante, dans l'ordre général de la nature ; ainsi nous concevons que l'Esprit de Dieu dirige invisiblement le corps universel de l'Église qui n'est pas moins son ouvrage que le monde matériel ; et Dieu conduit l'Église en lui communiquant sa propre infailibilité. Telle est, ce semble, la pensée de l'auteur,

testée, il y a eu le Pape, et sinon il y a eu l'Église.

XII. Toutes les religions et toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls Chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que JÉSUS-CHRIST a laissées aux anciens pour nous être transmises. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les prophètes faisoient autrefois aux Juifs : *Allez au milieu de l'Eglise ; informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ses sentiers.* Ils répondent comme les Juifs : *Nous n'y marcherons pas ; nous voulons suivre les pensées de notre cœur, et être comme les autres peuples.*

XIII. L'Église a trois sortes d'ennemis : les Juifs, qui n'ont jamais été de son corps ; les hérétiques, qui s'en sont retirés ; et les mauvais Chrétiens, qui la déchirent au dedans.

XIV. La piété est différente de la superstition.

XII. P-R. ch. 28 ; n. 67, pp. 262, 263.

B. part. 2, art. 17, n. 51, pp. 359, 360.

XIII. Desm. p. 328.

B. part. 2, art. 16, n. 9, pp. 323, 324.

XIV. P-R. ch. 5, n. 5, p. 51.

B. part. 2, art. 6, n. 3, p. 235.

Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent, que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission.

XV. Deux erreurs : 1° Prendre tout littéralement. 2° Prendre tout spirituellement.

XVI. Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous, et hérésie à ne le pas expliquer quelquefois de tous. *Bibite ex hoc omnes* : les Huguenots, hérétiques, en l'expliquant de tous. *In quo omnes peccaverunt* : les Huguenots, hérétiques, en exceptant les enfants des fidèles. Il faut donc suivre les Pères et la tradition, pour savoir quand, puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre.

XVII. Il y en a plusieurs qui errent d'autant plus dangereusement, qu'ils prennent une vérité pour le principe de leur erreur. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté ; mais de suivre une vérité à l'exclusion d'une autre.

Il y a un grand nombre de vérités, et de foi, et de morale, qui semblent répugnantes et con-

XV. Desm. p. 327.

XVI. Desm. pp. 319, 320.

B. supplém. n. 17, pp. 537, 538.

XVII. P.-R. ch. 28, nn. 3 — 7, pp. 231 — 234.

B. part. 2, art. 17, n. 13, pp. 335 — 338.

traires, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités. Et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques, est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire il arrive que ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une et ils excluent l'autre.

Les Nestoriens vouloient qu'il y eût deux personnes en JÉSUS-CHRIST, parce qu'il y a deux natures; et les Eutychiens, au contraire, qu'il n'y eût qu'une nature, parce qu'il n'y a qu'une personne. Les Catholiques sont orthodoxes, parce qu'ils joignent ensemble les deux vérités de deux natures et d'une seule personne.

Nous croyons que la substance du pain étant changée en celle du corps de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, il est présent réellement au Saint-Sacrement. Voilà une des vérités. Une autre est, que ce sacrement est aussi une figure de la croix et de la gloire, et une commémoration des deux. Voilà la foi catholique, qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui ne concevant pas que ce sacrement contient tout ensemble, et la présence de JÉSUS-CHRIST et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités, sans exclure l'autre.

Par cette raison, ils s'attachent à ce point, que ce sacrement est figuratif; et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; et de-là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin, ils nient la présence réelle; et en cela ils sont hérétiques.

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies, est d'instruire de toutes les vérités; et le plus sûr moyen de les réfuter, est de les déclarer toutes.

La grâce sera toujours dans le monde, et aussi la nature. Il y aura toujours des Pélagiens, et toujours des Catholiques; parce que la première naissance fait les uns, et la seconde naissance fait les autres.

C'est l'Église qui mérite avec JÉSUS-CHRIST, qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable religion; et ce sont ensuite ces personnes converties, qui secourent la mère qui les a délivrées.

Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre, n'est plus du corps et n'appartient plus à JÉSUS-CHRIST. Toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le Pape.

CHAPITRE X.

DES MIRACLES. CE QUI DISTINGUE LES VRAIS DES FAUX.

I. Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps et l'enfantement de la Vierge, que la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire? Et si on n'avoit jamais su ce que c'est que génération, trouveroit-on plus étrange qu'un enfant vînt d'une fille seule, que d'un homme et d'une femme?

II. Que je hais ces *sottises*, de ne pas croire l'Eucharistie! Et si l'Évangile est vrai, si JÉSUS-CHRIST est Dieu, quelle difficulté y a-t-il à cela?

III. Incrédules, les plus crédules. Ils croient les miracles de Vespasien pour ne pas croire ceux de Moïse.

IV. Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais mi-

I. P-R. ch. 28, n. 28, p. 241.

B. part. 2, art. 17, n. 22, p. 343.

II. Desm. p. 309.

III. Desm. p. 309.

B. 2^e supplém. p. 547.

IV. P-R. ch. 27, n. 15, p. 224.

B. part. 2, art. 16, n. 7, pp. 317, 318.

racles, c'est le défaut de charité : *Vous ne croyez pas*, dit JÉSUS-CHRIST parlant aux Juifs, *parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* (Joan. 10, 26.) Ce qui fait croire les faux, c'est le défaut de charité : *Eò quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideò mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio.* (II Thess. 2, 10.) (1)

v. Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne seroit pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourroient donner; et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se

V. P-R. ch. 27, n. 16, pp. 224 — 226.

C. art. 9, § 3, n. 22, pp. 282 — 284.

B. part. 2, art. 16, n. 7, pp. 318, 319.

(1) Cette pensée et les suivantes (V-XIV) *sur les miracles*, n'entroient point dans le plan du Traité de Pascal. Elles ont été composées pour servir à une discussion théologique qui occupoit alors les esprits, et recueillies religieusement par les amis de l'auteur qui les ont comprises dans son ouvrage posthume.

fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vançoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paroît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, etc., que parce qu'il y en a de vrais; ni de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avoit jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, et encore plus que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très-grandes choses véritables, et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles puisqu'il y en a de faux; il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles puisqu'il y en a tant de faux; et qu'il n'y en a de faux, que par

cette raison qu'il y en a de vrais; et qu'il n'y a de même de fausses religions, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme se trouvant plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés.

I De ce que la religion chrétienne n'est pas unique, ce n'est pas une raison de croire qu'elle n'est pas la véritable. Au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est.

VI. Il faut juger de la doctrine par les miracles; il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles; et les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vrai; mais cela ne se contredit pas.

VII. Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de la vérité; et il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. Il faut une marque pour les connoître; autrement ils seroient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondements. Il faut donc que la règle qu'on nous donne soit telle qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

V¹ Desm. p. 330.

B. supplém. n. 25, p. 539.

VI—X. P-R. ch. 27, nn. 1—11, pp. 213—222.

B. part. 2, art. 16, nn. 1—5, pp. 309—316.

S'il n'y avoit point de miracles joints à la fausseté, il y auroit certitude. S'il n'y avoit point de règle pour les discerner, les miracles seroient inutiles, et il n'y auroit pas de raison de croire.

Moïse en a donné une, qui est lorsque le miracle mène à l'idolâtrie (*Deut.* 13, 1, 2, 3); et JÉSUS-CHRIST une : *Celui, dit-il, qui fait des miracles en mon nom, ne peut à l'heure même mal parler de moi.* (*Marc,* 9, 38.) D'où il s'ensuit que quiconque se déclare ouvertement contre JÉSUS-CHRIST, ne peut faire de miracles en son nom. Ainsi, s'il en fait, ce n'est point au nom de JÉSUS-CHRIST, et il ne doit point être écouté. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. Dans l'Ancien Testament, quand on vous détournera de Dieu; dans le Nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut, ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire; il faut voir si celui qui le fait nie un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST et l'Eglise.

VIII. Toute religion est fausse, qui, dans sa foi, n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui, dans sa morale, n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

Toute religion qui ne reconnoît pas maintenant JÉSUS-CHRIST, est notoirement fausse, et les miracles ne lui peuvent de rien servir.

Les Juifs avoient une doctrine de Dieu, comme nous en avons une de JÉSUS-CHRIST, et confirmée par miracles; et défense de croire à tous faiseurs de miracles qui leur enseigneroient une doctrine contraire; et de plus, ordre de recourir aux Grands-Prêtres, et de s'en tenir à eux. Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, il semble qu'ils les avoient à l'égard de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres.

Cependant il est certain qu'ils étoient très-coupables de refuser de les croire à cause de leurs miracles, puisque JÉSUS-CHRIST dit qu'ils n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent point vu ses miracles : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.* (Joan. 15, 24.) *Si je n'avois fait parmi eux des œuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auroient point de péché.*

Il s'ensuit donc qu'il jugeoit que ses miracles étoient des preuves certaines de ce qu'il enseignoit, et que les Juifs avoient obligation de le croire. Et en effet, c'est particulièrement les miracles qui rendoient les Juifs coupables dans leur incrédulité. Car les preuves qu'on eût pu tirer de l'Écriture, pendant la vie de JÉSUS-CHRIST, n'auroient pas été démonstratives. On y voit, par exemple, que Moïse a dit qu'un prophète viendrait; mais cela n'auroit pas prouvé que JÉSUS-CHRIST fût ce prophète; et c'étoit toute la question. Ces passages faisoient voir qu'il pouvoit être le Messie; et cela,

avec ses miracles, devoit déterminer à croire qu'il l'étoit effectivement.

IX. Les prophéties seules ne pouvoient pas prouver JÉSUS-CHRIST pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs. Donc les miracles suffisent, quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire; et on y doit croire.

JÉSUS-CHRIST a prouvé qu'il étoit le Messie, en vérifiant plutôt sa doctrine et sa mission par ses miracles que par l'Écriture et par les prophéties.

C'est par les miracles que Nicodème reconnoît que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia à Deo venisti magister; nemo enim potest haec signa facere quae tu facis, nisi fuerit Deus cum eo.* (Joan. 3, 2.) Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

Ainsi, quand même la doctrine seroit suspecte, comme celle de JÉSUS-CHRIST pouvoit l'être à Nicodème, à cause qu'elle sembloit détruire les traditions des Pharisiens; s'il y a des miracles clairs et évidents du même côté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il y pourroit avoir de difficulté de la part de la doctrine : ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. *Accusez-moi*, dit Dieu dans Isaïe. (Is. 1, 18.) Et en un autre endroit : *Qu'ai-je dû faire*

à ma vigne que je ne lui aie fait ? (Ibid. 5, 4.)

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur. Or, ils seroient induits en erreur, si les faiseurs de miracles annoncoient une fausse doctrine qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avoit déjà averti de ne les pas croire. Ainsi, s'il y avoit division dans l'Eglise, et que les Ariens, par exemple, qui se disoient fondés sur l'Ecriture comme les Catholiques, eussent fait des miracles, et non les Catholiques, on eût été induit en erreur. Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu, n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée; aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les montagnes, guérit les maladies, mérite d'être cru; et on est impie, si on ne s'y rend : à moins qu'il ne soit démenti par quelque autre, qui fasse encore de plus grands miracles.

Mais n'est-il pas dit que Dieu nous tente ? Et ainsi ne nous peut-il pas tenter par des miracles qui semblent porter à la fausseté ?

Il y a bien de la différence entre tenter et induire en erreur. Dieu tente; mais il n'induit point en erreur. Tenter, c'est procurer les occasions qui n'imposent point de nécessité. Induire en erreur,

c'est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté. C'est ce que Dieu ne peut faire, et ce qu'il feroit néanmoins, s'il permettoit que dans une question obscure il se fit des miracles du côté de la fausseté.

On doit conclure de-là, qu'il est impossible qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, et n'en faisant paroître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Église, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile : cela ne se peut. Et encore moins, que Dieu, qui connoît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'une personne de cette sorte.

x. Il y a bien de la différence entre n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et le dire ; ou n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et feindre d'en être. Les premiers pourroient peut-être faire des miracles, non les autres ; car il est clair des uns, qu'ils font contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs.

Les miracles discernent donc aux choses douteuses, entre les peuples, Juif et Païen ; Juif et Chrétien ; Catholique, Hérétique ; calomniés, calomniateurs ; entre les trois croix.

C'est ce que l'on a vu dans tous les combats de la vérité contre l'erreur, d'Abel contre Caïn, de Moïse contre les magiciens de Pharaon, d'Elie contre les faux prophètes, de JÉSUS-CHRIST contre les Pharisiens, de saint Paul contre Barjésu, des

Apôtres contre les Exorcistes, des Chrétiens contre les Infidèles, des Catholiques contre les Hérétiques. Et c'est ce qui se verra aussi dans le combat d'Elie et Enoch contre l'Antechrist. Toujours le vrai prévaut en miracles.

Enfin, jamais en la contention du vrai Dieu, ou de la vérité de la Religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grand du côté de la vérité.

Par cette règle, il est clair que les Juifs étoient obligés de croire JÉSUS-CHRIST. JÉSUS-CHRIST leur étoit suspect : mais ses miracles étoient infiniment plus clairs que les soupçons que l'on avoit contre lui. Il le falloit donc croire.

Du temps de JÉSUS-CHRIST, les uns croyoient en lui ; les autres n'y croyoient pas, à cause des prophéties qui disoient que le Messie devoit naître en Bethléem, au lieu qu'on croyoit que JÉSUS-CHRIST étoit né dans Nazareth. Mais ils devoient mieux prendre garde s'il n'étoit pas né en Bethléem. Car ses miracles étant convaincans, ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture, et cette obscurité ne les excusoient pas, mais les aveugloient.

JÉSUS-CHRIST guérit l'aveugle-né, et fit quantité de miracles au jour du sabbat. Par où il aveugloit les Pharisiens, qui disoient qu'il falloit juger des miracles par la doctrine.

Mais par la même règle qu'on devoit croire JÉSUS-CHRIST, on ne devra point croire l'Antechrist.

JÉSUS-CHRIST ne parloit, ni contre Dieu, ni contre Moïse. L'Antechrist et les faux prophètes, prédits par l'un et l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu et contre JÉSUS-CHRIST. Qui seroit ennemi couvert, Dieu ne permettroit pas qu'il fit des miracles ouvertement.

Moïse a prédit JÉSUS-CHRIST, et ordonné de le suivre. JÉSUS-CHRIST a prédit l'Antechrist, et défendu de le suivre.

¹ Il étoit impossible qu'au temps de Moïse on réservât sa créance à l'Antechrist, qui leur étoit inconnu. Mais il est bien aisé au temps de l'Antechrist de croire en JÉSUS-CHRIST déjà connu.

² Les miracles de JÉSUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antechrist; mais les miracles de l'Antechrist sont prédits par JÉSUS-CHRIST. Et ainsi, si JÉSUS-CHRIST n'étoit pas le Messie, il auroit bien induit en erreur; mais on n'y sauroit être induit avec raison par les miracles de l'Antechrist. Et c'est pourquoi les miracles de l'Antechrist ne nuisent point à ceux de JÉSUS-CHRIST. En effet, quand JÉSUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antechrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles?

Il n'y a nulle raison de croire à l'Antechrist, qui ne soit à croire en JÉSUS-CHRIST. Mais il y en a à croire en JÉSUS-CHRIST, qui ne sont point à croire à l'Antechrist.

X¹ B. part. 2, art. 16, n. 10, p. 325.

— ² P-R. ch. 27, un. 12, 13, pp. 222, 223.

B. part. 2, art. 16, n. 5, p. 316.

XI. Il avoit été dit aux Juifs aussi bien qu'aux Chrétiens, qu'ils ne crussent pas toujours les prophètes. Mais néanmoins les Pharisiens et les Scribes font grand état des miracles de JÉSUS-CHRIST, et essaient de montrer qu'ils sont faux, on faits par le diable : étant nécessités d'être convaincus, s'ils reconnoissoient qu'ils fussent de Dieu.

¹ Si le diable favorisoit la doctrine qui le détruit, il seroit divisé, *omne regnum divisum*, etc. Car JÉSUS-CHRIST agissoit contre le diable, et détruisoit son empire sur les cœurs (dont l'exorcisme est la figure), pour établir le royaume de Dieu. Et ainsi il ajoute : *In digito Dei*, etc., *regnum Dei ad vos*, etc. (*Luc. 11, 17, 20.*)

² Quand les (1) schismatiques feroient des miracles, ils n'induiroient point à erreur. Et ainsi il n'est pas certain qu'ils n'en puissent faire. Le schisme est visible; le miracle est visible. Mais le schisme est plus marqué d'erreur que le miracle n'est marqué de vérité. Donc le miracle d'un schismatique ne peut induire à l'erreur. Mais hors le schisme, l'erreur n'est pas si visible que le miracle est visible. Donc le miracle induiroit à l'erreur.

XI. B. part. 2, art. 16, n. 10, p. 327.

—¹ B. part. 2, art. 16, n. 10, p. 325.

—² B. part. 2, art. 16, n. 10, pp. 325, 326.

(1) Pascal veut parler d'un schisme ouvert et reconnu de part et d'autre, tel, par exemple, que celui des Donatistes, des Calvinistes, etc.

Ainsi un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre ; car le schisme qui est plus visible que le miracle, marque visiblement leur erreur. Mais quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne.

Il en est de même des hérétiques. Les miracles leur seroient inutiles ; car l'Église, autorisée par les miracles qui ont préoccupé la créance, nous dit qu'ils n'ont pas la vraie foi. Il n'y a pas de doute qu'ils ne l'ont pas, puisque les premiers miracles de l'Église excluent la foi des leurs, quand ils en auroient. Il y auroit ainsi miracles contre miracles, mais premiers et plus grands du côté de l'Église ; ainsi il faudroit toujours la croire contre les miracles.

XII. Les miracles ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Église jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

C'est pourquoi Dieu, afin de conserver cette preuve à son Église, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits. Et par l'un et l'autre, il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, et nous y a élevés nous-mêmes.

Il en arrivera de même à l'avenir : ou Dieu ne permettra pas de faux miracles, ou il en procurera de plus grands. Car les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pensât point quand ils seroient contre lui, tout clair qu'il

XII. P-R. ch. 27, n. 14, pp. 223, 224.

B. part. 2, art. 16, n. 6, pp. 316, 317.

soit qu'il y a un Dieu ; sans quoi ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi, tant s'en faut que ces passages du XIII^e chap. du Deutéronome, qui portent qu'il ne faut point croire ni écouter ceux qui feront des miracles et qui détourneront du service de Dieu ; et celui de saint Marc : *Il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, qui feront des prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il étoit possible, les élus même* (Marc, 13, 22) ; et quelques autres semblables, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force.

XIII. Il est dit : Croyez à l'Église ; mais il n'est pas dit : Croyez aux miracles ; à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avoit besoin de précepte, non pas l'autre.

Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paroître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions ; puisqu'il ne sort du secret de la Nature qui le couvre, que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur, que nous le connoissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite à le croire ; et s'il ne se découvroit jamais, il y auroit peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre

XIII. P-R. ch. 27, nn. 17, 18, pp. 226 — 230.

B. part. 2, art. 16, n. 8, pp. 319 — 322.

rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la Nature, qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il étoit bien plus reconnoissable quand il étoit invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses Apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, savoir, sous les espèces de l'Eucharistie. C'est ce Sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse *une manne cachée* (Apoc. 2, 17); et je crois qu'Isaïe le voyoit en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie : *Véritablement vous êtes un Dieu caché.* (Is. 45, 15.) C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la Nature, qui couvre Dieu, a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit St. Paul (Rom. 1, 20), ont reconnu un Dieu invisible par la Nature visible. Beaucoup de Chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, et adorent JÉSUS-CHRIST Dieu et homme. Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusques à le reconnoître sous les espèces du pain et du vin.

On peut ajouter à ces considérations, le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique; et les Juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, et ne songent pas à le chercher: de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la Nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur: et comme les Juifs, voyant un homme parfait en JÉSUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature: *Nous n'avons point pensé que ce fût lui*, dit encore Isaïe (*Is. 53, 3*); et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystère; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnoître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnoître et servir en tout; et rendons-lui des grâces infinies de ce que s'étant caché en toutes choses pour tant d'autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

XIV. Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs, par celui qu'il exerce sur les corps.

CHAPITRE XI.

VIE INTÉRIEURE DU CHRÉTIEN.

I. La dignité de l'homme consistoit, dans son innocence, à dominer sur les créatures et à en user; mais aujourd'hui elle consiste à s'en séparer et à s'y assujettir.

II. Il y a cela de commun entre la vie ordinaire des hommes et celle des Saints, qu'ils aspirent tous à la félicité; et ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Les uns et les autres appellent leurs ennemis, ceux qui les empêchent d'y arriver.

Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non pas par la nôtre propre qui est toujours pleine de malice et d'erreur.

III. Si c'est un aveuglement qui n'est pas naturel, de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est

I. P-R. ch. 28, n. 2, p. 231.

B. part. 2, art. 17, n. 12, p. 335.

II. P-R. ch. 28, nn. 9, 10, pp. 234, 235.

B. part. 2, art. 17, n. 14, p. 338.

III. P-R. ch. 9, n. 9, p. 76.

B. part. 2, art. 17, n. 68, p. 366.

un encore bien plus terrible, de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes presque sont dans l'un ou dans l'autre de ces deux aveuglements.

' Quand nous voulons penser à Dieu, combien sentons-nous de choses qui nous en détournent, et qui nous tentent de penser ailleurs ! Tout cela est mauvais, et même né avec nous.

IV. JÉSUS-CHRIST a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnoître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau ; et en effet le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Car ces nouveautés, qui ne peuvent déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, sont différentes des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant ; au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus, qu'il dure davantage. L'homme extérieur se détruit, dit saint Paul (*II Cor. 4, 16*), et l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour ; et il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce cantique nouveau dont parle David dans ses psaumes, c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

III^e P-R. ch. 9, art. 4, p. 74.

B. part. 2, art. 17, n. 66, p. 364.

IV. P-R. ch. 23, n. 11, p. 235.

B. part. 2, art. 17, n. 15, pp. 338, 339.

v. Dans le treizième chapitre de saint Marc, JÉSUS-CHRIST fait un grand discours à ses Apôtres sur son dernier avènement; et comme tout ce qui arrive à l'Eglise arrive aussi à chaque Chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui, en se convertissant, détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier qui sera détruit pour faire place à de nouveaux ciens et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture. La prédiction qui y est contenue de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme. Et ces effroyables guerres, civiles et domestiques, représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint, etc.

vi. Les figures de l'Évangile pour l'état de l'ame malade, sont des corps malades; mais parce qu'un corps ne peut être assez malade pour bien exprimer l'état de l'ame, il en a fallu plusieurs. Ainsi il y a le sourd, le muet, l'avengle, le paralytique, Lazare mort, le possédé: tout cela ensemble est dans l'ame malade.

V. P.-R. ch. 28, n. 38, pp. 250, 251.

B. part. 2, art. 17, n. 31, pp. 350, 351.

VI. Desm. p. 305.

VII. Il faut tâcher de ne s'affliger de rien , et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir, et qu'on pêche en ne le faisant pas. Car enfin la raison pour laquelle les péchés sont péchés, est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. Et ainsi l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connoissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce seroit un péché de ne s'y pas accommoder.

VIII. Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes. Mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement rapportées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit; mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendit plus loin que le

VII. P-R. ch. 28, n. 33, pp. 244, 245.

B. part. 2, art. 17, n. 26, p. 346.

VIII. P-R. ch. 28, n. 36, pp. 249, 250.

B. part. 2, art. 17, n. 29, pp. 349, 350.

jour où nous sommes. Ce sont les bornes qu'il nous fait garder, et pour notre salut, et pour notre propre repos.

ix. Ce ne sont ni les austérités du corps, ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier : peines et plaisirs. Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne vie, trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. Cela doit consoler ceux qui en sentent ; puisqu'étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et les faisant repentir de leur premier choix les rend *des pénitents du diable*, selon la parole de Tertullien ; de même on ne quitteroit jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de JÉSUS-CHRIST, si on ne trouvoit plus

IX. P.-R. ch. 28, n. 35, pp. 246 — 249.

B. part. 2, art. 17, n. 28, pp. 347 — 349.

de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, *il ne faut pas croire que la vie des Chrétiens soit une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours, dit saint Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours.* C'est la joie d'avoir trouvé Dieu, qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé, et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joie, selon JÉSUS-CHRIST, qu'elle lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde ont leur tristesse; mais ils n'ont point cette joie que le monde ne peut donner ni ôter, dit JÉSUS-CHRIST même. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse; et les Chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette crainte, qui conserve et modère notre joie; et, selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance, dit l'Écriture (*Eccl. 11, 27*), jusqu'à ce que la promesse que JÉSUS-CHRIST nous a faite de rendre sa joie pleine en nous soit accomplie. Ne nous

laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions, qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante, qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient. S'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, et non pas de la vertu; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Otons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes; et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

x. Il est vrai qu'il y a de la peine en s'exerçant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposent pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposât pas à la pureté de Dieu, il n'y auroit en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice qui nous est naturel résiste à la grâce surnaturelle. Notre cœur se sent déchiré entre ces efforts contraires. Mais il seroit bien injuste d'imputer cette violence à

X. Desm. pp. 320, 321.

B. part. 2, art. 17, n. 72; pp. 369, 370.

Dieu qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs, et qui doit aimer, dans la peine qu'il souffre, la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impétueuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie, est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter. *Je suis venu apporter la guerre*, dit-il; et pour instruire de cette guerre, *je suis venu apporter le fer et le feu.* (Math. 10, 34.) (Luc. 12, 49.) Avant lui, le monde vivoit dans une fausse paix.

XI. On ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien, quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin. Mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend et endure toute la violence; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit, que depuis la venue de Jean-Baptiste, c'est-à-dire depuis son avènement dans chaque fidèle, le royaume de Dieu souffre violence, et que les violents le ravissent. (*Matth.* 11; 12.) Avant que l'on soit touché, on n'a que le

XI. P-R. ch. 23, n. 32, pp. 243, 244.

B. part. 2, art. 17, n. 25, pp. 344, 345.

poinds de sa concupiscence qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit saint Léon, avec celui sans lequel nous ne pouvons rien. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie ; car il n'y a point ici de paix. JÉSUS-CHRIST est venu apporter le couteau, et non pas la paix. (*Matth. 10, 34.*) Mais néanmoins il faut avouer que, comme l'Écriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu (*I Cor. 3, 19*), aussi on peut dire que cette guerre, qui paroît dure aux hommes, est une paix devant Dieu ; car c'est cette paix que JÉSUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit ; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de celui qui a souffert pour nous et la vie et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous n'en pouvons ni demander, ni imaginer, comme dit saint Paul. (*Eph. 3, 20.*)

XII. Le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paroisse visiblement dans la résurrection ; et c'est ce qui rend les reliques des Saints si dignes de vénération. Car Dieu

XII. P-R. ch. 28, n. 39, p. 251.

B. part. 2, art. 17; n. 32, p. 351.

n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulchre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu à cause que le péché n'y est plus : au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine; car les fruits du péché n'y sont pas toujours. Et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine; et c'est ce qui la rend souhaitable.

XIII. Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert en lui deux qualités pour les guérir : sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil; et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse, en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : *La miséricorde de Dieu invite à pénitence* (Rom. 2, 4); et cet autre des Ninivites : *Faisons pénitence pour voir s'il n'auroit point pitié de nous*. (Jon. 3, 9.) Ainsi tant s'en faut que la miséricorde de Dieu autorise le relâchement, qu'il n'y a rien, au contraire, qui le combatte davantage;

XIII. P.-R. ch. 28, n. 53, pp. 256, 257.

B. part. 2, art. 17, n. 42, p. 355.

et qu'au lieu de dire : S'il n'y avoit point en Dieu de miséricorde, il faudroit faire toute sorte d'efforts pour accomplir ses préceptes; il faut dire au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour les accomplir.

xiv. Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *Libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi.* (I Joan. 2, 16.) Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent! Heureux ceux qui étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobilement affermis; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, dont ils ne se relèvent jamais avant la lumière, mais après s'y être reposés en paix; tendent la main à celui qui les doit relever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Jérusalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil; et qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes les choses périssables, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Jérusalem céleste, après laquelle ils soupirent sans cesse dans la longueur de leur exil!

XIV. P R. ch. 28, n. 55, pp. 257, 258.

B. part. 2, art. 17, n. 43, pp. 355, 356.

XV. Les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage, par les commencements qui en paroissent dans les personnes de piété, j'entre dans une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Il me paroît que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté, jugeront le monde avec JÉSUS-CHRIST, selon la promesse qu'il en a faite. Mais quand je viens à penser que ces personnes peuvent tomber et être au contraire au nombre malheureux des jugés; et qu'il y en aura tant qui tomberont de leur gloire, et qui laisseront prendre à d'autres, par leur négligence, la couronne que Dieu leur avoit offerte : je ne puis souffrir cette pensée; et l'effroi que j'aurois de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginés, avec tant de raison, dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les foibles créatures qu'il s'est acquises, et lui dire avec saint Paul : Seigneur, achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé. Saint Paul se considéroit souvent en ces deux états; et c'est ce qui lui fait dire ailleurs : *Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude;*

de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même. (I Cor. 9, 27.)

XVI. Le moindre mouvement importe à toute la nature ; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce la moindre action importée pour ses suites à tout. Donc tout est important.

XVII. Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur ; et ils croient être convertis, dès qu'ils pensent à se convertir.

XVIII. Qui l'a jamais compris ! Que d'absurdités !.... Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justes sanctifiés sans la grâce de JÉSUS-CHRIST, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère, un Rédempteur sans certitude.

XIX. La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que JÉSUS-CHRIST, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que pour mettre la figure de la charité, et pour en ôter la réalité qui étoit auparavant ; cela est horrible.

XVI. Desm. p. 321.

B. suppl., n. 18, p. 538.

XVII. P-R. ch. 28, n. 78, p. 266.

B. part. 2, art. 17, n. 62, p. 362.

XVIII. Desm. p. 328.

B. suppl. n. 22, p. 539.

XIX. P-R. ch. 28, n. 57, pp. 258, 259.

B. part. 2, art. 17, n. 45, p. 357.

XX. *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (*I Cor. 6, 17.*) On s'aime, parce qu'on est membre de JÉSUS-CHRIST. On aime JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est le chef du corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre.

XXI. La loi n'a pas détruit la Nature ; mais elle l'a instruite : la grâce n'a pas détruit la loi ; mais elle l'a fait exercer.

XXII. Les Païens disoient du mal d'Israël, et le prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : Vous parlez comme les Païens, qu'il fait sa plus grande force sur ce que les Païens parlent comme lui. (*Ezechiel.*)

XXIII. Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée, il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu en la défendant, lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature : et ainsi il permet de considérer, que comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique ; de

XX. P-R. ch. 29, n. 8, p. 271.

B. part. 2, art. 17, n. 70, p. 363.

XXI. Desm. p. 321.

B. part. 2, art. 17, n. 74, pp. 370, 371.

XXII. P-R. ch. 28, n. 75, pp. 264, 265.

B. part. 2, art. 17, n. 59, p. 361.

XXIII. P-R. ch. 28, n. 34, pp. 245, 246.

B. part. 2, art. 17, n. 27, pp. 346, 347.

même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent la pureté de la religion, quand elle est combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles ; mais qu'ils les trouvent tels : au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles sans sa grâce, et qu'il les rend fidèles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les rois témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux qui demeurent dans le devoir et dans leur obéissance, il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui en sont eux-mêmes infiniment redevables.

XXIV. Nous usons mal, au moins en ce qui me paroît, de l'avantage que Dieu nous offre de souffrir quelque chose pour l'établissement de ses vérités. Car quand ce seroit pour l'établissement de nos vérités, nous n'agirions pas autrement. Nous paroissions ignorer que la même Providence qui a inspiré les lumières aux uns, les refuse aux autres ; et il semble qu'en travaillant à les persuader, nous servions un autre Dieu que celui qui permet que des obstacles s'opposent à leur progrès. Nous croyons rendre service à Dieu, en murmurant contre les empêchements : comme si c'étoit une

autre puissance qui excitât notre piété, et une autre qui donnât vigueur à ceux qui s'y opposent !

C'est ce que fait l'esprit propre. Quand nous voulons, par notre propre mouvement, que quelque chose réussisse, nous nous irritons contre les obstacles, parce que nous sentons dans ces empêchements ce que le motif qui nous fait agir n'y a pas mis, et nous y trouvons des choses que l'esprit propre qui nous fait agir n'y a pas formées.

Mais quand Dieu fait agir véritablement, nous ne sentons jamais rien au-dehors qui ne vienne du même principe qui nous fait agir ; il n'y a point d'opposition au motif qui nous presse. Le même moteur qui nous porte à agir, en porte d'autres à nous résister ; au moins il le permet : de sorte que comme nous n'y trouvons point de différence, et que ce n'est pas notre esprit qui combat les événements étrangers, mais un même esprit qui produit le bien et permet le mal ; cette uniformité ne trouble point la paix de l'ame, et est une des meilleures marques qu'on agit par l'esprit de Dieu : puisqu'il est bien plus certain que Dieu permet le mal, quelque grand qu'il soit, que non pas que Dieu fait le bien en nous (et non pas quelque autre motif secret), quelque grand qu'il nous paroisse. Ainsi pour bien reconnoître si c'est Dieu qui nous fait agir, il vaut bien mieux s'examiner par nos comportements au-dehors, que par nos motifs au-dedans : puis-

que si nous n'examinons que le dedans, quoique nous n'y trouvions que du bien, nous ne pouvons pas nous assurer que ce bien vienne véritablement de Dieu; mais quand nous nous examinons au-dehors, c'est-à-dire, quand nous considérons si nous souffrons les empêchements extérieurs avec patience, cela signifie qu'il y a une uniformité d'esprit entre le moteur qui inspire nos passions, et celui qui permet les résistances à nos passions: et comme il est sans doute que c'est Dieu qui permet les unes, on a droit d'espérer humblement que c'est Dieu qui produit les autres.

Mais quoi! on agit comme si on avoit mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle. Le désir de vaincre est si naturel, que quand il se couvre du désir de faire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre; et on croit rechercher la gloire de Dieu, en cherchant en effet la sienne. Il me semble que la manière dont nous supportons les empêchements, en est la plus sûre marque. Car enfin si nous ne voulons que l'ordre de Dieu, il est sans doute que nous souhaiterons autant le triomphe de sa justice que celui de sa miséricorde; et que quand il n'y aura point de notre négligence, nous serons dans une égalité d'esprit, soit que la vérité soit connue, soit qu'elle soit combattue; puisqu'en l'un la miséricorde de Dieu triomphe, et en l'autre sa justice.

Pater juste, mundus te non cognovit. Le monde ne t'a point connu. Sur quoi saint Augustin dit que c'est un effet de sa justice qu'il ne soit point connu du monde. Prions et travaillons, et réjouissons-nous de tout, comme dit saint Paul.

XXV. Il est de l'essence de Dieu, que sa justice soit infinie aussi bien que sa miséricorde : cependant sa justice et sa sévérité envers les réprouvés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus.

XXVI. Pour faire d'un homme un saint, il faut que ce soit la grâce ; et qui en doute, ne sait ce que c'est qu'un saint et qu'un homme.

XXVII. On ne s'ennuie point de manger et de dormir tous les jours, car la faim renaît et le sommeil. Sans cela on s'en ennuieroit. Aussi sans la faim des choses spirituelles, on s'en ennue. Faim de la justice, béatitude. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.*

XXVIII. Les exemples des morts généreuses des

XXV. P-R. ch. 28, n. 30, p. 266.

B. part. 2, art. 17, n. 63, p. 363.

XXVI. Desm. p. 318.

B. suppl. n. 13, p. 537.

XXVII. Desm. p. 305.

XXVIII. P-R. ch. 28, n. 31, pp. 242, 243.

B. part. 2, art. 17, n. 24, p. 314.

Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère ; car qu'est-ce que tout cela nous apporte ? Mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche ; car ce sont nos membres. Nous avons un lien commun avec eux : leur résolution peut former la nôtre. Il n'est rien de cela aux exemples des Païens : nous n'avons point de liaison à eux ; comme la richesse d'un étranger ne fait pas la nôtre, mais bien celle d'un père ou d'un mari.

XXIX. Ce qui nous trompe, en comparant ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres saints, comme couronnés de gloire. Présentement que le temps a éclairci les choses, cela paroît véritablement ainsi. Mais au temps que l'on persécutoit ce grand saint, c'étoit un homme qui s'appeloit Athanase ; et sainte Thérèse dans le sien étoit une religieuse comme les autres. *Elie étoit un homme comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous*, dit l'apôtre saint Jacques (*Jac. 5, 17*), pour désabuser les Chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des saints, comme disproportionné à notre état : C'étoient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous.

XXIX. P-R. ch. 28, n. 44, p. 253.

P. Jant. 2, art. 17, n. 35, pp. 352, 353.

xxx. Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde, sont les plus difficiles à vivre selon Dieu : et au contraire, rien n'est si difficile selon le monde, que la vie religieuse; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût.

xxxI. Quelle différence entre un soldat et un Chartreux quant à l'obéissance? Car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais : (car les capitaines et les princes même sont toujours esclaves et dépendants); mais il espère toujours l'indépendance, et travaille toujours à y venir; au lieu que le Chartreux fait vœu de n'être jamais indépendant. Ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle que tous deux ont toujours; mais dans l'espérance que l'un a toujours, et que l'autre n'a pas.

xxxII. La bonne crainte vient de la foi; la fausse.

xxx. P-R. ch. 28, n. 48, pp. 254, 255.

B. part. 2, art. 17, n. 37, pp. 353, 354.

xxxI. P-R. ch. 28, n. 62, p. 260.

B. part. 2, art. 17, n. 48, pp. 357, 358.

xxxII. P-R. ch. 28, n. 73, p. 264.

B. part. 2, art. 17, n. 57, p. 361.

crainte vient du doute. La bonne crainte porte à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et qu'on espère au Dieu que l'on croit ; la mauvaise porte au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, et les autres de le trouver.

XXXIII. Un homme me disoit un jour, qu'il avoit grande joie et confiance en sortant de confession : un autre me disoit qu'il étoit en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on en feroit un bon ; et que chacun manquoit en ce qu'il n'avoit pas le sentiment de l'autre.

XXXIV. L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit ; et à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.* (I Cor. 15, 33.) Il faut se tenir en silence, autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu ; et ainsi on se le persuade à soi-même.

XXXV. Tous les grands divertissemens sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point

XXXIII. P-R. ch. 28, n. 51, p. 256.

B. part. 2, art. 17, n. 40, p. 354.

XXXIV. P-R. ch. 28, n. 61, pp. 259, 260.

B. part. 2, art. 17, n. 47, p. 357.

XXXV. B. part. 2, art. 17, n. 75, pp. 371, 372.

qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour : principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car plus il paroît innocent aux ames innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés ; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui éteint la crainte des ames pures, lesquelles s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, l'ame et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions ; ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

xxxvi. Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toutes bornes. Et de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. Mais il y en

a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire aux opinions trop relâchées, et qu'il est ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs licencieuses.

XXXVII. Si j'avois le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serois bien heureux; car je suis merveilleusement persuadé que la pauvreté est un grand moyen pour faire son salut.

XXXVIII. J'ai remarqué une chose, que quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant.

XXXIX. J'aime la pauvreté, parce que JÉSUS-CHRIST l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent moyen d'en assister les misérables. Je garde la fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas le mal, ni le bien, de la plupart des hommes. J'essaie d'être toujours véritable, sincère et fidèle à tous les hommes. J'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement. Soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les

XXXVII. M^{me} Périer, Vie de Pascal.

B. suppl. n. 4, p. 534.

XXXVIII. M^{me} Périer, *ibid.*

B. suppl. n. 5, p. 535.

XXXIX. M^{me} Périer, *ibid.*

B. suppl. n. 6, p. 535.

doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de foiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux, par la force de la grâce à laquelle tout en est dû : n'ayant de moi que la misère et l'horreur.

XL. La maladie est l'état naturel des Chrétiens, parce qu'on est par là, comme on devrait toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les Chrétiens devraient passer la vie ? Et n'est-ce pas un grand bonheur, quand on se trouve par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être, et qu'on n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement et paisiblement ? C'est pourquoi je ne demande autre chose que de prier Dieu qu'il me fasse cette grâce (1).

XL. M^{me} Périer, *ibid.*

B. suppl. n. 7, pp. 535, 536.

(1) Les quatre pensées ci-dessus ont été recueillies des conversations de Pascal dans sa dernière maladie, et conservées par M^{me} Périer, sa sœur. Elles expriment un sentiment ascétique, plutôt qu'une doctrine morale. — Il en est de même de la pensée 13, ch. iv, art. 2, pag. 82.

CHAPITRE XII.

LA MORT CONSIDÉRÉE DANS LA RELIGION (1).

I. Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous la devons chercher en Dieu seul. Et la raison en est, que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidents que nous appelons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'arbitre et la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source, et remonter jusques à l'origine, pour trouver un solide allégement. Que si nous suivons ce précepte, et que nous considérons cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hasard, ni comme une nécessité fatale de la Nature, ni comme le jouet des éléments

I — V. P-R. ch. 30, pp. 292 — 313.

B. part. 2, art. 18, pp. 374 — 390.

(1) Ces pensées ont été extraites d'une lettre écrite par Pascal au sujet de la mort de son père.

et des parties qui composent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice du hasard,) mais comme une suite indispensable, inévitable, juste et sainte, d'un arrêt de la providence de Dieu, pour être exécuté dans la plénitude de son temps; et enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps présent et préordonné en Dieu : si, dis-je, par un transport de grâce, nous regardons cet accident, non dans lui-même et hors de Dieu; mais hors de lui-même, et dans la volonté même de Dieu; dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence, qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé, et de la manière dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets; nous vénérerons la sainteté de ses arrêts; nous bénirons la conduite de sa providence; et unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui et pour lui la chose qu'il a voulue en nous et pour nous de toute éternité.

II. Il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. Il est sans doute que Socrate et Sénèque n'ont rien qui nous puisse persuader et consoler dans ces occasions. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier : ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme; et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe, sont si vains et si peu solides, qu'ils ne servent

qu'à montrer par leur inutilité, combien l'homme, en général, est foible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puérites.

Il n'en est pas de même de JÉSUS-CHRIST ; il n'en est pas ainsi des livres canoniques. La vérité y est découverte, et la consolation y est jointe aussi infailliblement, qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connoître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché imposée à l'homme pour expier son crime ; nécessaire à l'homme pour le purger du péché ; que c'est la seule qui peut délivrer l'ame de la concupiscence des membres, sans laquelle les Saints ne vivent point en ce monde. Nous savons que la vie, et la vie des Chrétiens, est un sacrifice continuuel qui ne peut être achevé que par la mort : nous savons que JÉSUS-CHRIST, entrant au monde, s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime ; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, sa séance éternelle à la droite de son Père, et sa présence dans l'Eucharistie, ne sont qu'un seul et unique sacrifice ; nous savons que ce qui est arrivé en JÉSUS-CHRIST doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice ; et que les accidents de la vie ne fassent d'impression

dans l'esprit des Chrétiens, qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice: N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable; mais appelons bien ce qui rend la victime du diable en Adam, victime de Dieu; et sur cette règle, examinons la nature de la mort.

Pour cela, il faut recourir à la personne de JÉSUS-CHRIST; car comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur JÉSUS-CHRIST, les hommes aussi ne devoient regarder ni les autres, ni eux-mêmes, que médiatement par JÉSUS-CHRIST.

Si nous ne passons par ce milieu, nous ne trouverons en nous que de véritables malheurs, ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en JÉSUS-CHRIST, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en JÉSUS-CHRIST, et non pas sans JÉSUS-CHRIST. Sans JÉSUS-CHRIST, elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la Nature. En JÉSUS-CHRIST, elle est tout autre; elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en JÉSUS-CHRIST jusqu'à la mort; et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances; et comme Dieu et comme homme, il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier

en soi toutes choses, excepté le péché, et pour être le modèle de toutes les conditions.

- Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en JÉSUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel et sans interruption, et pour cela remarquer que dans les sacrifices, la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, et en adorant sa souveraine existence qui existe seule essentiellement. Il est vrai qu'il y a encore une autre partie après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Écriture : *Et odoratus est Dominus odorem suavitatis.* (Genes. 8, 21.) *Et Dieu a reçu l'odeur du sacrifice.* C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature vers Dieu; et elle n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en JÉSUS-CHRIST. En entrant au monde il s'est offert : *Obtulit semetipsum per Spiritum Sanctum.* (Hebr. 9, 14.) *Ingrediens mundum dixit : Hostiam et oblationem noluisti* (Hebr. 10, 5, 7) : *tunc dixi, Ecce venio : in capite libri scriptum est*

de me , ut faciam , Deus , voluntatem tuam. (Psal. 39.) *Il s'est offert lui-même par le St.-Esprit. Entrant dans le monde , il a dit : Seigneur , les sacrifices ne vous sont point agréables ; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit : Me voici , je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre , pour faire , mon Dieu , votre volonté ; et votre loi est dans le milieu de mon cœur.* Voilà son oblation. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie et a été accompli par sa mort. *Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances pour entrer en sa gloire.* (Luc 24, 26.) *Aux jours de sa chair , ayant offert avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui pouvoit le tirer de la mort , il a été exaucé selon son humble respect pour son Père ; et , quoiqu'il fût le Fils de Dieu , il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert* (Hebr. 5, 7, 8) ; et Dieu l'a ressuscité et il lui a envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tomboit sur les victimes, pour brûler et consumer son corps et le faire vivre de la vie de la gloire. C'est ce que JÉSUS-CHRIST a obtenu et qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de JÉSUS-CHRIST, et consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, JÉSUS-CHRIST

avoit tout achevé de sa part; et il ne restoit plus sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu, et que comme la fumée s'élevoit et portoit l'odeur au trône de Dieu, aussi JÉSUS-CHRIST fût, en cet état d'immolation parfaite, offert, porté et reçu au trône de Dieu même; et c'est ce qui a été accompli en l'Ascension en laquelle il est monté, et par sa propre force, et par la force de son Saint-Esprit qui l'environnoit de toutes parts. Il a été enlevé; comme la fumée des victimes, qui est la figure de JÉSUS-CHRIST, étoit portée en haut par l'air qui la soutenoit, qui est la figure du Saint-Esprit : et les Actes des Apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre, a été accepté et reçu dans le sein de Dieu.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Lorsque nous entrons dans l'Église, qui est le monde des Fidèles, et particulièrement des élus, où JÉSUS-CHRIST entra dès le moment de son Incarnation par un privilège particulier au Fils unique de Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, et s'accomplit à la mort, dans laquelle l'âme quittant véritablement tous les vices et l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation et est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des Fidèles, comme les païens qui n'ont point d'espé-

rance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avons perdus, pour ainsi dire, dès qu'ils étoient entrés dans l'Église par le baptême. Dès-lors ils étoient à Dieu. Leur vie étoit vouée à Dieu : leurs actions ne regardoient le monde que pour Dieu. Dans leur mort, ils se sont entièrement détachés des péchés ; et c'est en ce moment qu'ils ont été reçus de Dieu, et que leur sacrifice a reçu son accomplissement et son couronnement.

Ils ont fait ce qu'ils avoient voué ; ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avoit donné à faire ; ils ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoient été créés. La volonté de Dieu s'est accomplie en eux ; et leur volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni ; et étouffons ou modérons par l'intelligence de la vérité, les sentiments de la nature corrompue et déçue, qui n'a que de fausses images, et qui trouble par ses illusions la sainteté des sentiments que la vérité de l'Évangile nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des Païens, mais comme des Chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilège spécial des Chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la Nature trompeuse le figure de la sorte ; mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la Foi l'apprend.

Car nous savons que les corps des Saints sont

habités par le Saint-Esprit jusques à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est le sentiment des Pères. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts; et c'est sur ce vrai principe que l'on donnoit autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts; parce que, comme on savoit qu'ils étoient le temple du Saint-Esprit, on croyoit qu'ils méritoient d'être aussi unis à ce saint Sacrement. Mais l'Église a changé cette coutume; non pas qu'elle croie que ces corps ne soient pas saints, mais par cette raison, que l'Eucharistie étant le pain de vie et des vivants, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus les Fidèles qui sont morts en la grâce de Dieu, comme ayant cessé de vivre, quoique la Nature le suggère; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus leurs ames comme périées et réduites au néant; mais comme vivifiées et unies au souverain vivant; et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

III. Dieu a créé l'homme avec deux amours; l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu seroit infini, c'est-à-dire sans aucune autre fin que Dieu même; et que l'amour pour soi-même seroit fini et rapportant à Dieu.

L'homme en cet état, non-seulement s'aimoit sans péché, mais il ne pouvoit pas ne point s'aimer sans péché.

Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande ame capable d'un amour infini, cet amour propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a laissé; et ainsi il s'est aimé seul, et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment.

Voilà l'origine de l'amour propre. Il étoit naturel à Adam et juste en son innocence; mais il est devenu et criminel et immodéré, ensuite de son péché. Voilà la source de cet amour et la cause de sa défectuosité et de son excès.

Il en est de même du désir de dominer, de la paresse et des autres vices. L'application en est aisée à faire au sujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette horreur étoit naturelle et juste dans Adam innocent; parce que sa vie étant très-agréable à Dieu, elle devoit être agréable à l'homme: et la mort eût été horrible, parce qu'elle eût fini une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant péché, sa vie est devenue corrompue, son corps et son ame ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu.

Ce changement ayant infecté une si sainte vie, l'amour de la vie est néanmoins demeuré; et l'horreur de la mort étant restée pareille, ce qui étoit juste en Adam est injuste en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, et la cause de sa défectuosité. Éclairons donc l'erreur de la Nature par la lumière de la Foi.

L'horreur de la mort est naturelle ; mais c'est en l'état d'innocence ; parce qu'elle n'eût pu entrer dans le Paradis qu'en finissant une vie toute pure. Il étoit juste de la haïr quand elle n'eût pu arriver qu'en séparant une ame sainte d'un corps saint ; mais il est juste de l'aimer quand elle sépare une ame sainte d'un corps impur. Il étoit juste de la fuir, quand elle eût rompu la paix entre l'ame et le corps ; mais non pas quand elle en calme la dissention irréconciliable. Enfin quand elle eût affligé un corps innocent, quand elle eût ôté au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle eût séparé de l'ame un corps soumis et coopérateur à ses volontés, quand elle eût fini tous les biens dont l'homme est capable, il étoit juste de l'abhorrer : mais quand elle finit une vie impure, quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'ame d'un rebelle très-puissant et contredisant tous les motifs de son salut ; il est très-injuste d'en conserver les mêmes sentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu ; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, et non pas pour un objet contraire.

Et en consentant à l'amour qu'Adam avoit pour sa vie innocente, et que JÉSUS-CHRIST même a eu

pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JÉSUS-CHRIST a aimée, et à n'appréhender que la mort que JÉSUS-CHRIST a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu; mais non pas à craindre une mort, qui, punissant un corps coupable, et purgeant un corps vicieux, nous doit donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

C'est un des grands principes du Christianisme que tout ce qui est arrivé à JÉSUS-CHRIST doit se passer et dans l'âme et dans le corps de chaque Chrétien; que comme JÉSUS-CHRIST a souffert durant sa vie mortelle, est mort à cette vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, et est monté au ciel où il est assis à la droite de Dieu son Père; ainsi le corps et l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter et monter au ciel.

Toutes ces choses s'accomplissent dans l'âme durant cette vie, mais non dans le corps.

L'âme souffre et meurt au péché dans la Pénitence et dans le Baptême : l'âme ressuscite à une nouvelle vie dans ces Sacrements : et enfin l'âme quitte la terre et monte au ciel en menant une vie céleste; ce qui fait dire à saint Paul : *Nostra conversatio in cælis est.* (Philip. 3, 20.)

Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant cette vie; mais les mêmes choses s'y passent ensuite. Car à la mort, le corps meurt à sa vie mortelle; au jugement, il ressuscitera à une nouvelle

vie : après le jugement, il montera au ciel et y demeurera éternellement. Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et à l'âme, mais en différents temps ; et les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est-à-dire après la mort : de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme et le commencement de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des âmes : et saint Augustin nous apprend sur ce sujet, que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le Baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie ; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

iv. Il n'est pas juste que nous soyons sans sentiment et sans douleur dans les afflictions et les accidents fâcheux qui nous arrivent, comme des Anges qui n'ont aucun sentiment de la nature : il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des Païens qui n'ont aucun sentiment de la grâce : mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme chrétiens, et que la consolation de la grâce l'emporte par-dessus les sentiments de la nature ; afin que la grâce soit non-seulement en nous, mais victorieuse en nous ; qu'ainsi en sanctifiant le nom de notre Père, sa

volonté devienne la nôtre ; que sa grâce règne et domine sur la nature ; et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consume et anéantisse pour la gloire de Dieu ; et que ces sacrifices particuliers honorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de JÉSUS-CHRIST.

Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à cet holocauste ; car c'est le but des vrais Chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopère en bien pour les élus.

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité : car puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe que nous avons sujet d'espérer du salut de ceux dont nous pleurons la mort ; il est certain que si nous ne pouvons arrêter le cours de notre tristesse et de notre déplaisir, nous en devons tirer ce profit, que puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu a envoyé la première à ceux que nous regrettons : nous espérons qu'il a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux ; et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte que leurs ames ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie : et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur eux que nous devons soigneusement nous employer.

La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines. Mais une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient, s'ils étoient encore au monde ; et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous ; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs dans lesquels leur venin vit encore ; ainsi les morts sont récompensés, outre leurs propres mérites, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et leur exemple.

v. L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu et ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrettes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans cha-

que homme un serpent, une Eve et un Adam. Le serpent sont les sens et notre nature; l'Eve est l'appétit concupiscible; et l'Adam est la raison.

La nature nous tente continuellement; l'appétit concupiscible désire souvent; mais le péché n'est pas achevé si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent et cette Eve, si nous ne pouvons l'empêcher : mais prions Dieu que sa grâce fortifie tellement notre Adam, qu'il demeure victorieux; que JÉSUS-CHRIST en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous.



CHAPITRE XIII.

CONVERSION DU PÉCHEUR.

La première chose que Dieu inspire à l'ame qu'il daigne toucher véritablement, est une connoissance et une vue toute extraordinaire, par laquelle l'ame considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvoit dans les choses qui faisoient ses délices.

Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les objets qui la charmoient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnoit avec une pleine effusion de cœur.

Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part, la vanité des objets visibles la touche plus que l'espérance des invisibles; et de l'autre, la solidité des invisibles la touche plus

que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et l'absence des autres excite son aversion, de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion qu'elle a peine à démêler, mais qui est la suite d'anciennes impressions long-temps senties, et des nouvelles qu'elle éprouve. Elle considère les choses périssables comme périssantes et même déjà périées; et à la vue certaine de l'anéantissement de tout ce qu'elle aime, elle s'effraie dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qui lui est le plus cher s'écoule à tout moment, et qu'enfin un jour certain viendra auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avoit mis son espérance. De sorte qu'elle comprend parfaitement que son cœur ne s'étant attaché qu'à des choses fragiles et vaines, son ame doit se trouver seule et abandonnée au sortir de cette vie, puisqu'elle n'a pas eu soin de se joindre à un bien véritable et subsistant par lui-même qui pût la soutenir durant et après cette vie.

De-là vient qu'elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant, le ciel, la terre, son corps, ses parents, ses amis, ses ennemis, les biens, la pauvreté, la disgrâce, la prospérité, l'honneur, l'ignominie, l'estime, le mépris, l'autorité, l'indigence, la santé, la maladie et la vie même. Enfin tout ce qui doit moins durer que son ame, est incapable de satisfaire le désir de cette ame qui recherche sé-

ricusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle étoit plongée : et quand elle considère d'une part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions, et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte ; et de l'autre, combien il est constant que l'ame étant immortelle, ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssables et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire.

Car elle considère que quelque grand que soit le nombre de ceux qui vieillissent dans les maximes du monde, et quelque autorité que puisse avoir cette multitude d'exemples de ceux qui posent leur félicité au monde, il est constant néanmoins que même quand les choses du monde auroient quelque plaisir solide (ce qui est reconnu pour faux par un nombre infini d'expériences si funestes et si continuelles), la perte de ces choses est inévitable au moment où la mort doit enfin nous en priver.

De sorte que l'ame s'étant amassé des trésors de biens temporels de quelque nature qu'ils soient, soit or, soit science, soit réputation, c'est une nécessité indispensable qu'elle se trouve dénuée de tous ces objets de sa félicité ; et qu'ainsi s'ils ont eu de quoi la satisfaire, ils n'auront pas de quoi la satisfaire toujours ; et que si c'est se procurer

un bonheur véritable, ce n'est pas se procurer un bonheur durable, puisqu'il doit être borné avec le cours de cette vie.

Ainsi, par une sainte humilité que Dieu relève au-dessus de la superbe, elle commence à s'élever au-dessus du commun des hommes. Elle condamne leur conduite; elle déteste leurs maximes; elle pleure leur aveuglement; elle se porte à la recherche du véritable bien; elle comprend qu'il faut qu'il ait ces deux qualités, l'une qu'il dure autant qu'elle, et l'autre qu'il n'y ait rien de plus aimable.

Elle voit que dans l'amour qu'elle a eu pour le monde, elle trouvoit en lui cette seconde qualité, dans son aveuglement; car elle ne reconnoissoit rien de plus aimable. Mais comme elle n'y voit pas la première, elle connoît que ce n'est pas le souverain bien. Elle le cherche donc ailleurs; et connoissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle, elle commence à le chercher au-dessus d'elle.

Cette élévation est si éminente et si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au ciel, il n'a pas de quoi la satisfaire, ni au-dessus du ciel, ni aux Anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel elle commence à trouver son repos, et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus ai-

mable, et qui ne peut lui être ôté que par son propre consentement.

Car encore qu'elle ne sente pas ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété, elle comprend néanmoins que les créatures ne peuvent pas être plus aimables que le Créateur : et sa raison, aidée des lumières de la grâce, lui fait connoître qu'il n'y a rien de plus aimable que Dieu, et qu'il ne peut être ôté qu'à ceux qui le rejettent, puisque c'est le posséder que de le désirer, et que le refuser c'est le perdre.

Ainsi elle se réjouit d'avoir trouvé un bien qui ne peut pas lui être ravi tant qu'elle le désirera, et qui n'a rien au-dessus de soi.

Et dans ces réflexions nouvelles elle entre dans la vue des grandeurs de son Créateur, et dans des humiliations et des adorations profondes. Elle s'anéantit en sa présence ; et ne pouvant former d'elle-même une idée assez basse, ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain, elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abymes du néant, en considérant Dieu dans des immensités qu'elle multiplie. Enfin dans cette conception qui épuise ses forces, elle l'adore en silence, elle se considère comme sa vile et inutile créature, et par ses respects réitérés l'adore et le bénit, et voudroit à jamais le bénir et l'adorer.

Ensuite elle reconnoît la grâce qu'il lui a faite de manifester son infinie majesté à un si chétif vernisseau ; elle entre en confusion d'avoir pré-

féré tant de vanités à ce divin Maître ; et dans un esprit de componction et de pénitence, elle a recours à sa pitié, pour arrêter sa colère, dont l'effet lui paroît épouvantable dans la vue de ses immensités.

Elle fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que comme il lui a plu de se découvrir à elle, il lui plaise de la conduire à lui et lui faire naître les moyens d'y arriver. Car c'est à Dieu qu'elle aspire : elle n'aspire encore d'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin. Ensuite de ces prières, elle conçoit qu'elle doit agir conformément à ses nouvelles lumières.

Elle commence à connoître Dieu, et désire d'y arriver ; mais comme elle ignore les moyens d'y parvenir, si son désir est sincère, véritable, elle fait la même chose qu'une personne qui désirant arriver à quelque lieu, ayant perdu le chemin et connoissant son égarement, auroit recours à ceux qui sauroient parfaitement ce chemin : elle consulte de même ceux qui peuvent l'instruire de la voie qui mène à ce Dieu qu'elle a si long-temps abandonné. Mais en demandant à la connoître, elle se résout de conformer à la vérité connue le reste de sa vie ; et comme sa foiblesse naturelle avec l'habitude qu'elle a au péché où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à la félicité qu'elle désire, elle implore de sa miséricorde

les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement. Toute occupée de cette beauté si ancienne et si nouvelle pour elle, elle sent que tous ses mouvements doivent se porter vers cet objet ; elle comprend qu'elle ne doit plus penser ici-bas qu'à adorer Dieu comme créature, lui rendre grâces comme redevable, lui satisfaire comme coupable, le prier comme indigente, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus qu'à le voir, l'aimer, le louer dans l'éternité.



CHAPITRE XIV.

COMPARAISON DES ANCIENS CHRÉTIENS AVEC CEUX D'AU- JOURD'HUI.

On ne voyoit , à la naissance de l'Église , que des Chrétiens parfaitement instruits dans tous les points nécessaires au salut : au lieu que l'on voit aujourd'hui une ignorance si grossière , qu'elle fait gémir tous ceux qui ont des sentiments de tendresse pour l'Église. On n'entroit alors dans l'Église qu'après de grands travaux et de longs désirs : on s'y trouve maintenant sans aucune peine , sans soin et sans travail. On n'y étoit admis qu'après un examen très-exact : on y est reçu maintenant avant qu'on soit en état d'être examiné. On n'y étoit reçu alors qu'après avoir abjuré sa vie passée , qu'après avoir renoncé au monde , et à la chair , et au diable : on y entre maintenant avant qu'on soit en état de faire aucune de ces choses. Enfin il falloit autrefois sortir du monde pour être reçu dans l'Église ; au lieu qu'on entre aujourd'hui dans l'Église au même temps que dans le monde. On connoissoit alors , par ce procédé , une distinction essentielle du monde avec l'Église ; on les considé-

roit comme deux contraires, comme deux ennemis irréconciliables dont l'un persécute l'autre sans discontinuation, et dont le plus foible en apparence doit un jour triompher du plus fort; entre ces deux partis contraires, on quittoit l'un pour entrer dans l'autre; on abandonnoit les maximes de l'un pour suivre celles de l'autre; on se dévêtoit des sentiments de l'un, pour se revêtir des sentiments de l'autre; enfin on quittoit, on renonçoit, on abjuroit le monde où l'on avoit reçu sa première naissance, pour se vouer totalement à l'Église où l'on prenoit comme sa seconde naissance; et ainsi on concevoit une très-grande différence entre l'un et l'autre. Aujourd'hui on se trouve presque en même temps dans l'un comme dans l'autre; et le même moment qui nous fait naître au monde, nous fait renaître dans l'Église; de sorte que la raison survenant, ne fait plus de distinction de ces deux mondes si contraires; elle s'élève et se forme dans l'un et dans l'autre tout ensemble; on fréquente les sacrements, et on jouit des plaisirs de ce monde; et ainsi, au lieu qu'autrefois on voyoit une distinction essentielle entre l'un et l'autre, on les voit maintenant confondus et mêlés, en sorte qu'on ne les discerne quasi plus.

De-là vient qu'on ne voyoit autrefois entre les Chrétiens que des personnes très-instruites; au lieu qu'elles sont maintenant dans une ignorance qui fait horreur: de-là vient qu'autrefois ceux qui

avoient été rendus chrétiens par le Baptême, et qui avoient quitté les vices du monde pour entrer dans la piété de l'Église, retomboient si rarement de l'Église dans le monde ; au lieu qu'on ne voit maintenant rien de plus ordinaire que les vices du monde dans le cœur des Chrétiens. L'Église des saints se trouve toute souillée par le mélange des méchants ; et ses enfants, qu'elle a conçus et portés dès l'enfance dans ses flancs, sont ceux-là même qui portent dans son cœur, c'est-à-dire, jusqu'à la participation de ses plus augustes mystères, le plus grand de ses ennemis : l'esprit du monde, l'esprit d'ambition, l'esprit de vengeance, l'esprit d'impureté, l'esprit de concupiscence ; et l'amour qu'elle a pour ses enfants l'oblige d'admettre jusques dans ses entrailles le plus cruel de ses persécuteurs. Mais ce n'est pas à l'Église que l'on doit imputer les malheurs qui ont suivi un changement si funeste ; car comme elle a vu que le délai du Baptême laissoit un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette masse de perdition en précipitant le secours qu'elle leur donne ; et cette bonne mère ne voit qu'avec un regret extrême que ce qu'elle a procuré pour le salut de ses enfants, devienne l'occasion de la perte des adultes.

Son véritable esprit est que ceux qu'elle retire dans un âge si tendre de la contagion du monde, s'écartent bien loin des sentiments du monde. Elle

prévient l'usage de la raison pour prévenir les vices où la raison corrompue les entraîneroit ; et avant que leur esprit puisse agir, elle les remplit de son esprit, afin qu'ils vivent dans l'ignorance du monde et dans un état d'autant plus éloigné du vice, qu'ils ne l'auront jamais connu. Cela paroît par les cérémonies du Baptême ; car elle n'accorde le Baptême aux enfans, qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan : et comme elle veut qu'ils conservent ces dispositions dans toute la suite de leur vie, elle leur commande expressément de les garder inviolablement ; et elle enjoint, par un commandement indispensable, aux parrains, d'instruire les enfans de toutes ces choses ; car elle ne souhaite pas que ceux qu'elle a nourris dans son sein depuis l'enfance, soient aujourd'hui moins instruits et moins zélés que ceux qu'elle admettoit autrefois au nombre des siens ; elle ne désire pas une moindre perfection dans ceux qu'elle nourrit, que dans ceux qu'elle reçoit.

Cependant on en use d'une façon si contraire à l'intention de l'Église, qu'on ne peut y penser sans horreur. On ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu. Mais comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés esclaves de la Foi, que dans ceux

qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des Catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renoncement au monde; et si on ne les jugeoit pas dignes de recevoir le Baptême sans ces dispositions, ceux qui ne les trouvent pas en eux doivent donc se soumettre à recevoir l'instruction qu'ils auroient eue, s'ils commençoient à entrer dans la communion de l'Église: il faut de plus qu'ils se soumettent à une pénitence telle qu'ils n'aient plus envie de la rejeter, et qu'ils aient moins d'aversion pour l'austérité de la mortification des sens, qu'ils ne trouvent de charmes dans l'usage des délices vicieuses du péché.

Pour les disposer à s'instruire, il faut leur faire entendre la différence des coutumes qui ont été pratiquées dans l'Église suivant la diversité des temps. Dans l'Église naissante, on enseignoit les Catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui prétendoient au Baptême, avant que de le leur conférer; et on ne les y admettoit qu'après une pleine instruction des mystères de la Religion, qu'après une pénitence de leur vie passée, qu'après une grande connoissance de la grandeur et de l'excellence de la profession de la Foi et des maximes chrétiennes où ils désiroient entrer pour jamais, qu'après des marques éminentes d'une conversion véritable du cœur, et qu'après un extrême désir du Baptême. Ces choses étant connues de toute l'Église, on leur

conféroit le sacrement d'Incorporation, par lequel ils devenoient membres de l'Eglise. Aujourd'hui, le Baptême ayant été accordé aux enfans avant l'usage de la raison, par des considérations très-importantes, il arrive que la négligence des parents laisse vieillir les Chrétiens sans aucune connoissance de notre religion.

Quand l'instruction précédoit le Baptême, tous étoient instruits ; mais maintenant que le Baptême précède l'instruction, l'enseignement qui étoit nécessaire pour le sacrement, est devenu volontaire, et ensuite négligé, et enfin presque aboli. La raison persuadoit de la nécessité de l'instruction, de sorte que quand l'instruction précédoit le Baptême, la nécessité de l'un faisoit que l'on avoit recours à l'autre nécessairement : au lieu que le Baptême précédant aujourd'hui l'instruction, comme on a été fait chrétien sans avoir été instruit, on croit pouvoir demeurer chrétien sans se faire instruire ; et au lieu que les premiers Chrétiens témoignoit tant de reconnoissance pour une grâce que l'Eglise n'accordoit qu'à leurs longues prières, les Chrétiens d'aujourd'hui ne témoignent que de l'ingratitude pour cette même grâce qu'elle leur accorde avant même qu'ils aient été en état de la demander. Si elle détestoit si fort les chutes des premiers Chrétiens, quoique si rares, combien doit-elle avoir en abomination les chutes et les rechutes continuelles des derniers, quoiqu'ils lui soient beaucoup plus redevables, puisqu'elle les a

tirés bien plus tôt et bien plus libéralement de la damnation où ils étoient engagés par leur première naissance ! Elle ne peut voir sans gémir, abuser de la plus grande de ses grâces ; et que ce qu'elle a fait pour assurer leur salut, devienne l'occasion presque assurée de leur perte ; car elle n'a pas changé d'esprit, quoiqu'elle ait changé de coutume.



CHAPITRE XV.

PRIÈRE POUR DEMANDER A DIEU LE BON USAGE DES
MALADIES.

I. Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux, que non-seulement les prospérités, mais les disgrâces même qui arrivent à vos élus, sont des effets de votre miséricorde, faites-moi la grâce de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit; que comme un vrai Chrétien, je vous reconnoisse pour mon père et pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve; puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre; que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement; et que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez et quand vous punissez, que quand vous consolez et que vous usez d'indulgence.

II. Vous m'aviez donné la santé pour vous servir; et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger: ne permettez pas que j'en use pour vous irri-

I—XV. P-R. ch. 32, nn. 1-15, pp. 336—356.

B. part. 2, art. 19, nn. 1—15, pp. 390—405.

ter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé ; et vous m'en avez justement puni. Ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle , qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu, que votre grâce toute-puissante me rende vos châtimens salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur, pour mon salut ; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par foiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

III. O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde ! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde, que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs ! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde ! O Dieu, qui faites mourir nos corps, et qui, à l'heure de la mort, détachez notre ame de tout ce qu'elle aimoit au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché et où j'ai mis mon cœur ! O Dieu, qui devez consumer, au dernier jour, le ciel et la terre et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que

vous ! O Dieu , qui devez détruire toutes ces vaines idoles et tous ces funestes objets de nos passions ! Je vous loue , mon Dieu , et je vous bénirai tous les jours de ma vie , de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable , en détruisant à mon égard toutes choses , dans l'affoiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue , mon Dieu , et je vous bénirai tous les jours de ma vie , de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde ; et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte , pour mon avantage , les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchants au jour de votre colère. Faites , Seigneur , que je me juge moi-même ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard ; afin que vous ne me jugiez pas vous-même ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car , Seigneur , comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde , dénué de toutes choses , seul en votre présence , pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur ; faites que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort , séparé du monde , dénué de tous les objets de mes attachements , seul en votre présence , pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde , avant que vous

m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence; et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

iv. Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie; que votre fléau me console; et qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez. Mais je reconnois, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de votre grâce. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurois pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelque autre

les pouvoit exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout-puissant de la nature et de mon cœur. A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort; mais liez auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise; et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avoit volées; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon Baptême, qui est ma seconde naissance; mais elle est toute effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connoissable. Vous seul avez pu créer mon ame : vous seul pouvez la créer de nouveau. Vous seul y avez pu former votre image : vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire, JÉSUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance.

v. O mon Dieu, qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant qui ne le déshonore point, et dont l'attachement lui est si salutaire! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire et sans me déshonorer; et néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu, qu'une ame est heureuse dont vous êtes les délices; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non-seulement sans scrupule, mais encore avec mérite! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que, ni la vie, ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs; et que le même moment qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune; et que, comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis! O qu'heureux sont ceux qui, avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement!

vi. Achevez, ô mon Dieu, les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons; car je reconnois que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu; et bien loin de prétendre que mes prières

aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnois très-humblement qu'ayant donné aux créatures mon cœur que vous n'aviez formé que pour vous, et non pas pour le monde ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grâce que de votre miséricorde ; puisque je n'ai rien en moi qui vous y puisse engager, et que tous les mouvements naturels de mon cœur se portant vers les créatures, ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvements que vous me donnez, et de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

VII. Touchez mon cœur du repentir de mes fautes ; puisque, sans cette douleur intérieure, les maux extérieurs dont vous touchez mon corps, me seroient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connoître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'ame. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celles que je ne sentois pas dans mon ame, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité et cette extrême foiblesse, qui lui avoit ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les-moi sentir vivement ; et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle, pour laver les offenses que j'ai commises.

VIII. Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très-odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes sacrements, par le mépris de votre parole et de vos inspirations, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, et pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes; de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle, sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

IX. Oui, Seigneur, jusques ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations; j'ai méprisé vos oracles; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites: Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés. Et moi j'ai dit: Malheureux ceux qui gémissent, et très-heureux ceux qui sont consolés. J'ai dit: Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste. Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces

avantages leur fournissoient une facilité très-ample de jouir des créatures, c'est-à-dire, de vous offenser? Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins et de veilles à votre service, et pour l'assistance du prochain; mais parce qu'à sa faveur je pouvois m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction; et que dans l'impuissance d'agir au-dehors, vous purifiez tellement mes sentiments, qu'ils ne répugnent plus aux vôtres; et qu'ainsi je vous trouve au-dedans de moi-même, puisque je ne puis vous chercher au-dehors à cause de ma foiblesse. Car, Seigneur, votre royaume est dans vos fidèles; et je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre Esprit et vos sentiments.

x. Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre votre Esprit sur cette misérable terre? Tout ce que je suis vous est odieux, et je ne trouve rien en moi qui vous puisse agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs, qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre et ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre

main m'a faites. O mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort ! O Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes ! O Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes, et qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités ! O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde ! Ayez agréable mon corps ; non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colère, mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être dignes de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. Mais, pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour mes offenses, mon ame ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses ; et qu'ainsi je souffre avec vous, et comme vous, et dans mon corps et dans mon ame, pour les péchés que j'ai commis.

XI. Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en Chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs ; car c'est la récompense des Saints : mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs

de la nature sans les consolations de votre Esprit ; car c'est la malédiction des Juifs et des Païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolations sans aucune souffrance ; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation ; car c'est un état de judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés et les consolations de votre Esprit par votre grâce ; car c'est le véritable état du Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation ; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique : vous consolez maintenant, et vous adoucissez les souffrances de vos fidèles par la grâce de votre Fils unique : et vous comblez d'une béatitude toute pure vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier ; faites-moi passer par le second, pour arriver au troisième. Seigneur, c'est la grâce que je vous demande.

XII. Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre ame triste jusques à la mort, et votre corps abattu

par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon ame. Car qu'y a-t-il de plus honteux, et néanmoins de plus ordinaire dans les Chrétiens et dans moi-même, que tandis que vous suez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivions dans les délices : et que des Chrétiens qui font profession d'être à vous ; que ceux qui, par le Baptême, ont renoncé au monde pour vous suivre ; que ceux qui ont juré solennellement à la face de l'Église de vivre et de mourir avec vous ; que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté et crucifié ; que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colère de Dieu et à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes ; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités ; qui considèrent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut ; qui considèrent les plaisirs et les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances, et le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde ; et que ceux qui ne pourroient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser et chérir le meurtrier de son père qui se seroit livré pour lui donner la vie, puissent vivre, comme j'ai fait, avec une pleine joie parmi le monde, que je sais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnois pour mon Dieu et pour mon Père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités ?

Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposois à l'ombre de la mort.


XIII. Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourroit donner de mes propres souffrances et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur et qui ne regardent pas votre gloire ; mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à appaiser votre colère. Faites-en une occasion de mon salut et de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous, et en vous. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort ; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut, et pour l'utilité de l'Eglise et de vos Saints, dont j'espère, par votre grâce, faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient ; vous êtes le souverain Maître ; faites ce que vous voudrez. Donnez-moi ; ôtez-moi ; mais conformez ma volonté à la vôtre ; et que dans une soumission humble et parfaite, et dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre Providence éternelle ; et que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV. Faites, mon Dieu, que dans une unifor-

mité d'esprit toujours égale , je reçois toutes sortes d'événements, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, et que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre, sans présomption, et sans me rendre juge et responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses; je ne sais lequel n'est profitable, de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des Anges, et qui est caché dans les secrets de votre Providence que j'adore et que je ne veux pas approfondir.

xv. Faites donc, Seigneur, que tel que je sois, je me conforme à votre volonté; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles, je ne puis arriver à la gloire; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos Disciples; et c'est par les souffrances que vous reconnoissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnoissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure, et dans mon corps et dans mon esprit, pour les offenses que j'ai commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par

vous, unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres : unissez-moi à vous ; remplissez-moi de vous et de votre Esprit Saint. Entrez dans mon cœur et dans mon ame pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre Passion que vous achevez dans vos membres jusques à la consommation parfaite de votre corps ; afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur : et qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise ; dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.





PENSÉES DIVERSES

DE MORALE

ET DE LITTÉRATURE.





I. La science des choses extérieures ne nous consolera pas de l'ignorance de la morale au temps de l'affliction ; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures.

II. On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens , et on leur apprend tout le reste ; et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

III. La vraie éloquence se moque de l'éloquence :

I. P-R. ch. 28, n. 60, p. 259.

B. part. 1, art. 9, n. 44, p. 132.

II. P-R. ch. 29, n. 40, pp. 285, 286.

B. part. 1, art. 9, n. 35, p. 129.

III. Desm. p. 318.

B. part. 1, art. 10, n. 34, p. 151.

(1) Le petit nombre de pensées morales et littéraires , distribuées dans ce chapitre et dans le suivant , et recueillies par les différents éditeurs sur les manuscrits de Pascal , nous ont paru indépendantes du dessein de son grand ouvrage , ou n'ont pu se raccorder au plan que nous avons rempli.

la vraie morale se moque de la morale; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règle.

IV. La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un, on est malheureux ; et en désobéissant à l'autre, on est un sot.

V. Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence ; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

VI. La vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

VII. Je n'admire point un homme qui possède une vertu dans toute sa perfection s'il ne possède en même temps, dans un pareil degré, la vertu

IV. Desm. pp. 317, 318.

B. part. 1, art. 9, n. 2, p. 116.

V. P-R. ch. 29, n. 31, pp. 281, 282.

C. art. 4, n. 15, p. 184.

B. part. 1, art. 9, n. 27, p. 126.

VI. P-R. ch. 29, n. 34, p. 283.

C. art. 11, n. 15, p. 310.

B. part. 1, art. 9, n. 30, p. 127.

VII. P-R. ch. 29, n. 28, pp. 280, 281.

B. part. 1, art. 9, n. 24, pp. 124, 125.

opposée ; tel qu'étoit Épaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité : car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à-la-fois, et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point comme le tison de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, si cela n'en marque l'étendue.

VIII. Ces grands efforts d'esprit, où l'ame touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

IX. L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens, que celui de son ivrognerie a fait d'intempérans. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes ; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des

VIII. P-R. ch. 31, n. 22, p. 325.

B. part. 1, art. 10, n. 12, p. 145.

IX. P-R. ch. 29, n. 38, pp. 284, 285.

C. art. 11, n. 16, pp. 310, 311.

B. part. 1, art. 9, n. 33, p. 123.

hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, et séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les enfants, que les bêtes.

x. La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin, et alors il est grand et incompréhensible; l'autre selon l'habitude, comme l'on juge de la nature du cheval et du chien par l'habitude d'y voir la course, *et animam arcendi*; et alors l'homme est abject et vil. Voilà les deux voies qui en font juger diversement, et qui font tant disputer les philosophes. Car l'un nie la supposition de l'autre : l'un dit, Il n'est pas né à cette fin, car toutes ses actions y répugnent; l'autre dit, Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces actions basses. Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature, l'instinct et l'expérience.

xi. Quand la malignité a la raison de son côté,

X. B. part. 1, art. 4, n. 10, p. 66.

XI. P-R. ch. 29, n. 17, pp. 274, 275.

B. part. 1, art. 9, n. 15, p. 121.

elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre. Quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par le retour.

XII. L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; et c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'épigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien, parce qu'elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta*. Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres, et non aux âmes barbares et inhumaines.

XIII. Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

XIV. On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien; et il est bon

XII. P-R. ch. 31, n. 44, p. 336.

C. art. 11, n. 6, p. 306.

B. part. 1, art. 9, n. 56, p. 135.

XIII. P-R. ch. 29, n. 16, p. 274.

C. art. 11, n. 3, p. 305.

B. part. 1, art. 9, n. 14, pp. 120, 121.

XIV. P-R. ch. 28, n. 37, p. 250.

B. part. 2, art. 17, n. 30, p. 350.

de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

xv. Le mal est aisé, il y en a une infinité : le bien presque unique. Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien ; et souvent on fait passer à cette marque, le mal particulier pour bien..... Il faut même une grandeur d'âme extraordinaire pour y arriver comme au bien (1).

xvi. Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement, que quand on le fait par un faux principe de conscience.

xvii. Dans un état établi en république, comme Venise, ce seroit un très-grand mal de contribuer à y mettre un roi, et à opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée. Mais dans un état où

XV. B. part. 1, art. 9, n. 64, p. 137.

XVI. P-R. ch. 28, n. 69, p. 263.

C. art. 5, § 2, n. 22, p. 207.

B. part. 2, art. 17, n. 53, p. 360.

XVII. M^{me} Périer, Vic de Pascal.

B. supplém. n. 26, pp. 539, 540.

(1) Pascal semble avoir en vue cette espèce d'énergie dans le mal, particulière à quelques âmes fortes qui ont secoué le frein de la morale. C'est un politique qui a fait des misères humaines le marchepied de sa fortune. C'est l'héroïsme de ces *grands de chair*, si opposé aux grandeurs de la pensée et de la charité.

la puissance royale est établie, on ne pourroit violer le respect qu'on lui doit sans une espèce de sacrilège; parce que la puissance que Dieu y a attachée étant non-seulement une image, mais une participation de la puissance de Dieu, on ne pourroit s'y opposer sans résister manifestement à l'ordre de Dieu. De plus, la guerre civile, qui en est une suite, étant un des plus grands maux qu'on puisse commettre contre la charité du prochain, on ne peut assez exagérer la grandeur de cette faute. Les premiers Chrétiens ne nous ont pas appris la révolte, mais la patience, quand les princes ne s'acquittent pas bien de leur devoir.

XVIII. Mon humeur ne dépend guère du temps. J'ai mon brouillard et mon beau temps au-dedans de moi; le bien et le mal de mes affaires même y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune; et la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement: au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent et le dégoûté dans la bonne fortune.

XIX. Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire si on étoit malade;

XVIII. P-R. ch. 31, n. 20, p. 324.

C. art. 6, n. 2, p. 217.

B. part. 1, art. 9, n. 50, p. 133.

XIX. P-R. ch. 29, n. 23, p. 278.

C. art. 11, n. 13, p. 309.

B. part. 1, art. 9, n. 19, p. 123.

et quand on l'est, on prend médecine gaiement ; le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs des divertissements et des promenades que la santé donnoit, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions et des désirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas la nature, qui nous troublent ; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas.

xx. La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

xxi. Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent ; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

xxii. Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux de pyrrhonisme et de doute sont

XX. P-R. ch. 31, n. 3, p. 318.

B. part. 1, art. 9, n. 61, p. 136.

XXI. P-R. ch. 29, n. 15, p. 274.

B. part. 1, art. 8, n. 19, p. 115.

XXII. P-R. ch. 29, n. 24, pp. 278, 279.

B. part. 1, art. 9, n. 20, p. 123.

matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité, humblement; peu de la chasteté, chastement; peu du doute, en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariétés. Nous nous cachons et nous nous déguisons à nous-mêmes.

XXIII. L'homme n'est ni ange, ni bête; et le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête.

XXIV. En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée; car je ne tends qu'à connoître mon néant.

XXV. Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres qui n'étoient point pour nos philosophes d'auparavant! On attaquoit hardiment l'Écriture sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, disoit-on; nous le savons.

XXIII. P-R. ch. 31, n. 23, p. 325.

B. part. 1, art. 10, n. 13, p. 145.

XXIV. P-R. ch. 28, n. 42, p. 252.

C. art. 6, n. 1, p. 216.

B. part. 1, art. 9, n. 51, pp. 133, 134.

XXV. P-R. ch. 28, n. 59, p. 259.

B. part. 2, art. 17, n. 46, p. 357.

XXVI. Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux!

XXVII. Les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé, sont des enfants; mais le moyen que ce qui est si foible étant enfant, soit bien fort étant plus âgé! On ne fait que changer de foiblesse.

XXVIII. Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, ils ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

XXIX. Diseur de bons mots, mauvais caractère.

XXX. Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : *Mon livre, mon commentaire, mon histoire*, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un *chez moi* à la bouche. Ils feroient mieux de dire : *notre livre*,

XXVI. Desm. p. 306.

B. part. 1, art. 10, n. 31, p. 150.

XXVII. Renouard, édit. de 1803, part. 2, art. 17, n. 117, p. 232.

XXVIII. P-R. ch. 29, n. 37, p. 284.

B. part. 1, art. 9, n. 32, p. 127.

XXIX. P-R. ch. 29, n. 26, p. 279.

C. art. 11, n. 14, p. 309.

B. part. 1, art. 9, n. 22, p. 124.

XXX. B. suppl. n. 2, p. 534.

notre commentaire, notre histoire, etc.; vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

XXXI. Ceux qui sont capables d'inventer sont rares : ceux qui n'inventent point sont en plus grand nombre, et par conséquent les plus forts; et l'on voit que pour l'ordinaire ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent et qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir et à traiter avec mépris ceux qui n'inventent pas; tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on leur donne des noms ridicules, et qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est; et l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connoissent le prix.

XXXII. Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits, et de pieux, dont chacun doit régner chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois; et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas; et leur faute est de vouloir régner par-tout. Rien

XXXI. P-R. ch. 31, n. 12, p. 321.

C. art. 7, n. 17, pp. 254, 255.

B. part. 1, art. 8, n. 20, p. 115.

XXXII. P-R. ch. 29, n. 47, pp. 287, 288.

B. part. 1, art. 9, n. 40, p. 130.

ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants ; elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

XXXIII. Ces discours sont faux et tyranniques : Je suis beau, donc on doit me craindre ; je suis fort, donc on doit m'aimer ; je suis..... La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément ; devoir de crainte à la force ; devoir de créance à la science, etc. On doit rendre ces devoirs-là ; on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyran de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas ; il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas. La tyrannie consiste au désir de domination universelle et hors de son ordre.

XXXIV. On ne passe point dans le monde pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète ; ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur. Ils ne sont point appelés ni poètes, ni géomètres ; mais ils jugent

XXXIII. E. part. 1, art. 9, n. 13, p. 129.

XXXIV. P-R. ch. 29, n. 22, pp. 276, 277.

B. part. 1, art. 9, n. 13, p. 122.

de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parloit quand ils sont entrés. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage; mais alors on s'en souvient. Car il est également de ce caractère qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien lorsqu'il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins: il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'est un bon mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de mathématiques. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne la veux faire à personne. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

xxxv. On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes, et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnêtes gens qui rioient comme les autres avec leurs amis; et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour

XXXV. P-R. ch. 31, n. 32, pp. 331, 332.

C. art. 11, n. 7, p. 306.

B. part. 1, art. 9, n. 55, p. 134.

se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement.

XXXVI. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

XXXVII. Les choses ont diverses qualités et l'ame diverses inclinations; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame, et l'ame ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit quelquefois d'une même chose.

XXXVIII. Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

XXXIX. Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire; et néanmoins chacun a ses fantaisies contraires à

XXXVI. P-R. ch. 31, n. 1, p. 313.

C. art. 11, n. 10, pp. 307, 308.

B. part. 1, art. 10, n. 1, p. 138.

XXXVII. P-R. ch. 29, n. 45, p. 287.

B. part. 1, art. 9, n. 39, p. 130.

XXXVIII. Desm. p. 324.

B. part. 1, art. 10, n. 39, p. 150.

XXXIX. P-R. ch. 31, n. 24, p. 325.

B. part. 1, art. 10, n. 14, p. 145.

son propre bien dans l'idée même qu'il a du bien : et c'est une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

XL. Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour en avoir un; mais qu'ils choisissent bien. Car s'ils font tous leurs efforts pour un sot, cela leur sera inutile, quelque bien qu'il dise d'eux : et même il n'en dira pas du bien s'il se trouve le plus foible; car il n'a pas d'autorité, et ainsi il en médira par compagnie.

XLI. Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? N'en dites point.

XLII. Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par foiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui

XL. B. part. 1, art. 9, n. 58, p. 135.

XLI. Desm. p. 317.

C. art. 11, n. 2, p. 305.

B. part. 1, art. 9, n. 59, p. 136.

XLII. P-R. ch. 29, n. 41, p. 286.

B. part. 1, art. 9, n. 36, p. 129.

n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-là !

¹ Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs), eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires et qu'il parloit trop de soi (1).

XLIII. Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été sues; et ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite : car c'est-là le plus beau de les avoir voulu cacher.

XLII¹ P-R. ch. 31, n. 9, p. 320.

B. part. 1, art. 10, n. 7, p. 144.

XLIII. P-R. ch. 29, n. 25, p. 279.

C. art. 6, n. 14, pp. 226, 227.

B. part. 1, art. 9, n. 21, pp. 123, 124.

(1) Les différentes Pensées où Pascal apprécie le génie de Montaigne, nous montrent combien il admiroit les grandes qualités de cet écrivain, tout en reconnoissant ses immenses défauts. C'est de Montaigne que Pascal vouloit emprunter en partie les arguments de la philosophie pyrrhonienne dont il le regardoit comme le principal défenseur. Aussi, l'on a pu remarquer que quelques-unes des Pensées qui se rapportent à la foiblesse de l'homme, et principalement celles qui traitent de l'incertitude des sciences humaines, sont des extraits de Montaigne.

XLIV. Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence ; au contraire, on est bien aise de se pouvoir rendre ce témoignage d'humanité et de s'attirer la réputation de tendresse, sans qu'il en coûte rien. Ainsi ce n'est pas grand chose.

XLV. Je me suis mal trouvé de ces compliments : « *Je vous ai donné bien de la peine ; je crains de vous ennuyer ; je crains que cela ne soit trop long.* » Ou l'on m'entraîne, ou l'on m'irrite.

XLVI. « *Vous avez mauvaise grâce ; excusez-moi, s'il vous plaît.* » Sans cette excuse je n'eusse pas aperçu qu'il y eût d'injure. Révérence parler, il n'y a de mauvais que l'excuse.

XLVII. Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent : De quoi vous plaignez-vous ?

XLVIII. Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne les pas estimer, ne man-

XLIV. P-R. ch. 29, n. 43, pp. 286, 287.

B. part. 1, art. 9, n. 37, pp. 129, 130.

XLV. B. part. 1, art. 9, n. 57, p. 135.

XLVI. B. part. 1, art. 9, n. 54, p. 134.

XLVII. Renouard, édit. de 1803, part. 2, art. 17, n. 116, p. 232.

XLVIII. P-R. ch. 29, n. 13, p. 273.

B. part. 1, art. 8, n. 17, p. 114.

quent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre : Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, et nous vous estimerons de même.

XLIX. C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourroit avoir mérité à cinquante ans : ce sont trente ans gagnés sans peine.

L. Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course ; mais c'est sans conséquence : car étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes : leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même ; et ils ne sont point contents, s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

LI. Les hommes sont si nécessairement fous, que ce seroit être fou par un autre tour de folie, que de ne pas être fou.

XLIX. P-R. ch. 29, n. 12, pp. 272, 273.

C. art. 7, n. 15, p. 254.

B. part. 1, art. 8, n. 16, pp. 113, 114.

L. P-R. ch. 31, n. 25, pp. 325, 326.

B. part. 1, art. 10, n. 15, pp. 145, 146.

LI. Desm. pp. 305, 306.

B. suppl. n. 10, p. 536.

LII. C'est un grand mal de suivre l'exception au lieu de la règle. Il faut être sévère, et contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger sévèrement, mais justement.

LIII. Il arrive souvent qu'on prend, pour prouver certaines choses, des exemples qui sont tels, qu'on pourroit prendre ces choses pour prouver ces exemples : ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, on donne la règle particulière d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la prouver ; car quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, et au contraire, que celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément.

LIV. On se persuade mieux, pour l'ordinaire,

LII. P-R. ch. 31, n. 10, pp. 320, 321.

B. part. 1, art. 10, n. 8, p. 144.

LIII. P-R. ch. 31, n. 4, p. 318.

C. art. 1, n. 3, pp. 116, 117.

B. part. 1, art. 10, n. 3, pp. 142, 143.

LIV. P-R. ch. 29, n. 36, pp. 283, 284.

C. art. 11, n. 15, p. 310.

B. part. 1, art. 10, n. 10, p. 145.

par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

LIV. Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose (car elle est vraie ordinairement de ce côté-là), et lui avouer cette vérité. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompoit pas, et qu'il manquoit seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas de honte de ne pas tout voir; mais on ne veut pas s'être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

LVI. Les astrologues, les alchimistes, etc., ont quelques principes; mais ils en abusent. Or l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge.

LVII. Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller.

LIV. P-R. ch. 29, n. 33, p. 283.

C. art. 1, n. 5, pp. 113, 119.

B. part. 1, art. 9, n. 29, p. 127.

LVI. Desm. p. 316.

B. part. 1, art. 10, n. 40, p. 152.

LVII. Desm. p. 317.

B. part. 1, art. 10, n. 38, p. 152.

LVIII. Une langue, à l'égard d'une autre, est un chiffre où les mots sont changés en mots, et non les lettres en lettres : ainsi une langue inconnue est déchiffrable.

LIX. Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté et la malice du monde en général reste la même.

LX. Les philosophes se croient bien fins, d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divisions. Mais pourquoi la diviser en quatre plutôt qu'en six ? Pourquoi faire plutôt quatre espèces de vertus que dix ? Pourquoi la renfermer en *abstine* et *sustine*, plutôt qu'en autre chose ? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un seul mot. Oui ; mais cela est inutile, si on ne l'explique ; et dès qu'on vient à l'expliquer, et qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter. Et ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés et inutiles ; et lorsqu'on veut les développer, ils reparoissent dans leur confusion naturelle. La nature les a tous établis chacun en soi-même ; et quoiqu'on les puisse enfermer l'un dans

LVIII. P-R. ch. 31, n. 36, pp. 332, 333.

C. art. 11, n. 4, p. 305.

B. part. 1, art. 10. n. 23, p. 148.

LIX. C. art. 6, n. 22, p. 230.

LX. P-R. ch. 29, n. 32, pp. 282, 283.

C. art. 1, n. 4, pp. 117, 118.

B. part. 1, art. 9, n. 28, pp. 126, 127.

l'autre, ils subsistent indépendamment l'un de l'autre. Ainsi toutes ces divisions et ces mots n'ont guère d'autre utilité que d'aider la mémoire, et de servir d'adresse pour trouver ce qu'ils renferment.

LXI. Il y a deux manières de persuader les vérités de notre religion ; l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle. On ne se sert pas de la dernière, mais de la première. On ne dit pas : Il faut croire cela, car l'Écriture qui le dit est divine ; mais on dit : Qu'il faut le croire par telle et telle raison, qui sont de foibles arguments ; la raison étant flexible à tout.

LXII. Je ne puis pardonner à Descartes : il auroit bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu.

LXIII. La Nature a des perfections, pour montrer qu'elle est l'image de Dieu ; et des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

LXI. B. part. 2, art. 17, n. 8, p. 332.

LXII. B. part. 1, art. 10, n. 41, p. 152.

LXIII. Desm. pp. 304, 305.

C. art. 8, n. 1, p. 255.

B. supplém. n. 9, p. 536.

LXIV. Je sens que je peux n'avoir point été : car le moi consiste dans ma pensée ; donc moi qui pense, n'aurois point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé. Donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini. Mais je vois bien qu'il y a dans la nature un Être nécessaire, éternel, infini.

LXV. Athéisme, manque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain point seulement.

LXVI. La machine arithmétique fait des effets qui approchent plus de la pensée, que tout ce que font les animaux ; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux.

LXVII. Les défauts de Montaigne sont grands. Il est plein de mots sales et déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la piété, il n'y étoit pas obligé ; mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. Quoi qu'on puisse dire pour excuser ses sentiments trop libres sur plu-

LXIV. B. part. 1, art. 4, n. 11, p. 65.

LXV. Desm. p. 309.

LXVI. B. suppl. n. 1, p. 534.

LXVII. P-R. ch. 23, n. 43, pp. 252, 253.

B. part. 2, art. 17; n. 34, p. 352.

sieurs choses, on ne sauroit excuser en aucune sorte ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété si on ne veut au moins mourir chrétiennement : or il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.

LXVIII. Est-ce courage à un homme mourant, d'aller dans la foiblesse et dans l'agonie affronter un Dieu tout-puissant et éternel ?

LXIX. Cromwell alloit ravager toute la chrétienté : la famille royale étoit perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. Rome même alloit trembler sous lui. Mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli.

LXX. Qui auroit eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, auroit-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asyle au monde ?

LXVIII. P-R. ch. 28, n. 71, p. 264.
B. part. 2, art. 17, n. 55, p. 361.

LXIX. P-R. ch. 24, n. 14, p. 184.
C. art. 6, n. 17, p. 229.
B. part. 1, art. 6, n. 7, p. 78.

LXX. P-R. ch. 29, n. 44, p. 287.
Desm. p. 326.
C. art. 11, n. 1, p. 305.
B. part. 1, art. 9, n. 38, p. 130.

LXXI. Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. Qui voudra connoître à plein la vanité de l'homme, n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un *je ne sais quoi* (CORNEILLE); et les effets en sont effroyables. Ce *je ne sais quoi*, si peu de chose qu'on ne sauroit le reconnoître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.¹ Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre auroit changé.

LXXII. César étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre; c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter: mais César devoit être plus mûr.

LXXIII. Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

LXXI. Desm. p. 306.

B. part. 1, art. 9, n. 46, p. 132.

—¹ *Idem*, *ibid.*

C. art. 6, n. 18, p. 229.

LXXII. P-R. ch. 31, n. 15, p. 322.

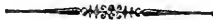
C. art. 11, n. 8, p. 306.

B. part. 1, art. 9, n. 47, p. 133.

LXXIII. P-R. ch. 29, n. 55, p. 292.

B. part. 2, art. 17, n. 69, p. 366.

PENSÉES DE LITTÉRATURE.



I. Il y a un modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modèle, déplaît à ceux qui ont le goût bon.

II. L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon ; 1^o que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir ; 2^o qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert ; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en sa-

I. P-R. ch. 31, n. 37, p. 333.

C. art. 11, n. 5, p. 305.

B. part. 1, art. 10, n. 24, p. 148.

II. B. supplém. art. 27, pp. 540, 541.

voir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer le plus qu'il est possible dans le simple naturel; ne pas faire grand ce qui est petit; ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle: il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop, ni rien de manque.

L'éloquence est une peinture de la pensée: et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait.

III. Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

IV. Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser; mais dans le temps où cela est à propos, et non autrement; car qui veut délasser

III. P-R. ch. 31, n. 40, pp. 334, 335.

B. part. 1, art. 10, n. 27, pp. 149, 150.

IV. P-R. ch. 31, n. 43, p. 335.

C. art. 1, n. 12, p. 121.

B. part. 1, art. 10, n. 30, p. 150.

hors de propos, lasse. On se rebute et on quitte tout là. Tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut!

V. Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable: outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

VI. Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui, en voyant un livre, croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur: *Plus poëticè quàm humanè locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie.

V. P-R. ch. 31, n. 39, p. 334.

C. art. 1, n. 7, pp. 119, 120.

B. part. 1, art. 10, n. 26, p. 149.

VI. P-R. ch. 31, n. 41, p. 335.

C. art. 1, n. 8, p. 120.

B. part. 1, art. 10, n. 28, p. 150.

VII. Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de roi parmi eux, mais un auguste monarque; point de Paris, mais une capitale du royaume. Il y a des endroits où il faut appeler Paris, Paris; et d'autres où il faut l'appeler capitale du royaume.

VIII. Si le foudre tomboit sur les lieux bas, les poètes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature manqueroient de preuves.

IX. Comme on dit beauté poétique, on devoit dire aussi beauté géométrique, et beauté médicale. Cependant on ne le dit point; et la raison en est, qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et quel est l'objet de la médecine; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bizarres, *siècle d'or*, *merveille de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, etc.; et on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, verra une jolie de-

VII. P-R. ch. 31, n. 33, p. 332.

C. art. 1, n. 9, p. 120.

B. part. 1, art. 10, n. 20, p. 147.

VIII. P-R. ch. 31, n. 29, pp. 330, 331.

B. part. 1, art. 10, n. 18, pp. 146, 147.

IX. P-R. ch. 31, n. 38, pp. 333, 334.

B. part. 1, art. 10, n. 25, pp. 148, 149.

moiselle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton ; et au lieu de la trouver agréable , il ne pourra s'empêcher d'en rire , parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme , que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connoissent pas l'admireroient peut-être en cet équipage ; et il y a bien des villages où on la prendroit pour la reine : et c'est pourquoi il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modèle , des reines de village (1).

X. Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste , mais de faire des figures justes.

XI. Toutes les fausses beautés que nous blâmons dans Cicéron ont des admirateurs en grand nombre.

X. P-R. ch. 31, n. 35, p. 332.

C. art. 1, n. 11, p. 121.

B. part. 1, art. 10, n. 22, p. 143.

XI. Desm. p. 318.

B. part. 1, art. 10, n. 35, p. 151.

(1) Pascal, dans cette sortie contre la poésie, avoit en vue certains poètes de son temps qui suppléoit à l'inspiration et à la vérité par l'enflure ou l'affectation. Les *sonnets* auxquels l'auteur fait allusion ont été plus tard flétris par notre poète comique.

XII. Quand dans un discours on trouve des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il les faut laisser; c'en est la marque; et c'est la part de l'envie qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faite en cet endroit; car il n'y a point de règle générale.

XIII. Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens: comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente; aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

XIV. La dernière chose qu'on trouve en faisant

XII. P-R. ch. 31, n. 34, p. 332.

C. art. 1, n. 10, p. 120.

B. part. 1, art. 10, n. 21, pp. 147, 148.

XIII. P-R. ch. 29, n. 19, p. 275.

C. art. 11, n. 11, p. 308.

B. part. 1, art. 10, n. 9, p. 144.

XIV. P-R. ch. 31, n. 42, p. 335.

C. art. 1, n. 13, p. 121.

B. part. 1, art. 10, n. 29, p. 150.

un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

xv. Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner.

xvi. Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas de même. C'est que le lieu, l'assistance, etc. les échauffent, et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouveroient sans cette chaleur.

xvii. Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle, sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit : Il n'y a que trois quarts-d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un : Vous vous ennuyez; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère; car il y a une heure et demie; et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

XV. Desm. p. 331.

B. part. 1, art. 10, n. 32, p. 151.

XVI. P-R. ch. 31, n. 8, p. 320.

B. part. 1, art. 10, n. 6, pp. 143, 144.

XVII. P-R. ch. 31, n. 7, pp. 319, 320.

C. art. 11, n. 9, p. 307.

B. part. 1, art. 10, n. 5, p. 143.



DISCOURS DIVERS
DE PHILOSOPHIE.



DISCOURS PREMIER.

DIFFÉRENCES DE L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE, DE L'ESPRIT DE JUSTESSE, ET DE CELUI DE FINESSE.

On peut avoir le sens droit et n'aller pas également à toutes choses ; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes ; les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes, mais dont les conséquences sont si fines, qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller ; et ceux-là ne seroient peut-être pas grands géomètres ; parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle, qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits ; l'un, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géomé-

P-R. ch. 31, n. 2, pp. 313 — 317.

B. part. 1, art. 10, n. 2, pp. 138 — 142.

trie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre ; l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi étendu et foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude : mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux, pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun, et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue : mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en sont si déliés et en si grand nombre qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes ; et ensuite l'esprit juste, pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les géomètres seroient donc fins, s'ils avoient la vue bonne ; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent : et les esprits fins seroient géomètres s'ils pouvoient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont

pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie : mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux ; et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine : on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délié et bien net pour les sentir, et sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie ; parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les esprits fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, et ensuite par les principes ; ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art ; car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins, au contraire, ayant accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes stériles et qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins, ni géomètres.

Les géomètres, qui ne sont que géomètres, ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et par principes : autrement ils sont faux et insupportables ; car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les esprits fins qui ne sont que fins, ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde et dans l'usage.

DISCOURS II.

DE L'AUTORITÉ EN MATIÈRE DE PHILOSOPHIE.

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il devrait avoir le moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril; et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons. Mon intention n'est point de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des Anciens, parce que l'on en fait trop; et je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement. Mais parmi les choses que nous cherchons à connoître, il faut considérer que les unes dépendent seulement de la mémoire, et sont purement historiques, n'ayant alors pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit; les autres dépendent seulement du raisonnement, et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher et découvrir les vérités cachées. Cette distinction doit

servir à régler l'étendue du respect pour les Anciens.

Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans les langues, dans la théologie; enfin dans toutes celles qui ont pour principe, ou le fait simple, ou l'institution soit divine, soit humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on peut en savoir y est contenu : d'où il est évident que l'on peut en avoir la connoissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter. Ainsi, s'il est question de savoir qui fut premier roi des François; en quel lieu les géographes placent le premier méridien; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature : quels autres moyens que les livres pourroient nous y conduire? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent? C'est l'autorité seule qui peut nous en éclaircir. Mais, où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connoissons que par elle : de sorte que pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les Livres sacrés; comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises; parce que les prin-

cipes de la théologie sont au-dessus de la nature et de la raison, et que l'esprit de l'homme étant trop foible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement. L'autorité y est inutile; la raison seule a lieu d'en connoître; elles ont leurs droits séparés. L'une avoit tantôt tout l'avantage; ici l'autre règne à son tour. Et comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté toute entière de s'y étendre: sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption.

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les Anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés; et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous, en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis que leurs travaux séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier.

L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences ; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique ; et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie.

Cependant le malheur du siècle est tel, qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement ; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoique en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues : comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes étoit de devoir ; et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères étoit seulement de bienséance !

Je laisse aux personnes judicieuses à remarquer l'importance de cet abus qui pervertit l'ordre des sciences avec tant d'injustice ; et je crois qu'il y en aura peu qui ne souhaitent que nos recherches prennent un autre cours, puisque les inventions nouvelles sont infailliblement des erreurs dans les matières théologiques que l'on profane impunément ; et qu'elles sont absolument nécessaires pour

la perfection de tant d'autres sujets d'un ordre inférieur, que toutefois on n'oseroit toucher.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance ; et bornons ce respect que nous avons pour les Anciens : (comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer.) Et considérons que s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connoissances qu'ils avoient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offroient, ils se seroient privés eux-mêmes et leur postérité, du fruit de leurs inventions.

Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avoient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur a ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises de la même sorte ; et, à leur exemple, en faire les moyens, et non pas la fin de notre étude ; et ainsi tâcher de les surpasser, en les imitant. Car qu'y a-t-il de plus injuste, que de traiter nos Anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect incroyable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ?

Les secrets de la nature sont cachés : quoi qu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets : le temps les révèle d'âge en âge ; et quoi que toujours égale en elle-même, elle n'est pas

toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence se multiplient continuellement; et comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences se multiplient à proportion.

C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions, sans mépriser les Anciens et sans ingratitude envers eux, puisque les premières connoissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres; que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux, parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut; et avec moins de peine et moins de gloire, nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de-là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur étoit impossible d'appercevoir. Notre vue a plus d'étendue; et quoiqu'ils connusent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvoient remarquer de la nature, ils n'en connoissoient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avoient plus laissé de vérités à connoître.

N'est-ce pas là indignement traiter la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raison-

nement augmentent sans cesse; au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étoient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont: comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle; puisque la Nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science simplement nécessaire et toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites.

Il n'en est pas ainsi de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès: car il tire avantage, non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connoissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des Anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connoissances, il

peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveroient ces anciens philosophes, s'ils pouvoient avoir vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connoissances qu'ils avoient, celles que leurs études auroient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De-là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès, à mesure que l'Univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes, que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'Antiquité dans ses philosophes ; car comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ?

Ceux que nous appelons Anciens étoient véritablement nouveaux en toutes choses, et formoient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connoissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous

révérons dans les autres. Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avoient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

Car, par exemple, n'étoient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la *voie lactée*, quand la foiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'art, ils ont attribué cette couleur à une plus grande solidité en cette partie du ciel, qui renvoie la lumière avec plus de force? Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles, dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnoître quelle est la véritable cause de cette blancheur?

N'avoient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles étoient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque durant le cours de tant de siècles, ils n'avoient point encore remarqué de corruptions, ni de générations hors cet espace? Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lorsque toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer (1), et disparoître bien loin au-delà de cette sphère?

(1) La vraie nature des comètes étoit encore ignorée au temps de Pascal.

C'est ainsi que sur le sujet du vide, ils avoient droit de dire que la Nature n'en souffroit point; parce que toutes leurs expériences leur avoient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorroit et ne pouvoit le souffrir. Mais si les nouvelles expériences leur avoient été connues, peut-être auroient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier par la raison que le vide n'avoit point encore paru. Aussi dans le jugement qu'ils ont fait que la Nature ne souffroit point de vide, ils n'ont entendu parler de la Nature qu'en l'état où ils la connoissoient; puisque, pour le dire généralement, ce ne seroit pas assez de l'avoir vu constamment en cent rencontres, ni en mille, ni en tout autre nombre, quelque grand qu'il soit; car s'il restoit un seul cas à examiner, ce seul cas suffiroit pour empêcher la décision générale. En effet, dans toutes les matières dont la preuve consiste en expériences et non en démonstrations, on ne peut faire aucune assertion universelle que par l'énumération générale de toutes les parties et de tous les cas différens.

De même, quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connoissons, et nous ne pouvons, ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connoissons point; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale, ceux qui ne sont point encore en notre

connoissance, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'ils soient dans la Nature.

Ainsi, sans contredire les Anciens, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disoient; et quelque face enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce seroit ignorer la Nature, de s'imaginer qu'elle a commencé d'être, au temps qu'elle a commencé d'être connue.



DISCOURS III.

DE L'ART DE PERSUADER.

L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions s'insinuent dans l'ame, qui sont ses deux puissances principales : l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement ; car on ne devoit jamais consentir qu'aux vérités démontrées : mais la plus ordinaire, quoique contre la Nature, est celle de la volonté ; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire, non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire, et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurois garde de faire tomber sous l'art de persuader ; car elles sont infiniment au-dessus de la

Desm. pp. 271 — 296.

C. art. 1, n. 2, pp. 105 — 115.

B. part. 1, art. 3, pp. 39 — 57.

Nature ; Dieu seul peut les mettre dans l'ame, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrassent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit ; et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses indignes attachements. Et de-là vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connoître avant que de les aimer, ce qui a passé même en proverbe ; les Saints, au contraire, en parlant des choses divines, disent qu'il faut les aimer pour les connoître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité ; dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences.

En quoi il paroît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui doit être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre, en faisant des choses profanes ce qu'ils devoient faire des choses saintes ; parce qu'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de-là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion chrétienne, si fort opposées à nos plaisirs. Dites-nous des choses agréables, et nous vous écouterons, disoient les Juifs à Moïse ; comme si l'agrément devoit régler la créance ! C'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans

les esprits, qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté, par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne.

Je ne parle donc que des vérités de notre portée; et c'est d'elles que je dis, que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'ame; mais que bien peu entrent par l'esprit: au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement.

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers moteurs de leurs actions.

Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles et connues à tout le monde, comme que le tout est plus grand que sa partie, etc., outre plusieurs axiomes particuliers, que les uns reçoivent, et non pas d'autres; mais qui, dès qu'ils sont admis, sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la créance, que les plus véritables.

Ceux de la volonté sont certains désirs naturels et communs à tous les hommes; comme le désir d'être heureux, que personne ne peut ne pas avoir; outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisoient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir.

Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses.

Les unes se tirent par une conséquence nécessaire des principes communs et des vérités avouées. Celles-là peuvent être infailliblement persuadées ; car en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre ; et il est impossible qu'elles ne soient pas reçues dans l'ame, dès qu'on a pu les enrôler à ces vérités déjà admises.

Il y en a qui ont une liaison étroite avec les objets de notre satisfaction ; et celles-là sont encore reçues avec certitude. Car aussitôt qu'on fait appercevoir à l'ame qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout ensemble, et avec les vérités avouées, et avec les désirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la Nature ; comme, au contraire, ce qui n'a de rapport, ni à nos créances ni à nos plaisirs, nous est importun, faux et absolument étranger.

En toutes ces rencontres, il n'y a point à douter. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disois au com-

mencement, que cette ame impérieuse qui se van-
toit de n'agir que par raison, suit, par un choix
honteux et téméraire, ce qu'une volonté corrup-
tue désire, quelque résistance que l'esprit trop
éclairé y puisse opposer.

C'est alors qu'il se fait un balancement douteux
entre la vérité et la volupté; et que la connois-
sance de l'une et le sentiment de l'autre font un
combat dont le succès est bien incertain; puisqu'il
faudroit, pour en juger, connoître tout ce qui se
passe dans le plus intérieur de l'homme, que
l'homme lui-même ne connoît presque jamais.

Il paroît de-là, que, quoi que ce soit qu'on veuille
persuader, il faut avoir égard à la personne à qui
on en veut, dont il faut connoître l'esprit et le
cœur, quels principes il accorde, quelles choses il
aime; et ensuite remarquer, dans la chose dont il
s'agit, quel rapport elle a avec les principes avoués,
ou avec les objets censés délicieux par les charmes
qu'on leur attribue. De sorte que l'art de persua-
der consiste autant en celui d'agréer, qu'en celui
de convaincre; tant les hommes se gouvernent
plus par caprice que par raison!

Or de ces deux méthodes, l'une de convaincre,
l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que
de la première; et encore au cas qu'on ait accordé
les principes et qu'on demeure ferme à les avouer:
autrement, je ne sais s'il y auroit un art pour ac-
commoder les preuves à l'inconstance de nos ca-
prices. Mais la méthode de plaire est bien, sans

comparaison , plus difficile , plus subtile , plus utile et plus admirable : aussi si je n'en traite pas , c'est que je n'en suis pas capable ; et je m'y sens tellement disproportionné , que je crois pour moi la chose absolument impossible.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il n'y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer ; et que celui qui les sauroit parfaitement connoître et pratiquer , ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes , qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. Mais j'estime , et c'est peut-être ma foiblesse qui me le fait croire , qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que si quelqu'un en est capable , ce sont des personnes que je connois , et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et de si abondantes lumières.

La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes , et variables dans chaque particulier avec une telle diversité , qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme ; un riche et un pauvre en ont de différents ; un prince , un homme de guerre , un marchand , un bourgeois , un paysan , les vieux , les jeunes , les sains , les malades , tous varient ; les moindres accidens les changent.

Or il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir; pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes et sans être jamais démentis.

Mais comme il y a peu de principes de cette sorte, et que hors de la géométrie qui ne considère que des figures très-simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisirs dont nous ne changions à toute heure; je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle *l'art de persuader*, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques et parfaites, consiste en trois parties essentielles: à expliquer les termes dont on doit se servir, par des définitions claires: à proposer des principes ou axiomes évidents, pour prouver les choses dont il s'agit: et à substituer toujours mentalement dans la démonstration, les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il seroit inutile de proposer ce qu'on veut prouver, et d'en entreprendre la démonstration, si l'on n'avoit auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles; qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement, on ne peut

assurer l'édifice; et qu'il faut enfin, en démontrant, substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisqu'autrement on pourroit abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode, on est sûr de convaincre : puisque les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoque par les définitions, et les principes étant accordés ; si, dans la démonstration, on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet.

Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées, n'a pu recevoir le moindre doute ; et jamais celles où elles manquent, ne peuvent avoir de force.

Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder ; et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes en peu de règles, qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Règles pour les définitions.

1° N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer.

2° N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition.

3° N'employer, dans la définition des termes, que des mots parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règles pour les axiomes.

1° N'omettre aucun des principes nécessaires, sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être.

2° Ne demander, en axiomes, que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Règles pour les démonstrations.

1° N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes, qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver.

2° Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très-évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées.

3° Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables; desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires, et qu'on peut négliger sans erreur; qu'il est même difficile et comme impossible d'observer toujours exactement, quoiqu'il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut: ce sont les trois premières de chacune des parties.

Pour les définitions. Ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus.

Pour les axiomes. N'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples.

Pour les démonstrations. Ne démontrer aucune des choses très-connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses, quoique très-claires d'elles-mêmes; ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires; ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderoit bien sans preuve.

Mais les cinq autres règles sont d'une nécessité absolue; et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel et souvent sans erreur: c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

Règles nécessaires pour les définitions.

N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition.

N'employer, dans les définitions, que des termes parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règle nécessaire pour les axiomes.

Ne demander, en axiomes, que des choses parfaitement évidentes.

Règles nécessaires pour les démonstrations.

Prouver toutes les propositions, en n'employant à leur preuve que des axiomes très-évidents d'eux-mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées.

N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les restreignent et les expliquent.

Telles sont les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables, et, pour tout dire, géométriques; et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme dans ces deux principes : définir tous les noms qu'on impose : prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis (1). Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales que l'on pourra faire.

L'une, que cette méthode n'a rien de nouveau; l'autre, qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de géométrie, puisqu'elle consiste en deux mots, qu'on sait à la première lecture; et enfin qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques.

Il faut donc faire voir qu'il n'y a rien de si in-

(1) On lit dans l'édition du P. Desmolets : « Je passe maintenant aux règles de l'ordre dans lequel on doit disposer les propositions pour être dans une suite excellente et géométrique. Il me semble à propos de prévenir, etc. » Cette seconde division n'a point été remplie.

connu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et de plus universel.

Pour la première objection, savoir que ces règles sont connues dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens même les ont mises entre les préceptes de leur art; je voudrois que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnements, qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu, que si l'on en excepte les seuls géomètres, en si petit nombre chez tous les peuples et dans tous les temps, on ne voit personne qui le sache en effet. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit; s'ils ne l'ont pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'auront rien à y apprendre.

Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles; et qu'elles aient fait assez d'impression dans leur esprit pour s'y enraciner et s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être écrit d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre, le possèdent également? si l'un le comprend

en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les réponses aux objections qu'on peut y faire, et toute l'économie de l'ouvrage ; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles mortes et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain.

Tous ceux qui disent les mêmes choses, ne les possèdent pas de la même sorte ; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de *l'Art de conférer* (1) s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire. Mais au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort ; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire, ou d'un heureux hasard ; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée meilleure qu'il ne croyoit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur ; comment, par où, jusqu'où il la possède : autrement le jugement sera précipité.

Je voudrois demander à des personnes équitables, si ce principe, *la matière est dans une in-*

(1) Montaigne, liv. III, ch. 8.

capacité naturelle et invincible de penser; et celui-ci, *je pense, donc je suis*, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin qui a dit la même chose douze cents ans auparavant.

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand il ne l'auroit appris que dans la lecture de ce grand Saint : car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue; et appercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouvent la distinction des natures matérielle et spirituelle, pour en faire un principe ferme et soutenu d'une métaphysique entière, comme Descartes a prétendu faire. Car sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'ait fait; et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ses écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme plein de vie et de force d'avec un homme mort.

Tel dira une chose de soi-même, sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot; et qu'il ne le doit non plus à celui dont il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra à celui qui en auroit jeté la semence sans y penser et sans la connoître, dans une terre abondante qui en auroit profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables ; et qu'ensuite quelques autres les ayant oui estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connoître l'excellence : et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paroît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie, sans en comprendre la force : et ainsi en les mettant à l'aventure parmi celles qui leur sont propres, il ne s'ensuit pas de-là que les logiciens soient entrés dans l'esprit de la géométrie ; et s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, je serai bien éloigné de les mettre en parallèle avec les géomètres qui apprennent la véritable méthode de conduire la raison. Je serai, au contraire, bien disposé à les en exclure, et presque sans retour. Car de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là-dedans ; et au lieu de suivre ces lumières, s'égarer à perte de vue après des recherches inutiles, pour courir à ce qu'elles offrent et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et bien moins que si l'on n'avoit manqué de suivre ces règles que pour ne les avoir pas apperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y

conduire, les géomètres seuls y arrivent; et hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations; tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dit; ils suffisent seuls; ils prouvent seuls; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parce qu'ils les avoient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres inutiles ou fausses dont ils ne pouvoient pas les discerner; que de ceux qui, cherchant un diamant de grand prix parmi un grand nombre de faux dont ils ne pourroient le démieler, se vanteroient, en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche et pour laquelle on ne rejetoit pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par les deux remèdes indiqués (1). On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet par les mauvaises qualités de ce mélange.

(1) C'est-à-dire définir les noms qu'on impose; prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, les logiciens ont inventé des noms barbares qui étonnent ceux qui les entendent; et au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé, qu'en tirant les deux bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon.

Et ainsi, en nous montrant un nombre de chemins différents, qu'ils disent nous conduire où nous tendons, (quoiqu'il n'y en ait que deux qui y mènent, et qu'il faut savoir marquer en particulier;) on prétendra que la géométrie, qui les assigne certainement, ne donne que ce qu'on tenoit déjà d'eux, parce qu'ils donnoient en effet la même chose et davantage; sans prendre garde que ce présent perdoit son prix par son abondance, et qu'il ôtoit en ajoutant!

Rien n'est plus commun que les bonnes choses: il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence, de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne. Il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il auroit pu faire; la Nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

Je ne fais donc pas de doute que ces règles étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *Barbara* et *Baralipon* qui forment le raisonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit : les manières tendues et pénibles le remplissent d'une sottise présomption, par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule ; au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. L'une des raisons principales qui éloignent le plus ceux qui entrent dans les connoissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, c'est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de *grandes, hautes, élevées, sublimes*. Cela perd tout. Je les voudrois nommer *basses, communes, familières* : ces noms-là leur conviennent mieux ; je hais ces mots d'enflure (1).

(1) Il est facile de voir que ce traité n'a point été achevé. L'auteur s'est proposé de prévenir trois objections : il ne réfute que la première, et ne s'occupe pas des deux autres. Il faut encore observer que ce petit traité devoit être divisé en deux parties. Après avoir proposé huit règles pour former des preuves parfaites, Pascal, comme on l'a vu (*note, p. 448*), vouloit en donner d'autres pour la disposition des propositions entr'elles ; de sorte que cette seconde partie auroit complété l'*Art de convaincre* ou de *persuader par le raisonnement*.

DISCOURS IV.

RÉFLEXIONS SUR LA GÉOMÉTRIE EN GÉNÉRAL.

On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité : l'un, de la découvrir quand on la cherche ; l'autre, de la démontrer quand on la possède ; le dernier, de la discerner d'avec le faux, quand on l'examine.

Je ne parle point du premier. Je traite particulièrement du second, et il enferme le troisième. Car si l'on sait la méthode de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner ; puisqu'en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles qu'on connoît, on saura si elle est exactement démontrée.

La géométrie, qui excelle en ces trois genres, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues ; et c'est ce qu'elle appelle *analyse*, et dont il seroit inutile de discourir, après tant d'excellents ouvrages qui ont été faits.

Celui de démontrer les vérités déjà trouvées, et de les éclaircir de telle sorte que la preuve en soit invincible, est le seul que je veux donner ; et je

n'ai pour cela qu'à expliquer la méthode que la géométrie y observe : car elle l'enseigne parfaitement. Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et plus accomplie, mais où les hommes ne sauroient jamais arriver : car ce qui passe la géométrie nous surpasse, et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formeroit les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il étoit possible d'y arriver, consisteroit en deux choses principales : l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens ; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues ; c'est-à-dire, en un mot, à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. Mais pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par *définition*.

On ne reconnoît, en géométrie, que les seules définitions que les logiciens appellent *définitions de nom*, c'est-à-dire, que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement.

Leur utilité et leur usage est d'éclaircir et d'abrégger le discours, en exprimant par le seul nom qu'on impose ce qui ne pourroit se dire qu'en plusieurs termes ; en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour

n'avoir plus que celui auquel on le destine uniquement. En voici un exemple :

Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres ceux qui sont divisibles en deux également d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte : j'appelle tout nombre divisible en deux également, *nombre pair*.

Voilà une définition géométrique ; parce qu'après avoir clairement désigné une chose, savoir tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée.

D'où il paroît que les définitions sont très-libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites ; car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée, un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes. Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre. Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remède très-sûr et très-infaillible ; c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini, et d'avoir toujours la définition si présente, que toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est

celui qui est divisible en deux parties égales, et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres et tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abrégér le discours, et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts, qu'ils n'emploient que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte.

Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes, que cette méthode qu'il faut avoir toujours présente, et qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques.

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disois, à tout définir et à tout prouver.

Certainement cette méthode seroit belle, mais elle est absolument impossible; car il est évident que les premiers termes qu'on voudroit définir en supposeroient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudroit prouver en supposeroient d'autres qui les précédassent; et ainsi il est clair qu'on n'arriveroit jamais aux premières.

Aussi en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on

ne peut plus définir, et à des principes si clairs, qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve.

D'où il paroît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli; mais il ne s'ensuit pas de-là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre.

Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est, à la vérité, inférieur, en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout, et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il est inférieur; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle; et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la Nature le soutenant au défaut du discours.

Cet ordre, le plus parfait entre les hommes, consiste, non pas à tout définir ou à tout démontrer, ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer, mais à se tenir dans ce milieu de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes, et de définir toutes les autres; de ne point prouver toutes les choses connues des hommes, et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver, et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement.

REPLIQUES SUR LA GÉOMÉTRIE. 401

Elle ne définit aucune de ces choses, *espace, temps, mouvement, nombre, égalité*, ni les semblables, qui sont en grand nombre ; parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on voudroit en faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction.

Car il n'y a rien de plus foible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs. Quelle nécessité y a-t-il, par exemple, d'expliquer ce qu'on entend par le mot *homme*? Ne sait-on pas assez quelle est la chose qu'on veut désigner par ce terme? et quel avantage pensoit nous procurer Platon, en disant que c'étoit un animal à deux jambes, sans plumes? Comme si l'idée que j'en ai naturellement et que je ne puis exprimer, n'étoit pas plus nette et plus sûre que celle qu'il me donne par son explication inutile et même ridicule ; puisqu'un homme ne perd pas l'humanité en perdant les deux jambes, et qu'un chapon ne l'acquiert pas en perdant ses plumes.

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même. J'en sais qui ont défini la lumière en cette sorte : *la lumière est un mouvement lumineux des corps lumineux*, comme si on pouvoit entendre les mots de *luminaire* et de *lumineux*, sans celui de *lumière*.

On ne peut entreprendre de définir l'être, sans tomber dans la même absurdité. Car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est*,

soit qu'on l'exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudroit dire, *c'est*; et ainsi employer dans la définition le mot à définir.

On voit assez de-là qu'il y a des mots incapables d'être définis; et si la Nature n'avoit suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seroient confuses; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étoient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques; parce que la Nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir. Car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui pourra le définir? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du temps, sans qu'on le désigne davantage? Cependant il y a bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée; les autres, la mesure du mouvement, etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous: ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose; en sorte qu'à cette expression *temps*, tous portent la pensée vers le même objet; ce qui suffit

pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoiqu'ensuite en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment, après s'être mis à y penser. Car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature.

Il est bien permis d'appeler du nom de *temps* le mouvement d'une chose créée; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions. Mais ensuite de cette définition, il y aura deux choses qu'on appellera du nom de *temps*: l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot, et que tous ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée; car on l'appellera aussi de ce nom, suivant cette nouvelle définition.

Il faudra donc éviter les équivoques, et ne pas confondre les conséquences. Car il ne s'ensuivra pas de-là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de *temps* soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même; mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi bien que de nom.

Ainsi si l'on avance ce discours, *le temps est le mouvement d'une chose créée*, il faut demander ce qu'on entend par le mot de *temps*, c'est-à-dire, si on lui laisse le sens ordinaire et reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner en cette occasion celui de mouvement d'une chose créée. Si on le destitue de tout autre sens, on ne peut

contredire, et ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom ; mais si on lui laisse son sens ordinaire, et qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot soit le mouvement d'une chose créée, on peut contredire. Ce n'est plus une définition libre ; c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très-évidente d'elle-même, et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition ; parce que dans cette énonciation, on n'entend pas que le mot de *temps* signifie la même chose que ceux-ci, *le mouvement d'une chose créée*, mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de *temps* soit ce mouvement supposé.

Si je ne savois combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, et combien il arrive à toute heure, dans les discours familiers et dans les discours de science, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y serois pas arrêté. Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.

Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps, quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire ? et néanmoins ils ont fait une proposition, et non pas une définition. Com-

bien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement, quand ils ont dit, *motus nec simpliciter motus, non mera potentia est, sed actus entis in potentiâ?* Et cependant s'ils laissent au mot de *mouvement* son sens ordinaire, comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une proposition; et ainsi confondant les définitions, qu'ils appellent *définitions de nom*, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent *définitions de chose*, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction; ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres: et chacun définissant les mêmes choses à sa manière par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions, que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses; et perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et s'égarerent dans des embarras inexplicables.

On n'y tombera jamais, en suivant l'ordre de la géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de définir ces mots primitifs, *espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout*, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis, qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun. De sorte qu'en un mot tous ses termes sont parfaitement intelligibles, ou par la

lumière naturelle, ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui peuvent se rencontrer dans le premier point, lequel consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes.

Car quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là, et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver; de sorte que tout ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle, ou par les preuves.

De-là vient que si cette science ne définit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible.

On trouvera peut-être étrange que la géométrie ne puisse définir aucune des choses qu'elle a pour principaux objets. Car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'espace; et cependant ces trois choses sont celles qu'elle considère particulièrement, et selon la recherche desquelles elle prend ces trois différents noms de *méchanique*, *d'arithmétique*, de *géométrie*, ce dernier nom appartenant au genre et à l'espèce. Mais on n'en sera pas surpris, si l'on remarque que cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité qui les rend

dignes d'être ses objets, les rend incapables d'être définies; de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais, au contraire, de leur extrême évidence, qui est telle, qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, *mouvement, nombre, espace*; et sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature et en découvre les merveilles propriétés.

Ces trois choses, qui comprennent tout l'Univers, selon ces paroles, *Deus fecit omnia in pondere, in numero et mensurâ*, ont une liaison réciproque et nécessaire. Car on ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve, et cette chose étant une, cette unité est l'origine de tous les nombres. Et enfin le mouvement ne pouvant être sans espace, on voit ces trois choses enfermées dans la première.

Le temps même y est aussi compris: car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre; la promptitude et la lenteur, qui sont les différences des mouvements, ayant un rapport nécessaire avec le temps.

Ainsi il y a des propriétés communes à toutes ces choses, dont la connoissance ouvre l'esprit aux plus grandes merveilles de la nature.

La principale comprend les deux infinités qui

se rencontrent dans toutes, l'une de grandeur, l'autre de petitesse.

Car, quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage, et hâter encore ce dernier; et ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte, qu'on ne puisse plus y ajouter: et au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, et encore ce dernier; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur, qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres, sans tomber dans le repos. De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui surpasse le dernier; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté: et au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix-millième partie, on peut encore en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au zéro ou néant. Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui le soit davantage; et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté: et au contraire, quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue.

Il en est de même du temps. On peut toujours en concevoir un plus grand sans dernier, et un

moindre, sans arriver à un instant et à un pur néant de durée.

C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre; de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes.

Toutes ces vérités ne peuvent se démontrer; et cependant ce sont les fondements et les principes de la géométrie. Mais comme la cause qui les rend incapables de démonstration, n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection.

D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule et avantageuse raison, que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que ne feroit le discours.

¹ Car qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre, tel qu'il soit, peut être augmenté; qu'on peut le doubler; que la promptitude d'un mouvement peut être doublée, et qu'un espace peut être doublé de même? Et qui peut aussi douter qu'un nombre, tel qu'il soit, ne puisse être divisé par la moitié, et sa moitié encore par la moitié? Car

¹ B. *ibid.* pp. 26 — 38.

cette moitié seroit-elle un néant? Et comment ces deux moitiés, qui seroient deux zéro, feroient-elles un nombre?

De même, un mouvement, quelque lent qu'il soit, ne peut-il pas être ralenti de moitié, en sorte qu'il parcoure le même espace dans le double du temps, et ce dernier mouvement encore? Car seroit-ce un pur repos? Et comment se pourroit-il que ces deux moitiés de vitesse, qui seroient deux repos, fissent la première vitesse?

Enfin un espace, quelque petit qu'il soit, ne peut-il pas être divisé en deux, et ces moitiés encore? Et comment pourroit-il se faire que ces moitiés fussent indivisibles sans aucune étendue, elles qui, jointes ensemble, ont fait la première étendue?

Il n'y a point de connoissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là et qui les surpasse en clarté. Néanmoins, afin qu'il y ait exemple de tout, on trouve des esprits excellents en toutes autres choses, que ces infinités choquent, et qui ne peuvent, en aucune sorte, y consentir.

Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns, très-habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvoit être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre.

Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvoit être la cause de cette obscurité, et j'ai

trouvé qu'il n'y en avoit qu'une principale ; qui est qu'ils ne sauroient concevoir un continu divisible à l'infini ; d'où ils concluent qu'il n'est pas ainsi divisible. C'est une maladie naturelle à l'homme, de croire qu'il possède la vérité directement, et de-là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible ; au lieu qu'en effet il ne connoît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paroît faux.

Et c'est pourquoy, toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire ; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, toute incompréhensible qu'elle est. Appliquons cette règle à notre sujet.

Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini. On ne peut non plus l'être sans ce principe, qu'être homme sans ame. Et néanmoins il n'y en a point qui comprenne une division infinie ; et l'on ne s'assure de cette vérité que par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace, on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire qui n'ait aucune étendue. Car qu'y a-t-il de plus absurde, que de prétendre qu'en divisant toujours un espace, on arrive enfin à une division, telle qu'en la divisant en deux, chacune des moitiés reste indivisible et

sans aucune étendue ? Je voudrois demander à ceux qui ont cette idée, s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent : si c'est par-tout, ils ne sont qu'une même chose, et partant, les deux ensemble sont indivisibles ; et si ce n'est pas par-tout, ce n'est donc qu'en une partie ; donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles.

Que s'ils confessent, comme en effet ils l'avoient quand on les en presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre : qu'ils reconnoissent que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux inconcevables, il est néanmoins nécessairement certain que l'un des deux est véritable.

Mais qu'à ces difficultés chimériques et qui n'ont de proportion qu'à notre foiblesse, ils opposent ces clartés naturelles et ces vérités solides : s'il étoit véritable que l'espace fût composé d'un certain nombre fini d'indivisibles, il s'ensuivroit que deux espaces, dont chacun seroit carré, c'est-à-dire égal et pareil de tous côtés, étant doubles l'un de l'autre, l'un contiendrait un nombre de ces indivisibles double du nombre des indivisibles de l'autre. Qu'ils retiennent bien cette conséquence, et qu'ils s'exercent ensuite à ranger des points en carrés, jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré deux dont l'un ait le double des points de l'autre ; et alors je leur ferai céder tout ce qu'il y a de géomètres au monde. Mais si la chose est naturelle-

ment impossible, c'est-à-dire, s'il y a impossibilité invincible à ranger des points en carrés, dont l'un en ait le double de l'autre, comme je le démontrerois en ce lieu-là même si la chose méritoit qu'on s'y arrêtât, qu'ils en tirent la conséquence.

Et pour les soulager dans les peines qu'ils auroient en de certaines rencontres, comme à concevoir qu'un espace ait une infinité de divisibles, vu qu'on les parcourt en si peu de temps, il faut les avertir qu'ils ne doivent pas comparer des choses aussi disproportionnées qu'est l'infinité des divisibles avec le peu de temps où ils sont parcourus : mais qu'ils comparent l'espace entier avec le temps entier, et les infinis divisibles de l'espace avec les infinis instants de ce temps ; et ainsi ils trouveront que l'on parcourt une infinité de divisibles en une infinité d'instant, et un petit espace en un petit temps ; en quoi il n'y a plus la disproportion qui les avoit étonnés.

Enfin s'ils trouvent étrange qu'un petit espace ait autant de parties qu'un grand, qu'ils entendent aussi qu'elles sont plus petites à mesure ; et qu'ils regardent le firmament au travers d'un petit verre, pour se familiariser avec cette connoissance, en voyant chaque partie du ciel en chaque partie du verre.

Mais s'ils ne peuvent comprendre que des parties si petites, qu'elles nous sont imperceptibles, puissent être autant divisées que le firmament, il n'y a pas de meilleur remède que de les leur faire regarder avec des lunettes qui grossissent cette

pointe délicate jusqu'à une prodigieuse masse; d'où ils concevront aisément, que par le secours d'un autre verre encore plus artistement taillé, on pourroit les grossir jusqu'à égaler ce firmament dont ils admirent l'étendue. Et ainsi ces objets leur paroissant maintenant très-facilement divisibles, qu'ils se souviennent que la nature peut infiniment plus que l'art.

Car enfin, qui les a assurés que ces verres auront changé la grandeur naturelle de ces objets, ou s'ils auront au contraire rétabli la véritable, que la figure de notre œil avoit changée et raccourcie, comme font les lunettes qui amoindrissent? Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles; mais il y a des temps de niaiser.

Il suffit de dire à des esprits clairs en cette matière, que deux néants d'étendue ne peuvent pas faire une étendue. Mais parce qu'il y en a qui prétendent s'échapper à cette lumière par cette merveilleuse réponse, que deux néants d'étendue peuvent aussi bien faire une étendue, que deux unités dont aucune n'est nombre, font un nombre par leur assemblage; il faut leur repartir qu'ils pourroient opposer de la même sorte que vingt mille hommes font une armée, quoique aucun d'eux ne soit armée; que mille maisons font une ville, quoique aucune ne soit ville; ou, que les parties font le tout, quoique aucune ne soit le tout; ou, pour demeurer dans la comparaison des nombres, que deux binaires font le quaternaire, et dix dizaines une centaine, quoique aucun ne le soit. Mais ce

n'est pas avoir l'esprit juste, que de confondre par des comparaisons si inégales, la nature immuable des choses, avec leurs noms libres et volontaires, et dépendants du caprice des hommes qui les ont composés. Car il est clair que pour faciliter les discours, on a donné le nom d'armée à vingt mille hommes, celui de ville à plusieurs maisons, celui de dizaine à dix unités, et que de cette liberté naissent les noms d'*unité*, *binaire*, *quaternaire*, *dizaine*, *centaine*, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique ensuite de ces noms le binaire ne soit pas quaternaire, ni une maison une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison. Mais quoiqu'une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville; il y a bien de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant.

Car, afin qu'on entende la chose à fond, il faut savoir que la seule raison pour laquelle l'unité n'est pas au rang des nombres, est qu'Euclide et les premiers auteurs qui ont traité d'Arithmétique, ayant plusieurs propriétés à donner, qui convenoient à tous les nombres hormis à l'unité, pour éviter de dire souvent *qu'en tout nombre hors l'unité telle condition se rencontre*; ils ont exclu l'unité de la signification du mot de *nombre*, par la liberté que nous avons déjà dit qu'on a de faire à son gré des définitions. Aussi s'ils eussent voulu,

ils en eussent de même exclu le binaire et le ternaire, et tout ce qu'il leur eût plu; car on en est maître, pourvu qu'on en avertisse : comme au contraire l'unité se met, quand on veut, au rang des nombres, et les fractions de même. Et en effet l'on est obligé de le faire dans les propositions générales, pour éviter de dire à chaque fois, à *tout nombre et à l'unité et aux fractions, une telle propriété convient*; et c'est en ce sens indéfini que je l'ai pris dans tout ce que j'en ai écrit.

Mais le même Euclide, qui a ôté à l'unité le nom de *nombre*, ce qui lui a été permis, pour faire entendre néanmoins qu'elle n'en est pas un néant, mais qu'elle est, au contraire, du même genre, définit ainsi les grandeurs homogènes : *Les grandeurs, dit-il, sont dites être de même genre, lorsque l'une étant plusieurs fois multipliée, peut arriver à surpasser l'autre*; et par conséquent puisque l'unité peut, étant multipliée plusieurs fois, surpasser quelque nombre que ce soit, elle est de même genre que les nombres, précisément par son essence et par sa nature immuable, dans le sens du même Euclide, qui a voulu qu'elle ne fût pas appelée *nombre*.

Il n'en est pas de même d'un indivisible à l'égard d'une étendue; car non-seulement il diffère de nom, ce qui est volontaire, mais il diffère de genre par la même définition; puisqu'un indivisible, multiplié autant de fois qu'on voudra, est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue, qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indi-

visible ; ce qui est naturel et nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà montré. Et comme cette dernière preuve est fondée sur la définition de ces deux choses *indivisible* et *étendue*, on va achever et consommer la démonstration.

Un indivisible est ce qui n'a aucune partie, et l'étendue est ce qui a diverses parties séparées. Sur ces définitions, je dis que deux indivisibles étant unis, ne font pas une étendue.

Car quand ils sont unis, ils se touchent chacun en une partie ; et ainsi les parties par où ils se touchent ne sont pas séparées, puisqu'autrement elles ne se toucheroient pas. Or par leur définition, ils n'ont point d'autres parties ; donc ils n'ont pas de parties séparées ; donc ils ne sont pas une étendue, par la définition de l'étendue qui porte la séparation des parties.

On montrera la même chose de tous les autres indivisibles qu'on y joindra, par la même raison. Et partant, un indivisible multiplié autant qu'on voudra, ne fera jamais une étendue. Donc il n'est pas de même genre que l'étendue, par la définition des choses du même genre.

Voilà comment on démontre que les indivisibles ne sont pas de même genre que l'étendue. De-là vient que deux unités peuvent bien faire un nombre, parce qu'elles sont de même genre ; et que deux indivisibles ne font pas une étendue, parce qu'ils ne sont pas de même genre.

D'où l'on voit combien il y a peu de raison de comparer le rapport qui est entre l'unité et les

nombres, à celui qui est entre les indivisibles et l'étendue.

Mais si l'on veut prendre dans les nombres une comparaison qui représente avec justesse ce que nous considérons dans l'étendue, il faut que ce soit le rapport du zéro aux nombres. Car le zéro n'est pas du même genre que les nombres, parce qu'étant multiplié, il ne peut les surpasser. De sorte que c'est un véritable indivisible de nombre, comme l'indivisible est un véritable zéro d'étendue. On trouvera un pareil rapport entre le repos et le mouvement, et entre un instant et le temps; car toutes ces choses sont hétérogènes à leurs grandeurs, parce qu'étant infiniment multipliées, elles ne peuvent jamais faire que des indivisibles, non plus que les indivisibles d'étendue, et par la même raison. Et alors on verra une correspondance parfaite entre ces choses; car toutes ces grandeurs sont divisibles à l'infini, sans tomber dans leurs indivisibles, de sorte qu'elles tiennent toutes le milieu entre l'infini et le néant.

Voilà l'admirable rapport que la Nature a mis entre ces choses, et les deux merveilleuses infinités qu'elle a proposées aux hommes, non pas à concevoir, mais à admirer; et pour en finir la considération par une dernière remarque, j'ajouterai que ces deux infinis, quoiqu'infiniment différents, sont néanmoins relatifs l'un à l'autre de telle sorte, que la connoissance de l'un mène nécessairement à la connoissance de l'autre.

Car dans les nombres, de ce qu'ils peuvent tou-

jours être augmentés, il s'ensuit absolument qu'ils peuvent toujours être diminués, et cela est clair; car si l'on peut multiplier un nombre jusqu'à cent mille, par exemple, on peut aussi en prendre une cent millième partie, en le divisant par le même nombre qu'on le multiplie; et ainsi tout terme d'augmentation deviendra terme de division, en changeant l'entier en fraction. De sorte que l'augmentation infinie enferme nécessairement aussi la division infinie.

Et dans l'espace le même rapport se voit entre ces deux infinis contraires, c'est-à-dire que, de ce qu'un espace peut être infiniment prolongé, il s'ensuit qu'il peut être infiniment diminué, comme il paroît en cet exemple : si on regarde au travers d'un verre un vaisseau qui s'éloigne toujours directement, il est clair que le lieu du corps diaphane, où l'on remarque un point tel qu'on voudra du navire, haussera toujours par un flux continuuel, à mesure que le vaisseau fuit. Donc si la course du vaisseau est toujours alongée et jusqu'à l'infini, ce point haussera continuellement; et cependant il n'arrivera jamais à celui où tombera le rayon horizontal mené de l'œil au verre, de sorte qu'il en approchera toujours sans y arriver jamais, divisant sans cesse l'espace qui restera sous ce point horizontal, sans y arriver jamais. D'où l'on voit la conséquence nécessaire qui se tire de l'infinité de l'étendue du cours du vaisseau, à la division infinie et infiniment petite de ce petit espace restant au-dessous de ce point horizontal.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons, et qui demeureront dans la créance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre aux démonstrations géométriques ; et quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci. Car on peut aisément être très-habile homme et mauvais géomètre.

Mais ceux qui verront clairement ces vérités, pourront admirer la grandeur et la puissance de la Nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts ; et apprendre , par cette considération merveilleuse , à se connoître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue , entre une infinité et un néant de nombre , entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer son juste prix , et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération , en faveur de ceux qui , ne comprenant pas d'abord cette double infinité, sont capables d'en être persuadés. Et quoiqu'il y en ait plusieurs qui aient assez de lumière pour s'en passer, il peut néanmoins arriver que ce discours, qui sera nécessaire aux uns, ne sera pas entièrement inutile aux autres.



DISCOURS V.

QU'IL Y A DES CERTITUDES D'UN AUTRE ORDRE ET AUSSI
COMPLÈTES QUE CELLES DE LA GÉOMÉTRIE (1).

La plupart des plus grandes certitudes que nous ayons ne sont fondées que sur un fort petit nombre de preuves qui ne sont pas infailibles séparées, et qui pourtant dans certaines circonstances se fortifient tellement par l'addition de l'une à l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y résisteroit, et qu'il n'y a point de démonstration dont il ne fût plus aisé de se faire naître le doute dans l'esprit.

Que la ville de Londres, par exemple, ait été brûlée il y a quelques années, il est certain que cela n'est pas plus vrai en soi, qu'il est vrai que les trois angles de tout triangle sont égaux à deux droits ; mais il est plus vrai pour ainsi dire par rapport aux hommes en général. Que chacun examine là-dessus s'il lui seroit possible de se porter à en

(1) Ce morceau de philosophie chrétienne, quoique n'appartenant point à Pascal, a été publié à la suite des premières éditions de ses *Pensées*. Nous avons jugé à propos de l'ajouter à la nôtre, parce qu'il nous a paru composé dans les vues de l'auteur des *Pensées*, et probablement par l'un de ses amis.

douter, et qu'il voie par quels degrés il a acquis cette certitude, que l'on sent bien être d'une autre nature et plus intime que celle qui vient des démonstrations, et tout aussi pleine que si l'on avoit vu cet incendie de ses propres yeux.

Cependant combien y a-t-il de gens qui n'ont pas ouï parler vingt fois de cet embrâsement? La première ils auroient peut-être parié égal que la chose étoit; peut-être double contre simple à la seconde; mais après cela, qu'ils y songent, ils auroient mis cent contre un à la troisième; à la quatrième peut-être mille, et enfin leur vie à la dixième. Car cette multiplication est encore tout autre que celle des nombres dont l'addition de l'unité augmente si terriblement les combinaisons, comme si aux vingt-quatre lettres par exemple on en ajoutoit une, cela feroit une multiplication effroyable des mots qu'on en pourroit composer. Et la raison en est bien claire; car à quelque point que l'addition d'un nombre puisse porter la multiplication, il y a toujours bien loin de là à l'infini: au lieu que de l'autre côté, dès la troisième ou seconde preuve, selon qu'elles sont circonstanciées, on peut arriver à l'infini, c'est-à-dire à la certitude que la chose est.

Ainsi comme un homme passeroit pour fou s'il hésitoit tant soit peu à prendre le parti de se laisser donner la mort en cas qu'avec trois dez on fit vingt fois de suite trois six, ou d'être empereur si l'on y manquoit, il y auroit infiniment plus d'extrava-

gance à douter que la ville de Londres ait été brûlée. Car enfin il est aisé d'assigner au juste quel est le parti, et en combien de coups on peut entreprendre de faire vingt fois de suite trois six. Mais il n'en va pas ainsi des preuves qui nous font croire cet embrasement. Ce n'est pas une chose assignable, et tout infinis que sont les nombres, il n'y en a point qui la puisse déterminer. Nous sentons fort bien que cela est d'une autre nature, et que nous n'en sommes pas moins persuadés que des premiers principes.

Car à quelque degré qu'on puisse pousser la difficulté d'un certain hasard, comme par exemple de faire retrouver du premier coup à un aveugle une oraison de Cicéron après avoir brouillé les caractères qui la composent, et qu'il prendroit l'un après l'autre au hasard; il est certain que quoique cela paroisse extravagant à proposer, un homme profond dans la connoissance des nombres déterminera au juste ce qu'il y a à parier en cette occasion, n'y ayant point d'impossibilité réelle que cela ne puisse arriver. Mais pour les choses de fait, elles sont sûrement ou ne sont pas. Il y a une ville qu'on appelle Rome, ou il n'y en a point. La ville de Londres a été brûlée, ou elle ne l'a pas été : il n'y a point de pari sur cela.

Mais, dira quelqu'un, supposons qu'un homme ait effectivement arrangé ces caractères, et qu'on me veuille faire parier si oui ou non il a rencontré cette oraison de Cicéron : voilà une chose de fait et

d'un fait de même espèce que celui de Rome; cependant on peut déterminer ce qui se doit parier. Cela est vrai, mais c'est que vous n'avez pas vu ce qu'il a trouvé, car alors il n'y auroit plus de pari. Vous sauriez sûrement si l'oraison y est ou n'y est pas. Il en est ainsi de Rome. Les choses qui nous prouvent qu'il y a une ville de ce nom-là nous l'ont fait voir comme si nous y avions passé toute notre vie. Il n'y a plus à parier.

Aussi la certitude qu'on a de Rome est une démonstration en son espèce. Car il y en a de plusieurs sortes, et où l'on arrive par d'autres voies que par celles de la géométrie, et même plus convaincantes, quoiqu'on n'en voie pas le progrès. Tout ce qui ne dépend point du hasard est de cette nature, et il est certain qu'il y a des choses où malgré la multiplicité des combinaisons il est impossible d'arriver. Qu'on prenne par exemple un homme sans esprit, qu'on le mette à la place de M. le premier président, et qu'on lui dise de faire une harangue; sera-t-il possible d'assigner ce qu'il y a à parier qu'il ne rencontrera point mot pour mot la dernière harangue de M. le premier président? Non en vérité; et cela vient de ce que les choses d'esprit et de pensée ne sont point de la nature des corps.

Que l'on rencontre une oraison de Cicéron en assemblant au hasard des caractères d'imprimerie; il est visible que cela se peut. Ce ne sont que des assemblages de corps qui sont possibles dans l'in-

fini. Mais de rencontrer une harangue par la pensée, c'est tout autre chose. Car un homme ne dit jamais rien que parce qu'il le veut dire, et il ne peut rien vouloir dire que ce que la lumière de son esprit lui peut découvrir. Ainsi il ne voit que selon qu'il en a plus ou moins. Et il y a une infinité de choses où il est impossible que cette lumière particulière de chaque esprit puisse aller, comme il y en a une infinité où tout ce que les hommes ensemble ont de lumière ne sauroit atteindre. Il est donc visible que si cet homme agissoit comme une machine, il ne seroit pas impossible que le hasard le menât à cette harangue, et le parti s'en pourroit assigner. Mais de ce qu'il pense, il est certain que jamais il ne la rencontrera, et que jamais la lumière de son esprit, selon laquelle il faut qu'il marche, ne le sauroit mener de ce côté-là.

On dira peut-être que cet homme peut vouloir agir comme une machine, et prononcer seulement des mots qui ne signifient rien dans son intention peuvent exprimer les pensées de M. le premier président. Mais c'est ce qui ne sauroit être, parce qu'il est impossible qu'un homme se défasse à ce point-là de son esprit. Il faudroit qu'il n'en gardât que le vouloir de remuer la langue ; et alors il ne prononceroit pas un mot seulement. Que s'il la remuoit pour en prononcer, ce ne sauroit être que des mots qu'il auroit auparavant formés dans sa tête, et qui ne signifient rien étant assemblés, parce qu'il les voudroit assembler quoiqu'ils ne si-

gnifiassent rien, ne feroient pas la harangue qui a du sens. Ou s'il vouloit que leur assemblage signifiat quelque chose, ce ne seroit pas non plus la harangue dont il ne sauroit avoir les idées.

Voilà donc une chose qui ne consiste qu'en combinaisons, et à laquelle il est néanmoins impossible que le hasard puisse aller. Et ce qu'il y a d'admirable c'est que ces divers assemblages de caractères qui composent une oraison de Cicéron, s'étendant à toutes les langues, sont incomparablement en plus grand nombre que les mots de la langue françoise que M. le premier président a parlée; et que cependant il n'est pas impossible qu'on rencontre cette oraison; et qu'il l'est visiblement que cet homme arrive à cette harangue. Mais c'est, comme il a déjà été dit, que la main qui arrange ces caractères au hasard est elle-même entre les mains du hasard: et que cet homme qui parle est gouverné par une volonté et un esprit qui n'y sont nullement soumis; le hasard ne pouvant jamais faire qu'un homme agisse contre sa volonté, ni l'élever au-dessus de son intelligence.

On pourroit bien montrer que le parti que Rome soit est de cette nature et que le hasard n'y a nulle part. Car enfin de tous ceux qui ont dit qu'il y avoit une ville de ce nom-là, il n'y en a pas un qui ne l'ait voulu dire, qui n'ait su ce qu'il faisoit en le disant, et qui n'ait même eu en cela quelque but; toutes choses qui ne sont point du domaine du hasard. Et comme il ne se peut qu'en-

tre ceux-là il n'y en ait eu un nombre presque infini qui auroient su que cette ville n'étoit point, si elle n'étoit point en effet; il faut avoir perdu le sens pour s'imaginer que le hasard a pu faire qu'ils aient tous eu des raisons pour aimer mieux dire ce mensonge que la vérité, ou que tous l'aient mieux aimé sans raison. Il n'est pas nécessaire de pousser cela plus loin, on l'affoibliroit plutôt par le détail qu'on ne le feroit comprendre à qui ne le sent pas d'abord. Mais on peut soutenir hardiment qu'il est impossible de ne le pas sentir non plus qu'un premier principe, et que si l'existence de la ville de Rome n'est pas démontrée pour ceux qui n'y ont pas été, il s'ensuit qu'il y a des choses non démontrées plus certaines, pour ainsi dire, que des démonstrations.

La religion chrétienne est assurément de ce genre; et qui auroit assez d'esprit, d'application et de lecture, on viendroit à bout de le faire voir. Car que l'on pense profondément à tant de grandes et d'inconcevables choses qui se sont passées depuis six mille ans aux yeux des hommes, et dont on trouve des restes et des traces par tout le monde, et à l'antiquité de cette histoire qui comprend ce qu'on connoît de plus éloigné dans la durée de l'Univers, sans qu'il se soit jamais rien trouvé qui l'ait démentie.

Que l'on pense aux réflexions de toute nature qu'il y a à faire sur les événements et sur les mystères qui nous sont enseignés par la religion chré-

tienne; sur la manière dont ils sont passés jusqu'à nous; sur le style, l'uniformité et l'élévation de ceux qui nous ont donné les Livres Saints; sur la profondeur des vérités que seuls entre les hommes ils nous ont découvertes, et dans la nature de l'homme, et dans celle de la Divinité, et dans celle des vertus et des vices. Que l'on considère la distance infinie qu'il y a de leurs idées, et de leur manière de penser, de s'exprimer et d'agir, à celle de tout le reste des hommes, en sorte qu'il semble qu'ils aient été d'une espèce différente; la qualité d'originaux qu'ils possèdent avec tant d'avantage, que non-seulement tout ce qui a été dit avec quelque sens par les hommes n'en est qu'une foible copie, mais qu'on y trouve même la source de leurs erreurs et de leurs égarements qui n'en sont qu'une grossière dépravation; et les voies par où tout ce que nous croyons s'est établi, a subsisté jusqu'ici, subsiste encore, et doit visiblement subsister autant que le monde.

Enfin que l'on rassemble tout ce qui a été remarqué à ce sujet par tant de grands personnages qui en ont écrit, et qu'on y joigne même ce qui leur est échappé, car cela doit encore entrer en compte, puisque la foiblesse de l'esprit humain ne lui permettant jamais de voir dans les choses qu'une partie de ce qu'elles enferment, l'abondance de ce qu'il découvre marque infailliblement celle de ce qui lui resteroit à découvrir. Que l'on envisage, dis-je, tout cela, et qu'on le pèse de bonne foi, il

sera visible qu'on pourroit faire voir une si grande accumulation de preuves pour notre religion qu'il n'y a point de démonstration plus convaincante, et qu'il seroit aussi difficile d'en douter que d'une proposition de géométrie, quand même on n'auroit que le seul secours de la raison.

Car quoiqu'on ne pût peut-être démontrer dans la rigueur de la géométrie qu'aucune de ces preuves en particulier soit indubitable, elles ont néanmoins une telle force étant assemblées, qu'elles convainquent tout autrement que ce que les géomètres appellent démonstration. Ce qui vient de ce que les preuves de géométrie ne font le plus souvent qu'ôter la réplique, sans répandre aucune lumière dans l'esprit, ni montrer la chose à découvert; au lieu que celles-ci la mettent, pour ainsi dire, devant les yeux; et la raison en est qu'elles sont dans nos véritables voies, et que nous avons plus de facilité à nous en servir, et à nous en servir sûrement, que des principes de géométrie dont peu de têtes sont capables, jusques là que tout infailibles qu'ils sont, les géomètres eux-mêmes s'y trompent et s'y brouillent souvent.

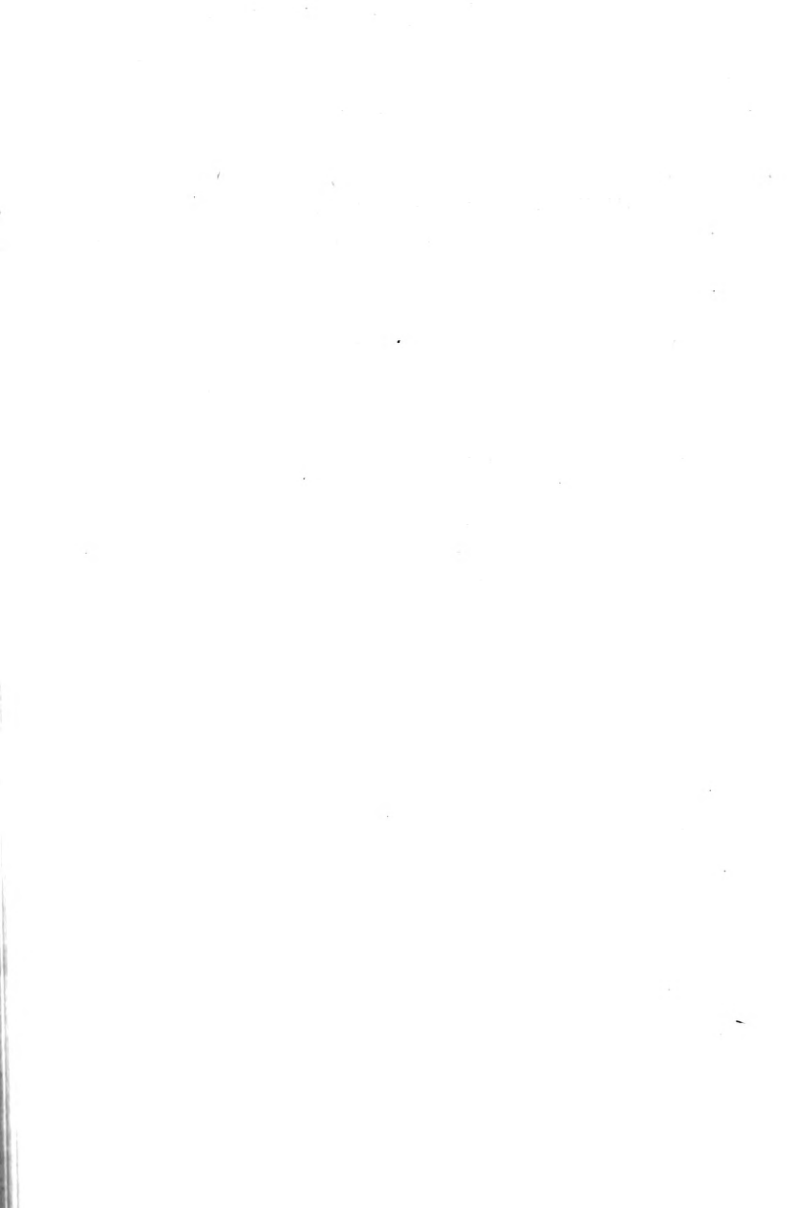


TABLE DES MATIÈRES.

- ACTE (dernier) de la vie humaine toujours sanglant, p. 413.
- ACTIONS (belles) cachées sont les plus estimables, 404.
- AFFLIGER (ne s') de rien, 320.
- AFFLICTION (Sentiments qu'il faut avoir dans l'), 353.
- AGITATION (Hommes tendent au repos par l'), 145.
- ALCHIMISTES ont quelques vérités dont ils abusent, 408.
- ALEXANDRE. Ses vertus ont eu moins d'imitateurs que ses vices, 391.
- Conquérir le monde, amusement bon à un jeune homme comme lui, 413.
- AIMER. Ce qu'il faut aimer en nous, 83.
- On n'aime point les personnes, mais les qualités qui sont en elles, 122, 123.
- Véritable Religion oblige à aimer Dieu, 280.
- AME (Immortalité de l') nous importe grandement, 31.
- mortelle ou immortelle, doit mettre une différence entière dans la morale, 113.
- de l'homme. Idée de sa grandeur. Nous en avons une si grande idée que la félicité des hommes consiste à être avantageusement placé dans l'estime d'une ame, 70, 71.
- ne trouve rien en elle qui la contente, 138.
- AMI vrai, chose avantageuse, 403.
- AMOUR qu'on se doit à soi-même. Pour le régler, il faut s'imaginer un corps composé de membres pensants, 78-80.
- AMOUR-PROPRE (Corruption de l'homme par l'), 71-84. 349-351.
- Sa nature est de n'aimer que soi. — Produit une haine mortelle contre la vérité qui le reprend, 74-78.
- Quiconque ne le hait point en soi est aveugle, 81, 82.

AMOUR-PROPRE. Son origine, 349, 350.

AMOUR DE DIEU recommandé aux Juifs, 260.

— doit remplir l'ame et le cœur des Chrétiens, 276.

AMOURS (L'homme créé avec deux), 349 et suiv.

ANTITHÈSES (abus des), 418.

ANTIQUITÉ. Excès du respect que l'on porte à l'antiquité par rapport aux sciences humaines. — Règles que l'on doit se prescrire à ce sujet, 427 et suiv.

ANTECHRIST et ses miracles, 310-313.

APÔTRES (Simplicité et force des), 245. 291.

ARISTOTE ET PLATON. Quelle étoit la partie la plus philosophique de leur vie, 401, 402.

ASTROLOGUES ont quelques vérités dont ils abusent, 408.

ATHÉE. Argumentation de Pascal contre l'Athée, 54-61.

ATHÉES doivent dire des choses parfaitement claires, 42.

ATHÉISME. Manque de force d'esprit, 411.

ATTACHEMENT des autres à nous est injuste, parce que nous ne sommes la fin de personne, 82.

ATTACHEMENTS des hommes (Divers objets des), 147.

AUTEURS CANONIQUES plus habiles que les sages du monde, en ce qu'ils ne se sont pas servis des preuves tirées de la nature pour prouver Dieu, 55.

AUTORITÉ (De l') en matière de philosophie, 427 et suiv.

AVÈNEMENT (Double) de J.-C., 214, 215.

AVEUGLEMENT surnaturel des hommes est une preuve de la Religion, 37. 41.

— (Double), vivre sans chercher ce qu'on est, vivre mal en croyant Dieu, 317, 318.

AVEUGLER les uns en éclairant les autres est dans les desseins de Dieu, 262 et suiv.

BASSESSSE de l'homme (Vue de la), 181, 182.

— de J.-C., 236.

BAPTÈME. Différence des coutumes, relativement au Baptême, qui ont été pratiquées dans l'Église suivant la diversité des temps, 368.

- BEAUTÉ** (Modèle de). En quoi consiste? 414.
- poétique. En quoi on la fait consister, 417.
- BONHEUR** de l'homme dans le repos. Son instinct le lui indique, 144, 145.
- CERTITUDE**. Qu'il y a des certitudes d'un autre ordre et aussi complètes que celles de la géométrie, 481 et suiv.
- CÉSAR** trop vieux pour vouloir conquérir le monde, 413.
- CICÉRON**. Ses fausses beautés, 418.
- CHARGES ET AFFAIRES** ont pour objet d'empêcher l'homme de penser à la misère de sa condition, 139-145.
- CHARITÉ**, unique objet de l'Écriture, 230.
- semblable et contraire à la cupidité, 231.
- n'est pas un précepte figuratif, 329.
- CHARNELLES** (Les choses) servoient de figures, et les vérités spirituelles étoient figurées par les choses charnelles, 209, 210.
- CHARTREUX**, en quoi diffère du soldat quant à l'obéissance, 336.
- CHERCHER DIEU** sincèrement, 37. 262, 263.
- CHIFFRE**. L'Écriture sainte est un chiffre qui a deux sens, 226.
- Quel est le chiffre que J.-C. nous a donné, 227-229.
- Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre, 409.
- CHRÉTIENS**. Nul n'est heureux ni raisonnable comme un vrai Chrétien, 180, 181.
- Distinction entre les Chrétiens et les Juifs, 217.
- Vrais Chrétiens et vrais Juifs ont même Religion, 258 et suiv.
- Le repos des Chrétiens est en Dieu, 277.
- enfants libres, 294.
- astreints à prendre leurs lois hors d'eux-mêmes, 297.
- Joie et tristesse du Chrétien, 321-323.
- Ce qui est arrivé à J.-C. doit se passer dans l'ame et dans le corps de chaque Chrétien, 352.
- (anciens) Comparaison des... avec ceux d'aujourd'hui, 364 et suiv.

CHUTE de l'homme, prouvée par les contrariétés de sa nature, 167 et suiv.

CIRCONCISION. Pour l'abolir, les apôtres ne consultent point les prophètes, 294.

— du cœur, 233. 259.

CIVILITÉ humaine cache le MOI humain, 84.

COEUR a ses raisons que la raison ne connoît point, 50.

— a son ordre autre que celui de l'esprit, 51.

— Chrétiens sans la connoissance des preuves de la Religion, en jugent par le cœur aussi bien que les autres par l'esprit, 52.

— Ce sont les bons mouvements du cœur qui méritent, 321.

COMÉDIE, divertissement de tous le plus dangereux pour la vie chrétienne, 337, 338.

CONCUPISCENCE, fausse image de la charité que l'on a fait servir, comme on a pu, au bien public, 80, 81.

— On est haïssable par elle, 83.

— nous détourne d'aimer Dieu, 168.

— nous attache à la terre, 169.

— empêche de se rendre aux preuves de la Religion, 270, 271.

— triple, 327.

— se cache sous un semblant d'humanité, 405.

CONCUPISCENCE et FORCE sont les sources de toutes nos actions purement humaines, 92.

CONDITION de l'homme, inconstance, ennui, 413.

— des hommes. Son image, 155.

— aisées selon le monde, difficiles selon Dieu. 336.

CONDUITE de Dieu, est de mettre la Religion dans l'esprit par les raisons, dans le cœur par la grâce, 49.

CONFORMITÉ à la volonté de Dieu, 320. 341, 342. 383-385.

— d'effets naturels. Nous en induisons, sans preuve suffisante, une conformité d'idée chez tous les hommes, 102, 103.

CONNOISSANCE des choses. Impossible à l'homme d'y arriver. Il ne peut connoître les parties sans connoître le tout, ni le tout sans connoître les parties. Les choses simples en elles-mêmes; l'homme composé de deux natures, 108-111.

CONNOITRE Dieu en Chrétien, ce que c'est, 277.

CONSCIENCE. Différence entre repos et sûreté de conscience, 53.

— (Faux principe de), 394.

CONSOLATION doit être cherchée en Dieu seul, 341.

— Comment le Chrétien doit la demander, 380, 381.

CONTRADICTION n'est point marque de fausseté, 98.

CONTRARIÉTÉS qui existent dans la nature de l'homme, 155 et suiv.

— (Nous ne sommes que), 396, 397.

CONVERSATION intérieure qu'il importe de bien régler, 337.

CONVERSATIONS (Il faut bien choisir les) pour ne point se gâter l'esprit, 107.

CONVERSION. En quoi consiste la véritable, 48.

— imaginaire, 329.

— du pécheur (Marque de la), 357 et suiv.

COUTUME. Confirmer son esprit dans les preuves de la Religion par la coutume, 49. 61, 62.

— fait nos preuves les plus fortes, 62.

— (Force de la) si grande qu'elle entraîne la nature, 89.

— doit être suivie dès-là qu'on la trouve établie, 116.

COMBAT nous plaît, et non la victoire, 152.

CRAINTE, bonne vient de la Foi, mauvaise vient du doute, 336, 337.

CRÉANCE. Dieu n'entend pas que nous lui soumettions la nôtre sans raison, 45.

— sans raisonnement, utile si Dieu incline le cœur, 51.

— Ceux qui croient ainsi ont une disposition intérieure toute sainte, *ibid.*

CRÉANCE. Il faut se confirmer dans la créance par la coutume, 61, 62.

CRÉATION (Vérité de la), 218-220.

CROIRE. Trois moyens de croire : raison, coutume et inspiration, 48.

— Nécessité pour l'homme de croire aux vérités de la Religion, 54-62.

CROMWELL meurt d'un grain de sable, tout change de face, 412.

CURIOSITÉ n'est que vanité, 73.

— maladie de l'homme, 118, 119.

CYNÉAS à Pyrrhus (Vanité du conseil de), 145, 146.

DÉFINITIONS. Bases du raisonnement. Il est nécessaire qu'elles soient exactes et bien posées, 444-448.

— Règles pour les définitions, *ibid.*

— de nom et de choses; leur différence, 457 et suiv.

DÉLUGE (Vérité du), 218-220.

DÉMONSTRATIONS. Qu'il y a des choses non démontrées plus certaines, pour ainsi dire, que des démonstrations; que la certitude morale est de ce genre, 481 et suiv.

— Bien que chacune des preuves de la religion chrétienne, en particulier, ne soit pas démontrée dans la rigueur de la géométrie, prises ensemble elles convainquent tout autrement que ce que les géomètres appellent démonstration, 489.

— géométriques ne font le plus souvent qu'ôter la réplique sans répandre aucune lumière dans l'esprit, *ibid.*

DÉRÈGLEMENT. Ceux qui sont dans le dérèglement croient suivre la nature, 87.

— Quand tous s'y portent, nul ne semble y aller, 390.

DESCARTES eût voulu, dans sa philosophie, se passer de Dieu, 410.

DIEU, quoique caché aux hommes, a mis des marques dans l'Église pour se faire reconnoître, 30.

— Malheur d'un homme sans Dieu, 39.

- DIEU.** De ceux qui cherchent et trouvent Dieu, 42.
- infini, sans parties : effet de nature qui en donne l'image, 46.
 - Deux sortes de personnes le connoissent, 48.
 - (Conduite de) est de mettre la Religion dans l'esprit par les raisons, dans le cœur par la grâce, 49.
 - C'est le cœur qui sent Dieu, 50.
 - infiniment incompréhensible, 54.
 - On peut bien connoître qu'il existe, sans connoître sa nature, 56.
 - a voulu créer des êtres qui le connussent et qui composassent un corps de membres pensants, 78-80.
 - doit seul être aimé, et non les créatures, 83.
 - Notre unique bien est d'être à Dieu; notre unique mal d'être séparés de lui, 168.
 - Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Écriture, 200 et suiv.
 - Dessein de Dieu de se cacher aux uns et de se découvrir aux autres, 262 et suiv.
 - On ne connoît Dieu utilement que par J.-C., 273 et suiv.
 - Véritable religion oblige à aimer Dieu, 280.
 - a toujours été adoré, 285.
 - ne regarde que l'intérieur, 294.
 - Pourquoi Dieu se cache et se découvre aux hommes, 314, 315.
- DIGNITÉ** de l'homme consiste aujourd'hui à se séparer des créatures, 317.
- DISCOURS** (Dans le) ne point détourner l'esprit, 415.
- naturel, 416.
 - (Mots répétés dans le), 419.
- DIVERTISSEMENT**, nécessaire à l'homme pour l'empêcher de penser à soi et de se considérer soi-même, 141-150.
- ne peut nous rendre heureux, parce qu'il vient du dehors, 151, 152.

- DIVERTISSEMENTS** des hommes, leur vanité et leur bassesse, 143-145.
- faux et trompeurs, 148, 149.
- DIVISIONS** et **SUBDIVISIONS** (Faussetés des) dans lesquelles les philosophes ont renfermé la morale, 409.
- DOGMATISTES** et **Pyrrhoniens** (sectes des). Leur origine, 155, 156.
- Raisons des dogmatistes, 157, 158.
- DUPPLICITÉ DE L'HOMME**, a fait penser à quelques philosophes que l'homme avoit deux ames, 174.
- ÉCRITURE SAINTE**. De l'histoire de l'Écriture Sainte. Son authenticité, 218-220.
- est un chiffre qui a double sens, 226, 227.
- Le véritable sens de l'Écriture est celui dans lequel tous les passages contraires s'accordent, 228, 229.
- L'unique objet de l'Écriture est la charité, 230.
- Esprit de Dieu caché dans l'Écriture, 316.
- ÉGLISE** a toujours subsisté, 285.
- Son histoire est celle de la vérité, 293.
- ne juge que par l'extérieur, 294.
- infallible, 295, 296.
- a trois sortes d'ennemis, 297.
- Les miracles ont servi à la fonder, 313.
- n'admettoit autrefois les Catéchumènes au baptême qu'après un long examen, 364 et suiv.
- ÉLOQUENCE** (Définition de l'), 414, 415.
- ENNUI**. Condition naturelle de l'homme; preuve de sa misère, 145, 146. 148, 149.
- ÉLUS** ignoreront leurs vertus, 266, 267.
- ÉPICURIENS** et **Stoïciens**. Origine de ces sectes, 162-166. 175.
- ÉPICTÈTE**. Examen de sa doctrine, 183-186.
- ÉPICTÈTE** et **MONTAIGNE**, principaux défenseurs, l'un du stoïcisme, l'autre du pyrrhonisme, 183-199.
- conciliés par la révélation, 194-199.

- ERREUR. L'opinion et la fantaisie , principe d'erreur , 87 , 88.
- Les maladies , principe d'erreur , 99.
- ERREUR COMMUNE. Il n'est point mal qu'il y ait une erreur commune pour les choses dont la connoissance nous est inutile , 118 , 119.
- Différence entre tenter et induire en erreur , 308 , 309.
- ESPRIT à son ordre , qui est par démonstration , et autre que celui du cœur , 50 , 51.
- qui voit les causes. Ce qu'il est à l'égard de l'esprit qui voit les effets , 117.
- boiteux. D'où vient qu'il nous irrite , 117 , 118.
- (extrême) , est accusé de folie par la médiocrité , 119.
- Tous les corps ne valent pas le moindre des esprits , 236.
- de justesse , esprit de finesse et esprit géométrique : leurs différences , 423-426.
- et volonté. Deux puissances principales de l'homme , 440.
- de l'homme. Quels sont ses moteurs ? *ibid.*
- ESTIME. Désir qu'a l'homme d'être estimé ; marque de sa grandeur primitive , 70 , 71.
- On se soucie peu d'être estimé où l'on ne fait que passer , 73 , 74.
- ÉTERNITÉ. Redoutable à l'homme. Il importe d'y penser ; 31-36.
- ÊTRE NÉCESSAIRE , INFINI. Je sens qu'il existe dans la nature , 411.
- EUCARISTIE (Foi de l') , 299 , 300. 301.
- ÉVANGILE (Remarques sur le style de l') , 252.
- EXCEPTION. C'est un mal de la suivre au lieu de la règle , 407.
- EXCUSES (fausses) de l'amour-propre , 405.
- EXEMPLE. Les défauts des grands hommes entraînent au mal par l'autorité de l'exemple , 391.
- On se corrige quelquefois par l'exemple du mal , 393.

- EXTÉRIEUR. On a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, 121-124.
- FANTAISIE, maîtresse d'erreur, 87, 88.
- FÉLICITÉ. Ce qu'est l'homme à l'égard de la félicité. Tous y tendent, quelques moyens qu'ils emploient à ce but, 159-162.
- Impuissance où est l'homme d'y arriver par ses propres efforts, 160.
 - Tout a été capable de tenir la place de la félicité de l'homme innocent, 160, 161.
 - Les hommes ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent, 317.
- FIGURE, faite sur la vérité, 216.
- Ancienne loi figurative, 221 et suiv.
 - Diverses sortes de figures, 221, 222.
 - Pourquoi les prophètes ont parlé en figures, 222.
 - Joseph, figure de J.-C., 222.
 - Grâce figurée par la loi, et figure de la gloire, 223.
 - Ancien Testament contenoit les figures de la joie future, et le Nouveau contient les moyens d'y arriver, 223.
 - du vieil homme détruit, 319.
 - de l'ame malade, 319.
- FIN. Qu'il est important de connoître sa dernière fin, 31 et suiv.
- FINI s'anéantit en présence de l'infini : ainsi notre esprit devant Dieu, 56.
- FOI est au-dessus de la raison, et non pas contre, 45, 46.
- sans raisonnement, vient d'une disposition intérieure donnée par Dieu, 51, 52.
 - chrétienne établit deux choses : corruption de la nature et rédemption de J.-C., 35.
 - consiste en la concupiscence et en la grâce, 177.
 - Marque de ceux qui ont la Foi, 318.
- FOIBLESSE de l'homme ; incertitude de ses connoissances na-

tuelles, etc. ; illusion de ses sens et de sa raison, etc.,
85 et suiv.

FOIBLESSE de l'homme, naturelle et inévitable, 85, 86.

FOLIE essentielle des hommes, 406.

FORCE, reine du monde, 97.

FORCE et JUSTICE. Il faut mettre ensemble la force et la justice, 97.

GÉOMÉTRIE. Réflexions sur la Géométrie en général, 456 et suiv.

GÉNÉALOGIES des patriarches. Soins avec lequel elles nous ont été conservées, 218-220.

GLOIRE. Amour des hommes pour la gloire, 71, 72.

GRACE. Sans elle, l'homme n'est qu'un sujet plein d'erreurs, 115.

— C'est la Grâce qui ouvre l'esprit aux preuves de la religion, 270.

— (Dans la) tout est important, 329.

— n'a pas détruit la loi, 330.

— nécessaire pour faire les Saints, 334.

GRACES de Dieu en cette vie, sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre, 328.

GRANDS (Condition des), fondée, non sur la nature, mais sur un établissement humain : légitime et autorisée de Dieu dans l'ordre des sociétés, 128-132.

GRANDS sont des rois de concupiscence. Doivent distribuer avec humanité les biens de la concupiscence, mais aspirer eux-mêmes aux biens de la Charité, 135-137.

GRANDS et PETITS ont mêmes accidents et mêmes passions, 127.

GRANDEUR de J.-C., 234 et suiv.

GRANDEUR et bassesse de l'homme, 163-166.

— Les hommes, avant la Révélation, n'ont pu connoître la grandeur ou la bassesse de leur nature, sans se perdre dans l'orgueil ou le désespoir, 175, 178, 179.

— La religion chrétienne a pu seule guérir ces deux vices, 175, 176.

GRANDEURS. Différents ordres de grandeurs : 1^o Grandeurs charnelles ; 2^o grandeurs de l'esprit ; 3^o grandeurs de la charité , 234 et suiv.

— Différence entre les grandeurs d'établissement et les grandeurs naturelles. Aux premières , l'on doit des respects d'établissement ; aux autres , des respects naturels , 132-135.

GUERRE. Un seul homme , et intéressé , en est juge , 92, 93.

HAÏR (se) , vraie et unique vertu , 83.

HÉRÉSIES (Source des) , 298-300.

HOMÈRE fait un roman qu'il donne pour tel , 206.

HOMME (Connoissance générale de l') , 63-67.

— suspendu entre les deux abîmes de l'infini et du néant , 63-66.

— Ses puissances et ses connoissances resserrées en de certaines bornes par sa nature même ; flottantes dans ce milieu qui lui est prescrit , 66 , 67.

— (Grandeur de l') , 67-71.

— existe par la pensée , sans laquelle on ne peut le concevoir , 68.

— n'est qu'un roseau pensant : ainsi toute sa dignité est dans sa pensée , *ibid.*

— (Pensée de l') , admirable par sa nature , basse par ses défauts , 69.

— (Instinct de l') l'élève , malgré la vue de ses misères , *ibid.*

— (Grandeur de l') paroît en ce qu'il se connoît misérable , *ibid.*

— roi dépossédé : se trouve malheureux de n'être plus roi parce que sa condition primitive étoit de l'être toujours , 70.

— (Ame de l'). Nous en avons une si haute idée que toute la félicité des hommes consiste à être avantageusement placé dans l'estime d'une ame , 70 , 71.

HOMME (Orgueil et vanité de l'), 71-84.

— Corruption de l'homme par l'amour-propre. (Voyez AMOUR, AMOUR-PROPRE.)

— Les hommes se haïssent naturellement, 80.

— Faiblesse de l'homme : incertitude de ses connoissances naturelles ; illusions de ses sens et de sa raison, 85-115.

— S'il s'étudioit lui-même, comprendroit qu'il est incapable de passer outre, 109-111.

— fini, placé entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient, 111, 112.

— (Misère intérieure de l'), 137-155.

— (Ame de l') ne trouve rien en elle qui la contente, 138.

— Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme, 155-166.

— considéré à l'égard de la vérité, 155-159.

— considéré à l'égard de la félicité, 159-162.

— Pourquoi est-il si contraire à Dieu? Guerre intestine entre sa raison et ses passions, 162-166.

— (Chute de l') prouvée par les contrariétés qui existent dans sa nature, 167-183.

— (Duplicité de l') si visible qu'elle a fait penser à quelques philosophes que l'homme avoit deux ames, 174.

— n'est ni ange, ni bête, 397.

— Sa dignité consiste aujourd'hui à se séparer des créatures, 317.

— mourant. Lui est-ce courage d'aller affronter Dieu? 412.

HONNÊTES GENS ne veulent point d'enseigne, 400, 401.

HUMEUR (Bizarreries de l'), 395. 402, 403.

IMAGE d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le raisonnement, 200 et suiv.

IMAGINATION. Les hommes la prennent souvent pour leur cœur, 329.

— grossit et amoindrit les objets par une estimation fantastique, 106. 396.

- IMAGINATION peut prévaloir sur la raison chez le philosophe, le magistrat, etc., 104, 105.
- IMPIES doivent être étrangement forts en raison, 46.
- INCONSTANCE. D'où elle naît, 153.
- INCLINATIONS diverses de l'ame, 402.
- INFINI. Nous connoissons qu'il existe et ignorons sa nature, 56.
- L'homme placé dans l'infini, 63 et suiv.
 - Sciences infinies en l'étendue de leurs recherches, 108-112.
 - Manque d'avoir contemplé l'infini, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la Nature, 112, 113.
 - (double) de grandeur et de petitesse, en nombre, en étendue, en mouvement, en durée, 468 et suiv.
 - Réflexions morales doivent naître de la considération de l'infini, 480.
- INSPIRATION. Religion chrétienne n'admet pas ceux qui croient sans inspiration, 48.
- INTERÊT PROPRE, principe d'erreur, 99.
- INVENTEURS, rares, 399.
- INVENTIONS des hommes, vont en avançant, 409.
- JÉSUS-CHRIST considéré en sa personne divine et en l'état mystique dans lequel il est apparu au monde, 234-239.
- est venu dans son ordre de sainteté, 235.
 - est universel; a offert le sacrifice de la croix pour tous, 239.
 - Preuves de J.-C. par les prophéties, 240 et suiv.
 - Force de la parole de J.-C., 242, 244, 245.
 - Diverses preuves de J.-C., 251 et suiv.
 - est un Dieu caché, 267.
 - On ne connoît Dieu utilement que par J.-C., 273 et suiv.
 - a vérifié sa doctrine par ses miracles, 307.
 - chef du corps dont on est membre, 330.

JÉSUS-CHRIST. La mort est aimable en J.-C., 344.

— Tout ce qui est arrivé à J.-C. doit se passer dans l'ame et dans le corps de chaque chrétien, 352.

JOIE du Chrétien, 321-323.

JUGEMENT. Difficile de proposer une chose au jugement d'autrui sans le corrompre, 100.

JUIFS. Tableau du peuple juif, 202-205.

— Vérité et authenticité de leurs livres, 205, 206.

— dépositaires de la vraie religion, 207 et suiv.

— Raisons pour lesquelles Dieu a formé le peuple juif, 207-209.

— rejettent J.-C., 209, 210.

— n'entendoient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie, 210.

— Différence de la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs, 215.

— de deux sortes, charnels et spirituels, 216, 217.

— Etat misérable des Juifs, 253, 254.

— Vrais Juifs et vrais Chrétiens ont même religion, 258 et suiv.

— (Religion des), en quoi consistoit, *ibid.*

— esclaves du péché, 294.

JUSTICE change de qualité en changeant de climat, 90.

— Mode fait la justice, 90, 91.

— Ne pouvant la fortifier, on a justifié la force, 96.

JUSTICE et FORCE. Il faut mettre ensemble la justice et la force, 97.

JUSTICE et VÉRITÉ. Nos instruments trop grossiers pour y atteindre exactement, 100.

LANGAGE NOUVEAU, marque de ceux qui ont la Foi, 318.

LOI DES JUIFS. Tableau de cette loi, 204.

— Sincérité et authenticité du livre qui la contient, 205, 206.

— n'a pas détruit la nature, 330.

LOIS naturelles, corrompues, 93.

LOIS. Il faut leur obéir parce qu'elles sont lois, 95.

— établies doivent être tenues pour justes, 96.

LUNETTES. Combien nous ont découvert d'êtres, 397.

— donnent une idée de l'infini, 473, 474.

MACHINE ARITHMÉTIQUE fait des effets qui approchent de la pensée, non de la volonté, 411.

MAHOMET, sans autorité, 256-258.

MAGISTRATS et Médecins. Pourquoi leur appareil est nécessaire, 125, 126.

MAÎTRISE des hommes est de divers genre. Malentendu à ce sujet, 399.

MAL est aisé, mais non un certain genre de mal, 394.

MALADIE, état naturel du Chrétien, 340.

MALADIES, principe d'erreur, 99.

MALIGNITÉ. L'homme aime la malignité, mais contre les heureux, 393.

MARTYRS. Leur mort nous touche, parce qu'ils sont nos membres, 335.

MAXIMES. Toutes les bonnes sont dans le monde; mais la faiblesse de l'homme empêche de les appliquer, 89, 90.

MÉDIATEUR. Besoin que l'homme a d'un médiateur pour s'approcher de Dieu, 277.

MENTIR (Plusieurs mentent pour), 398.

MÉRITE. Vouloir toujours le récompenser, source de guerres civiles, 120.

MESSIE (Figures du), 209, 210.

— Vérité du Messie reconnue par la religion des Juifs, 216.

— selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel, 217.

— Examen des deux Testaments pour prouver que le Messie est venu, 223 et suiv.

— Prédiction du Messie, 224, 225. 267, 268.

— Conversion des Païens réservée au Messie, 238.

— Effets et marques de la venue du Messie, 241 et suiv.

MESSIE (Espérance du), 283, 284.

— a toujours été cru, 286.

MIRACLES. Un miracle, selon quelques-uns, affermiroit leur créance, 47.

— opéreroit leur conversion, 47, 48.

— Nécessité des miracles de J.-C. et des Apôtres, 253.

— Ce qui distingue les vrais des faux, 301 et suiv.

— Juger de la doctrine par les miracles, des miracles par la doctrine, *ibid.*

— Rareté des miracles. Dieu caché sous le voile de la Nature. Réflexions à ce sujet, 314, 315.

MISÈRE intérieure de l'homme, 137 et suiv.

— de l'homme se conclut de sa grandeur, 164.

— Nous ne pouvons connoître J.-C. sans connoître nos misères, 277, 278.

MOI est haïssable; injuste en soi, et incommode aux autres, 81.

— consiste dans la pensée, 411.

MOÏSE, 218.

MONTAIGNE. Examen de sa doctrine, 186-194.

— Sot projet qu'a eu ce philosophe de se peindre, 403.

— Ses défauts, ses sentiments horribles sur le suicide et sur la mort, 411, 412.

— Eloge de ce philosophe, 450.

MONTAIGNE et EPICTÈTE, principaux défenseurs, l'un du pyrrhonisme, l'autre du stoïcisme, 183-199.

— conciliés par la révélation, 194-199.

MORALE (Science de la), nécessaire au temps de l'affliction, 389.

— du jugement opposée à celle de l'esprit, 390.

— faussement renfermée par les philosophes en certaines divisions, 409.

MORT nous menace à chaque instant, 32 et suiv.

— Les hommes fuient la pensée de la mort, 149.

MORT. Différence à notre égard de la mort des héros païens et de celle des martyrs, 334, 335.

— nécessaire pour détruire en nous la racine du péché, 325, 326.

— considérée dans la Religion, 341 et suiv.

— Opinions des philosophes païens sur la mort, 342.

— aimable en J.-C., 344.

— Origine de l'horreur de la mort, 350, 351.

— de l'ame bien plus terrible que celle du corps, 354.

— Prière et sacrifices pour les morts, 355.

— La mort sans y penser, aisée à supporter, 396.

MULTITUDE qui ne se réduit pas à l'unité est confusion, 295.

NAISSANCE DE J.-C. (Quelle a été la préparation à la), 240 et suiv.

NATURE. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part, 64.

— immense dans les êtres les plus imperceptibles, 65.

— souvent nous dément et ne s'assujettit pas à ses propres règles, 103.

— nous rend malheureux en tous états, 153.

— marque partout un Dieu perdu, 175.

— a des perfections et des défauts, 410.

— nous donne des passions conformes à l'état présent, 396.

— de l'homme, comment se considère, 392.

OCCUPATIONS tumultueuses des hommes ; leur origine, 138 et suiv.

OPINION, maîtresse d'erreur ; ennemie de la raison ; a établi dans l'homme une seconde nature ; dispense la réputation ; dispose de tout, 87, 88.

— (Toute) peut être préférée à la vie, 89.

— use de la force, 97.

OPINIONS du peuple justifiées, 116 et suiv.

— La vérité est dans ses opinions, mais non au point où il se le figure, 127.

OPINIONS relâchées contraires à la Religion, 338.

ORIGINAUX. On en découvre plus à mesure qu'on a plus d'esprit, 402.

ORGUEIL contrepèse toutes nos misères, 72. 165.

— et paresse. Deux sources de nos péchés, 326.

PAPÉ, chef de l'Eglise, 295, 296.

PARESSE et Orgueil. Deux sources de nos péchés, 326.

PAROLE de Dieu. Comment il faut l'entendre, 229, 230.

— de J.-C., simple et naïve, 237.

— — — (Force de la), 242 et suiv.

PARTIS (Règle des) nous doit faire chercher la vérité, 42.

— ne nous permet pas de rester dans l'indécision sur la question de l'existence de Dieu. Argumentation à ce sujet entre Pascal et l'incrédule, 57-61.

— Tout le monde ne voit pas cette règle, quoique tout le monde voie qu'on travaille pour l'incertain d'après cette règle, 117.

PASSÉ et présent, sont nos moyens pour disposer l'avenir, 150, 151.

PASSIONS de l'ame, troublent les sens, 115.

— (Guerre des) contre la raison, 162, 163.

PAUVRETÉ, grand moyen pour le salut, 339.

PÉCHÉ. En quoi consiste le péché, 320.

— La mort est une peine du péché, 343.

PÉCHÉ originel. Contrariétés qui sont dans l'homme, preuves du péché originel et de la véritable religion, 167 et suiv.

— Sans le mystère du péché originel, nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes, 172-174.

PEINTURE (Vanité de la), 398.

PENSÉE (Dignité de l'homme consiste dans la), 68.

— En écrivant notre pensée, elle nous échappe; preuve de la foiblesse humaine, 397.

PENSÉES (Mêmes) forment un autre corps de discours par une disposition différente, 419.

- PENTE vers soi. Source de tout désordre, 80.
- PERSUADER. On se persuade le mieux par les raisons qu'on a trouvées soi-même, 407, 408.
- (De l'Art de), 438-455.
- PERSUASION. L'instrument par lequel elle se fait n'est pas la seule démonstration, 62.
- PEUPLE a raison d'honorer les personnes d'une grande naissance, 120.
- Ses opinions sont saines, 116-120.
- PHILOSOPHIE ne vaut pas une heure de peine, 113.
- PHILOSOPHES ont conduit la morale indépendamment de l'immortalité de l'ame, 113.
- A quoi leurs divisions et subdivisions peuvent être utiles, 409.
- PIÉTÉ chrétienne anéantit le moi humain, 84.
- différente de la superstition, 297.
- véritable, est pleine de satisfactions, 322, 323.
- PLAIRE. On est assuré de plaire à quelqu'un pourvu qu'on sache sa passion dominante, 402.
- PLATONICIENS, croyant Dieu seul digne d'être aimé, ont voulu eux-mêmes être aimés et admirés, 84.
- PLURALITÉ suivie, parce qu'elle a la force, 91.
- PRÉSENT nous afflige. C'est pourquoi nous n'y pensons presque jamais que pour disposer l'avenir, 150, 151, 160.
- Seul temps qui soit véritablement à nous, 320.
- PRÉSOMPTION de l'homme est telle qu'il voudroit être connu de toute la terre, 73.
- PREUVES (Exemple de fausses), 407.
- PRINCIPES naturels. Qu'est-ce, sinon nos principes accoutumés? 101.
- Incapacité de l'homme pour remonter jusqu'aux principes des choses, 107-112.
- PROPHÉTISER (Qu'est-ce que), 240.
- PROPHÉTIES (Intelligence des). Elles ont deux sens, 221 et suiv.

PROPHÉTIES (Preuves de J.-C. par les), 240 et suiv.

PUISSANCE ROYALE. Respect qui lui est dû, 395.

PYRRHONISME sert à la Religion, 179.

PYRRHONIENS et DOGMATISTES (Sectes des). Leur origine, 155, 156.

— Guerre ouverte entre eux, 158, 159.

— Principales raisons des Pyrrhoniens, 156, 157.

QUALITÉS diverses dans les choses, 402.

RAISON. Sa dernière démarche est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent, 44.

— Si on lui soumet tout, la Religion n'aura rien de surnaturel, *ibid.*

— Rien ne lui est plus conforme que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi, 45.

— Dieu n'entend pas l'assujettir avec tyrannie, *ibid.*

— agit avec lenteur. Différence de la raison et du sentiment, 50.

— Montrer que la Religion ne lui est point contraire, 53.

— Guerre de la raison contre les passions, 162, 163.

— nous commande impérieusement, 390.

— flexible à tout, 410.

RAISONS NATURELLES de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, inutiles et stériles pour le salut sans J.-C., 54, 55.

— L'Écriture ne s'en est point servi pour prouver Dieu, 55.

RAISONNEMENT se réduit à céder au sentiment, 106.

RAISONNABLES, deux sortes de personnes; celles qui servent Dieu, ou celles qui le cherchent, 40. 42.

RÈGLE. Avantage de la règle pour juger un ouvrage, 420.

RELIGION CHRÉTIENNE tend à établir deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de J.-C., 35.

— Nécessité de l'étudier, 29-43.

— Malheur de se tromper en la croyant fausse, 43.

RELIGION CHRÉTIENNE veut qu'on s'offre par l'humiliation aux inspirations de la vérité , 49.

— proportionnée à toutes sortes d'esprits , *ibid.*

— Découvrir ses preuves, c'est retrouver les titres de notre héritage, 53.

— réconcilie l'homme avec lui-même , 140.

— prouvée par les contrariétés qui existent dans la nature de l'homme, 155 et suiv.

— C'est la grâce qui fait embrasser les preuves de la Religion, et la concupiscence qui en éloigne, 270, 271.

— La vérité de la Religion doit être reconnue dans son obscurité même, 271.

— Marques de la véritable Religion : elles se réunissent toutes dans la religion chrétienne, 280 et suiv.

RELIQUES DES SAINTS. Le Saint-Esprit y repose, 325, 326. 348, 349.

REPOS. Les hommes y tendent par l'agitation, 145.

— de conscience, 53.

REPRENDRE AVEC utilité (Moyen de), 408.

RÉPUBLIQUE. C'est un mal d'y attaquer le principe de l'État, 394.

RÉPUBLIQUE CHRÉTIENNE réglée par deux lois, 294.

RESPECTS. D'où naissent les respects des hommes les uns envers les autres, 124.

RÊVES. S'ils étoient continus feroient le même effet que la réalité, 101, 102.

ROI. Malheureux s'il n'est divertie de la vue de soi-même, 141, 142. 154.

ROYAUME DE DIEU. Violents le ravissent, 324.

SACRIFICE DE J.-C. continuel et sans interruption, 345-347.

SACRIFICES DES JUIFS étoient des figures, 226.

SAINTS (Grandeur des), 234-236.

— Leur exemple n'est pas disproportionné à notre état, 335.

- SALOMON et Job ont le mieux connu la misère de l'homme,
154, 155.
- SCIENCE. La maladie nous l'ôte, 115.
- SCIENCES abstraites ne sont point propres à l'homme, 114.
— ont deux extrémités qui se touchent, *ibid.*
- SENS caché de l'Écriture, 226 et suiv.
— Le sens d'un discours change selon les paroles qui l'expriment, 420.
- SENS (Impression des) ou de l'instruction, peut également nous abuser, 103, 104.
— Les sens et la raison s'abusent réciproquement, 115.
- SENTIMENT agit en un instant, la raison avec lenteur, 50.
— On se le gâte de même que l'esprit, 107.
— Ceux qui sont accoutumés à juger par sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement, *ibid.*
- SOUFFRANCES (J.-C. a sanctifié les), 344.
— Par elles J.-C. connoît ses disciples, 384.
- STOÏCIENS et EPICURIENS. Origine de ces sectes, 164-166.
175.
- STYLE naturel, 416.
- SYNAGOGUE. Figure de l'Église, 223.
- TEMPS amortit les afflictions et les querelles, 153.
— Le présent est le seul temps qui soit à nous, 320.
- TESTAMENT. Preuves de l'Ancien et du Nouveau Testament, 223 et suiv.
— Différence de l'Ancien et du Nouveau, 239.
- TENTER (Différence entre) et induire en erreur, 308, 309.
- TRISTESSE des Saints et des gens du monde, 321-323.
- TYRANNIE. C'est Tyrannie d'exiger des respects opposés à son ordre de mérite, comme à ne pas rendre les différents devoirs aux différents mérites, 400.
- UNITÉ qui n'est pas multitude est tyrannie, 295.

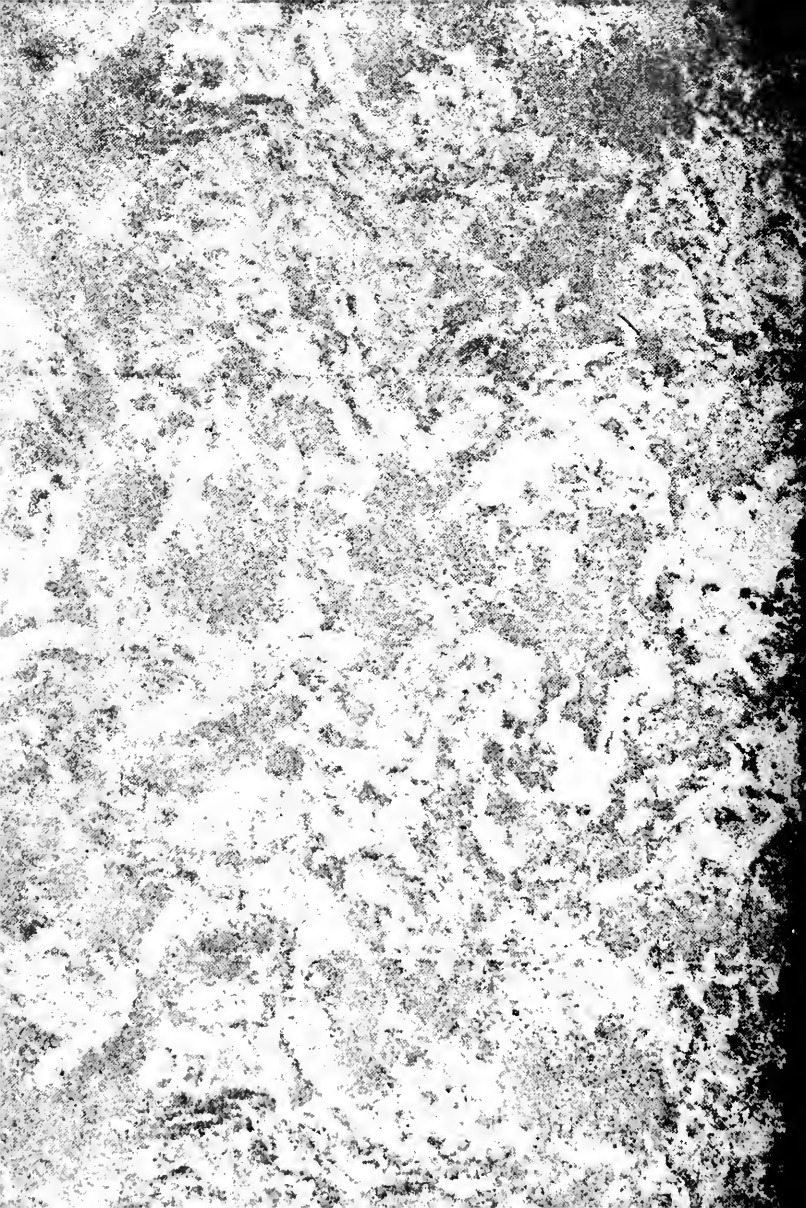
- USURPATION. Son commencement, 92.
 — introduite sans raison, est devenue raisonnable, 95.
- VANITÉ des plaisirs de l'homme, 32.
 — de l'homme, si ancrée dans son cœur que tout homme veut avoir des admirateurs, 72, 73.
 — du monde, 154.
- VÉRITÉ. Nous ne l'avons que mêlée de faux. La vérité essentielle n'est point ainsi, 98.
 — Un méridien en décide parmi les hommes, 90.
 — et justice. Nos instruments sont trop grossiers pour y atteindre exactement, 100.
 — Ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité, 155-159.
 — spirituelle figurée par les choses charnelles, 209, 210.
 — reconnue sur la figure, 216.
 — a des marques visibles, 285.
 — Service qu'on rend à Dieu en la défendant, 330.
 — On la défend quelquefois par esprit propre, 332.
- VÉRITÉS DIVINES. Dieu seul peut les mettre dans l'âme, 439.
 — — doivent entrer dans le cœur par la charité avant de pénétrer l'esprit, *ibid.*
 — de notre portée entrent dans l'âme par deux voies, l'esprit et la volonté, 440.
- VERTU de l'homme ne se satisfait point d'elle-même, 406.
 — — — Comment doit se mesurer, 390, 391.
- VICES qui tiennent à nous par d'autres vices, 393.
- VIE HUMAINE (Fragilité de la), 32, 33.
 — — illusion perpétuelle, 77, 78.
 — imaginaire. L'homme veut vivre dans l'idée des autres hommes d'une vie imaginaire, p. 71, 72.
- VOLEURS se sont fait à eux-mêmes des loix, 98.
- VOLONTÉ particulière doit être soumise à la volonté universelle, 78-80.
 — propre ne peut se satisfaire jamais; il faut donc y renoncer, 83.
 — est un des principaux organes de la créance, 98, 99.

- VOLONTÉ des hommes ; deux principes se la partagent, cupidité et charité, 213.
- Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit, 264, 265.
 - et esprit, deux puissances principales de l'homme, 440.
 - de l'homme, quels sont ses moteurs, *ibid.*
 - de Dieu se découvre par les événements extérieurs ; péché de ne point s'y accommoder, 320.
 - Conformité à la volonté de Dieu, 341, 342. 383-385.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







B 1901 .P4 1835 SMC

Pascal, Blaise,
1623-1662.
Pensées. --

AIU-6703



